This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731396 9

☆Dr. R. G. Wiener

Riccoboni
NYE

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI

Nouvelle Edition,

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez [illegible]

Imprimeur de [illegible]

de l'Imprimerie de [illegible]

M. DCC. [illegible]

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

LETTRES

DE

FANNI BUTLERD

A MILORD

CHARLES ALFRED

DE CAITOMBRIDGE,

COMTE DE PLISINTH, DUC DE RAFLINGTH.

Écrites en 1735, & traduites de l'anglois en 1756.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1900.

MISS

Si le
mérite de
bation d
lire, ſi
cœur qu
pelle à
avez pay
la vanit
tendre,
mer ce
Monte
que
ſincere
deſir d
point a
morta
fit ſe
ſont
ſouvra
n'eſt
pleur
dans

maux qu'elle a ſoufferts ; elle ne connoît que vous pour l'auteur de ſes peines.... Son amour étoit en elle la ſource de tous les biens ; vous l'empoiſonnâtes cruellement... Elle ne hait point l'amour, elle ne hait que vous.

Je n'ai rien à dire au public. Si je l'amuſe, j'aurai fait plus que je n'eſpérois ; ſi je l'ennuie, j'aurai fait ce que mille autres font tous les jours.

LETTRES
DE
FANNI BUTLERD.

LETTRE PREMIERE.

Jeudi à midi.

APRÈS avoir bien réfléchi ſur votre ſonge, je vous félicite, milord, de cette vivacité d'imagination qui vous fait rêver de ſi jolies choſes. Ménagez ce bien; une douce erreur eſt ce qui fait tout l'agrément de notre vie. Heureux par de riantes illuſions, qu'a-t-on beſoin de la réalité? Loin de remplir l'idée que nous avions d'elle, ſouvent elle détruit le bonheur dont nous jouiſſions. Livrez-vous au plaiſir de rêver, & ſachez moi gré de je ne ſais quel mouvement qui fait que je m'intéreſſe à tout ce qui vous touche. Je n'ai point dormi, point rêvé; mais j'ai tant ſongé, tant penſé, que je crois que je ne penſe plus. Adieu, milord.

LETTRE II.

Samedi à onze heures.

Je ne veux point que vous m'aimiez, je ne veux point que vous ſoyez ſérieux, je vous défends de me plaire, je vous défends de m'intéreſſer. Mon amitié devient ſi tendre, qu'elle commence à m'inquiéter. J'ai lu deux fois votre billet, & j'allois le relire une troiſieme, quand je me ſuis demandé raiſon de ce goût pour la lecture. Adieu, milord, je vous verrai à ſix heures. Je ſuis aſſez comme vous; je trouve le matin ennuyeux, le jour long; on ne s'amuſe que le ſoir.

LETTRE III.

Lundi à une heure.

Paix, milord, paix, vous ne vous corrigez point: je vous défends de me plaire, & vous m'attendriſſez. Votre lettre m'a fait rêver: en la liſant, quelque choſe me diſoit que, de tous les vices, l'ingratitude étoit le plus odieux. Ou je me connois mal, ou mon cœur n'en eſt pas capable: ſi vous me prouvez que je vous dois de la reconnoiſſance, ſi vous me le prouvez..... Adieu, milord.

LETTRE IV.

Mercredi à midi.

MAIS quelle fantaiſie vous porte à m'aimer, à vous efforcer de me plaire? Pourquoi me préférer à tant d'autres femmes qui deſirent peut-être de vous inſpirer ce que vous voulez que je croie que vous reſſentez pour moi?.. Vous dérangez tous mes projets, vous détruiſez le plan du reſte de ma vie : une foule d'idées m'embarraſſe & m'afflige; mon cœur adopte toutes celles qui vous ſont favorables. Ma raiſon rejette tous mes vœux, combat tous mes deſirs, s'éleve contre tous mes ſentiments.... Je ſuis reſtée hier dans la même place où vous m'avez laiſſée, j'y ſuis reſtée long-temps. Quelques larmes tombées ſur mes mains, m'ont tirée de ma rêverie.... Des larmes!... Ah! ſir Charles, ſi elles étoient un preſſentiment.... Je ne veux plus vous voir, je ne veux plus vous entendre.... Eſt-il bien vrai que je ne le veux plus?.. Je ne ſais... Mon dieu, milord, pourquoi m'aimez-vous?

LETTRE V.

Vendredi matin.

Je vous ai dit que je vous aime, parce que je ſuis étourdie ; je vous le répete, parce que je ſuis ſincere. Par une ſuite de cette qualité, je ne puis vous cacher que votre joie m'a pénétrée d'un plaiſir ſi vif, que je me ſuis preſque repentie de vous avoir fait attendre cet aveu : cependant il ne m'engage à rien. Vous ſavez nos conditions, & je me flatte que vous ne penſez pas qu'elles ſoient un détour adroit pour augmenter vos deſirs. Mon cœur vous a parlé, il vous parlera toujours. Soit que l'amour nous uniſſe, ſoit que, ne pouvant me réſoudre à me donner à vous, la ſeule amitié nous lie, vous me trouverez vraie dans tous mes procédés. Je ne connois point l'art, ou, pour mieux dire, je le mépriſe : toute feinte me paroît baſſe. Je vous aime; mais je crains les ſuites d'une paſſion dont je ſens que je ferois ma ſeule affaire. N'abuſez pas de ma confiance ; ſongez que c'eſt à mon meilleur ami que j'ai avoué mon penchant. Je n'exige pas qu'il appuie les raiſons que j'ai de le combattre ; mais je veux que, regardant la confidence que je lui ai faite, comme une marque de mon eſtime, il oublie mon ſecret dans les moments où je ne voudrai pas qu'il ſe ſouvienne que je le lui ait dit.

LETTRE VI.

Dimanche à deux heures.

Je ne prierai point le Ciel avec vous, mon aimable ami ; les vœux que nous lui adreſſons, ſont trop différents. Vous voulez qu'il vous prive de la vie, ſi vous devenez infidele ; & moi je lui demande votre bonheur, votre éternel bonheur, ſans examiner ſi c'eſt moi qui dois toujours le faire, ſi je m'expoſe à vous rendre ingrat, ſi je ſuis condamnée à pleurer un jour la perte de votre cœur. Je ſuis ſûre, bien ſûre de former alors pour vous les mêmes ſouhaits que je forme dans cet inſtant. Deſirer la mort de ſon amant, plutôt que ſon inconſtance, c'eſt s'aimer plus que lui ; c'eſt être plus attachée aux douceurs de l'amour, qu'à l'objet qui nous les fait goûter. Cette eſpece de délicateſſe eſt fauſſe & cruelle ; elle n'eſt pas dans mon cœur, elle n'y ſera jamais. Je ne vous verrai ce ſoir que bien tard. Je vais chez miſs Jening ; milord Stanlei y ſera ; il parlera de vous peut-être ; il vous nommera du moins. N'eſt-ce rien que d'entendre le nom de ce qu'on aime ?

LETTRE VII.

Lundi matin.

Je pourrois vous cacher que je ne vous ai point écrit hier au ſoir; mais la plus légere tromperie bleſſe l'amour. Un aſſoupiſſement extrême, je ne ſais quelle laſſitude m'ont empêchée de remplir ma promeſſe. J'ai lu vos deux petites lettres, & puis je me ſuis endormie avec elles. Eveillée à neuf heures, j'écris à dix; mais je ne vous verrai qu'à ſept: cette certitude répand un nuage ſur mon humeur... Mais ſavez-vous qu'il eſt difficile de vous répondre? Vous écrivez avec tant de délicateſſe, vous dites ſi bien, ſi préciſément ce que vous voulez dire; une expreſſion ſi tendre anime votre ſtyle, que vous devez trouver de la ſéchereſſe dans le mien. Avez-vous plus d'eſprit que moi? Dans cette occaſion je ne veux pas le croire; mais vous dites tout ce qu'il vous plaît, moi je dis ſouvent bien plus que je ne veux, & pourtant bien moins que je ne penſe. Mais je vous quitte. J'entends une voix.... Ah, que n'eſt-ce la vôtre!

LETTRE VIII.

Jeudi à dix heures.

Vous me priez de penſer à vous; j'y penſe. En vérité, vous m'occupez ſans ceſſe; mais quoiqu'un même objet ſemble fixer toutes mes idées, j'ai pourtant l'art de les étendre & de les varier. Tantôt regardant ſir Charles comme un ſimple ami, j'aime en lui ſon eſprit, ſa douceur, l'aménité de ſon caractere, ſes mœurs, ſa voix, ſa gaieté, ſes talents. En ſongeant qu'il veut être mon amant, je me repréſente l'agrément de ſa figure, la nobleſſe de ſon air, l'élégance de ſa taille, & cette grace répandue ſur tous ſes mouvements. En m'avouant le tendre penchant qui m'attire vers lui, je me rappelle les qualités de ſon ame, la bonté de ſon cœur, la généroſité, la candeur, l'élévation de tous ſes ſentiments; & puis rapprochant ce que j'ai ſéparé, je vois l'aimable portrait ſe former ſous mes yeux; il m'offre un tout.... Ah! ce tout eſt tout pour moi. Adieu, milord... Vous faites la mine.... Adieu, ſir Charles.... Vous boudez encore... Eh bien adieu, mon cher Alfred.

LETTRE IX.

Vendredi matin.

EH! pourquoi ne vous écrirois-je pas? Ne puis-je que vous répondre? N'ai-je rien à vous dire, à vous qui me parlez ſi bien, & dont l'éloquence eſt ſi puiſſante ſur mon ame? Mon trouble eſt diſſipé, mes craintes ſont évanouies; je ceſſe de penſer à moi, pour ne penſer qu'à vous. Oui, mon cher Alfred, oui, mon aimable ami, je remets entre vos mains ma tranquillité, mon bonheur; ſoyez-en l'arbitre. Vous méritez bien qu'un cœur qui ſe donne à vous, borne tous ſes ſoins à vous aimer, tous ſes vœux à vous plaire, tous ſes deſirs à vous rendre heureux. Ah! ce n'eſt pas les borner.

LETTRE X.

Dimanche à minuit.

APEINE ſortiez-vous de chez moi, que j'ai été ſaiſie de cette ſorte de chagrin que l'on éprouve lorſque l'on vient de perdre quelque choſe, & qu'on veut ſe diſſimuler que cette perte afflige. Seroit-il poſſible que vous ne puſſiez vous éloigner de moi, ſans que votre abſence me cauſe de la triſteſſe? Vous n'en aviez point, vous; il ne m'a pas

paru que vous en euſſiez. Vous m'avez dit, à demain ; je pouvois me dire auſſi, je le verrai demain. D'où vient me ſuis-je dit, il n'y eſt plus, hélas, il n'y eſt plus!... Je ne veux point vous aimer comme cela. Non, milord, non, je ne le veux pas. Je ſuis fâchée, je boude : allons, ôtez-vous, laiſſez-moi... Que votre lettre eſt tendre! qu'elle eſt vive! qu'elle eſt jolie! Je l'aime... Je l'aime mieux que vous, car je vous quitte pour la relire.

LETTRE XI.

Mardi dans mon lit, je ne ſais à quelle heure.

Le ſommeil me fuit ; pourquoi m'obſtiner à le chercher ? Il peut calmer le trouble de mes ſens ; mais la douceur du repos vaut-elle l'agitation que donne l'amour ? Je prends un livre, je le laiſſe : c'eſt votre lettre que je lis ; je la finis, je la recommence : je voudrois ne l'avoir pas lue, pour la relire encore. Ah, que vous êtes cruel ! oui, vous l'êtes. Par combien de traits vous vous gravez dans mon cœur ! Que d'agréments vous joignez aux effets ordinaires d'une paſſion qui n'eſt déja que trop puiſſante par elle même ! Mais je ſupprime la conſéquence que je voulois tirer de ce raiſonnement. C'eſt bien aſſez de n'avoir point écrit hier ; je ne veux pas vous cha-

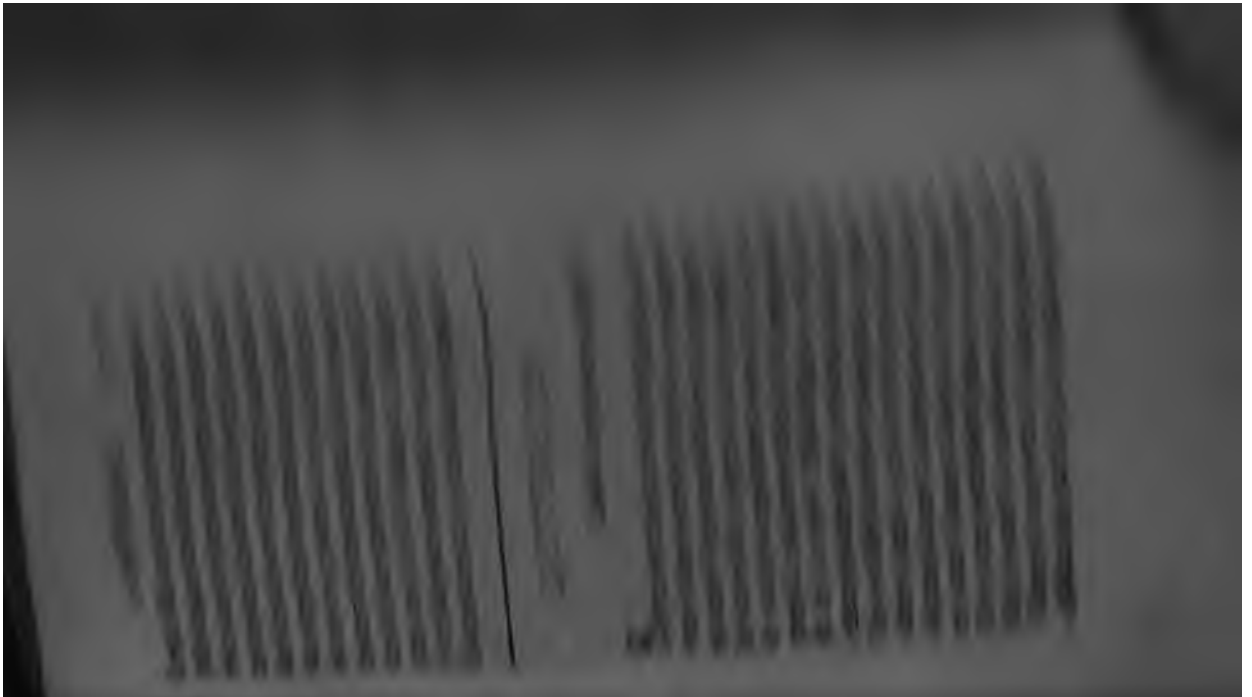
gnier par le désir des craintes de votre amie, je sens qu'il m'est difficile de rétablir entre nous à la même époque de vous rendre heureux. J'exagère les craintes, n'est-ce pas assez que je les craigne? Mais d'où vient que je me fais reproche à la fois de ..... Ne m'avez-vous pas promis une éternelle amitié?... Je compte sur vos promesses... Cette amitié dont j'exige ces plus fortes assurances, est le prix... J'aime mon prix où je mets mon amour, mes complaisances, l'oubli de moi même, tout ce que je puis immoler à vos désirs... je ne promets pas encore un si grand sacrifice... Voyez, mon cher Abeilard, examinez en vous-même, si vous le pouvez assez pour le mettre.... Mais cher, si vous me trompiez, si vous vous trompiez vous-même! ... Ce que je pense à présent vous désespère. Adieu. Demain d'un regard, d'un sourire, d'un mot, vous dissiperez peut-être tout ce qui me reste de raison.

LETTRE XII.

Mercredi à minuit.

Que votre retour m'a charmé! Quoi, si aimable, si cher, si digne de l'être, & vous avez des craintes, des doutes! Ah! n'en ayez jamais. Vous ignorez combien je suis touché, & ce qu'un vrai mérite peut sur mon cœur. Je trouve tout en vous; vous rem-

je ne vous aime point. ou que je vous aime foiblement, c'eſt être ingrat. Voyez, cherchez, examinez les preuves que vous m'avez données de votre tendreſſe; & quand vous aurez trouvé celle qui vous paroîtra la plus forte, oſez la comparer à l'aveu que je vous ai fait de mes ſentimens, à cette complaiſance qui m'aſſujettit preſqu'à vos volontés, & convenez que vous ne pouvez rien faire pour moi qui égale ce que j'ai fait pour vous. Ne me jugez point ſur le commun des femmes, jugez-moi ſur mon caractere, ſur mes principes, ſur la ſuite de mes idées, & voyez quel eſt le ſacrifice que vous exigez. Je ſais qu'il eſt ſans prix pour celui qui le demande, qui l'attend; mais trop ſouvent dès qu'il eſt fait, dès que la victime eſt immolée, les fleurs qui la paroient ſe fanent, & l'on n'apperçoit plus en elle qu'un objet ordinaire. Votre comparaiſon m'a fâchée, tout-à-fait fâchée. Comment, avec un eſprit juſte, avez-vous pu la faire? En prenant un engagement, vous riſquez, dites-vous, autant que moi. Vous, milord? Hé, quels dangers, quels périls votre ſexe peut-il redouter en ſe livrant à ſes deſirs? Le ridicule préjugé qui vous permet tout, vous affranchit de la peine la plus vive qui ſoit attachée aux foibleſſes de l'amour. Trahi, quitté, haï de ce qu'il aime, un homme peut toujours ſe rappeller avec plaiſir le temps où il ſe trouvoit heureux; temps marqué par ſes triomphes, par une victoire dont le ſouvenir eſt toujours flatteur pour



bien & le mal : que mon intérêt ou mon amour propre dût me décider en faveur du mal ; que l'action que j'aurois méditée de faire, ne dût jamais être connue. Si par conséquent m'aimer à mesure où je hais ; si dans le profond secret de moi-même, j'ai préféré le pervers au vertueux, uniquement parce qu'il étoit le meilleur, ne puis-je pas me dire, m'assurer que la bonté de mon cœur est indépendante de l'opinion d'autrui ; que j'ai agi par le penchant naturel qui me porte vers le bien ? Laissez être milord Maire, & croyez, mon cher Alfred, que les vertus qui sont en vous, ont un principe plus noble que l'orgueil. La bonté n'est pas le fruit de la réflexion : nous ne pouvons ni l'acquérir ni la perdre. La vanité peut en donner l'apparence, mais jamais la réalité. Cette qualité est dans notre ame, comme est sur notre visage ce trait de physionomie que l'art rend si difficilement, qui nous distingue, & fait qu'avec la même forme nous ne nous ressemblons point... Mais voyez où cette sotte conversation m'a conduite, à oublier à qui j'écris, à ne pas seulement me souvenir que je vous aime. Adieu, bon soir : effet merveilleux de la dissertation, je dors.

***

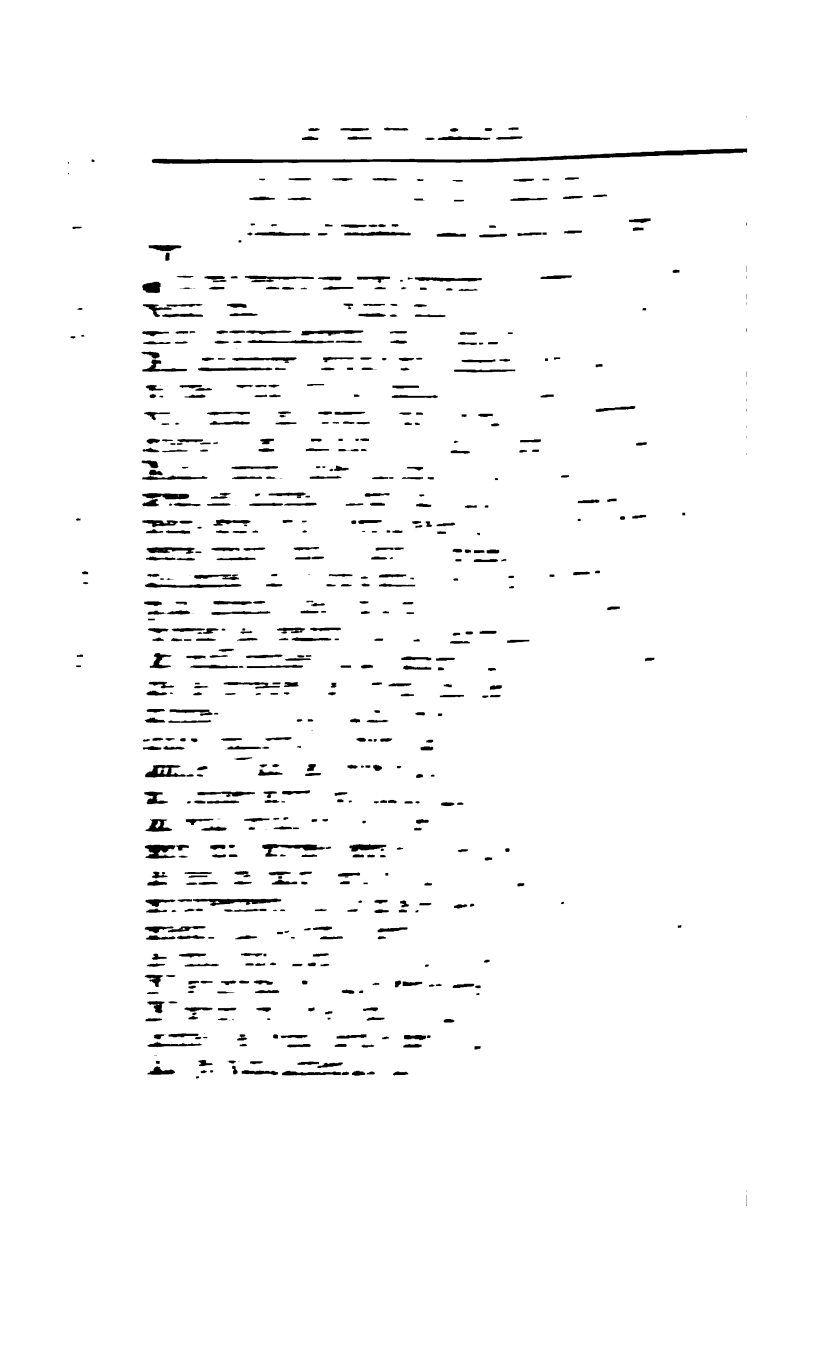
j'avois bien raiſon de ne vouloir point aimer! Quoi malade, malade à garder le lit! & je ne puis vous voir, vous donner mes ſoins! Mon dieu, que mon inquiétude eſt vive! Voilà cette lettre que vous me demandez : vous eſpérez qu'elle vous guérira : que ne puis-je l'eſpérer auſſi! Ménagez-vous bien; ne m'écrivez point; envoyez ce ſoir chez moi; faites-moi dire comment vous ſerez. J'ai eu la fievre toute la nuit, une migraine horrible; mais le mal de ce que j'aime me fait oublier le mien. Que je ſuis affligée! que je vous aime!

LETTRE XVII.

Mardi matin.

Je ſuis triſte, mon cher Alfred, bien triſte, je vous aſſure... Ne point vous voir pendant que vous ſouffrez, que vous vous ennuyez!... Ah, c'eſt bien moi qui voudrois être votre garde! Que mes ſoins ſeroient complaiſants! avec quel plaiſir je partagerois votre ſolitude! Que je vous ai plaint! Comme le cœur m'a battu, quand on eſt venu de votre part! que ce laquais m'a cauſé d'émotion! Hélas, diſois-je, que va-t-il m'apprendre! N'êtes-vous pas trop aimable de m'avoir écrit? d'avoir rempli la petite feuille? Pauvre petit malade, je vois d'ici la jolie mine affublée d'un bonnet de nuit, qui ſe rit au nez, parce qu'elle eſt un peu de

lant, moins attentif? Oh, non, assurément. D'où vient donc qu'il ne donne pas des fleurs à sa maîtresse? Il sait qu'elle les aime; il lui prend les siennes, & ne lui en présente jamais..... Ah, l'ingrate, qui va songer à des bouquets! Et ces lettres charmantes, ces tendres assurances, ces caresses si douces?..... Mais les lettres, j'y réponds: il dit qu'il aime, moi je le prouve. Les caresses à la vérité.... Est-ce donc que je n'en rends jamais?... Vous n'aurez point mon bouquet, milord, non, vous ne l'aurez pas. Sir Thomas qui réfléchit sur tout, qui compare tout, même la pluie & le beau tems; sir Thomas sera bien étonné, quand il verra que vous faites l'amour tout de travers. Voyez, dira-t-il, comme il est des gens heureux! Ils plaisent, ils réussissent, on ne sait pourquoi. Ce lord Charles, par exemple, on l'aime à la folie. Que fait-il? Il rit, il chante, il se chauffe; & moi qui, dieu merci, suis lord aussi, & des plus gros qui se fassent dix milles à la ronde, j'ai beau me parer, me parfumer, prêter des livres, ouvrir la porte au petit chat, donner des bonbons, des bouquets; autant de perdu. Miss Betzi n'en tient compte, & me hait comme la peste. Adieu, sir Charles, point de bouquet pour vous.



LETTRE XX.

Dimanche au ſoir.

VOUS me demandez avec vivacité ce que je penſe; & quand je vous le dis, vous doutez de la vérité de ma réponſe. Pourquoi donc ce doute? Si je voulois me taire, ſi je me ſuis fait preſſer pour parler, c'eſt qu'il eſt des choſes qu'il eſt inutile de dire, parce qu'on ne peut jamais prouver qu'on les penſe. J'étois dans ce moment comme un enfant qui s'apperçoit qu'il eſt petit, en voyant placé bien haut ce qu'il voudroit avoir. Ne me montrez jamais cette défiance injurieuſe; elle me révolteroit; & ſi je boudois, je bouderois bien fort. Je ne vous dis point que je vous aime; vous douteriez de ma ſincérité. Non, dit-il, ce n'eſt point cela, aſſurément.... Impertinent, malhonnête, que cela vous arrive une autre fois, vous verrez. Adieu, milord, oh! très-milord, je vous aſſure. Votre grace, ſi vous m'obſtinez.

LETTRE XXI.

Mardi dans mon lit, malade comme un chien.

ELLE a chagriné celui qu'elle aime: au lieu du plaiſir qu'elle pouvoit lui donner, qu'il attendoit, qu'il méritoit, elle lui a

cauſé de la peine, elle l'a fait gronder, bouder. Il a chiffonné la lettre qu'il auroit baiſée, il l'a battue, mordue, déchirée; il en a mangé la moitié; il eſt fâché, bien fâché: ne voilà-t-il pas de belles affaires?.... Oh! la laide. Allons vîte, à genoux; demandez pardon, mauvaiſe; oui, à genoux.... Elle réſiſte, je crois. Ah, je vous apprendrai à être méchante! ... Joignez les mains, dites comme moi... Mon cher amant, je vous prie de me pardonner; je ne le ferai plus; non, jamais. Et vous, mon cher Alfred, relevez-la; qu'un doux ſouris lui prouve que vous êtes capable d'oublier ſes fautes. Ah çà, la paix eſt faite, n'eſt-ce pas? Oh oui, elle eſt faite.

LETTRE XXII.

Mercredi à trois heures.

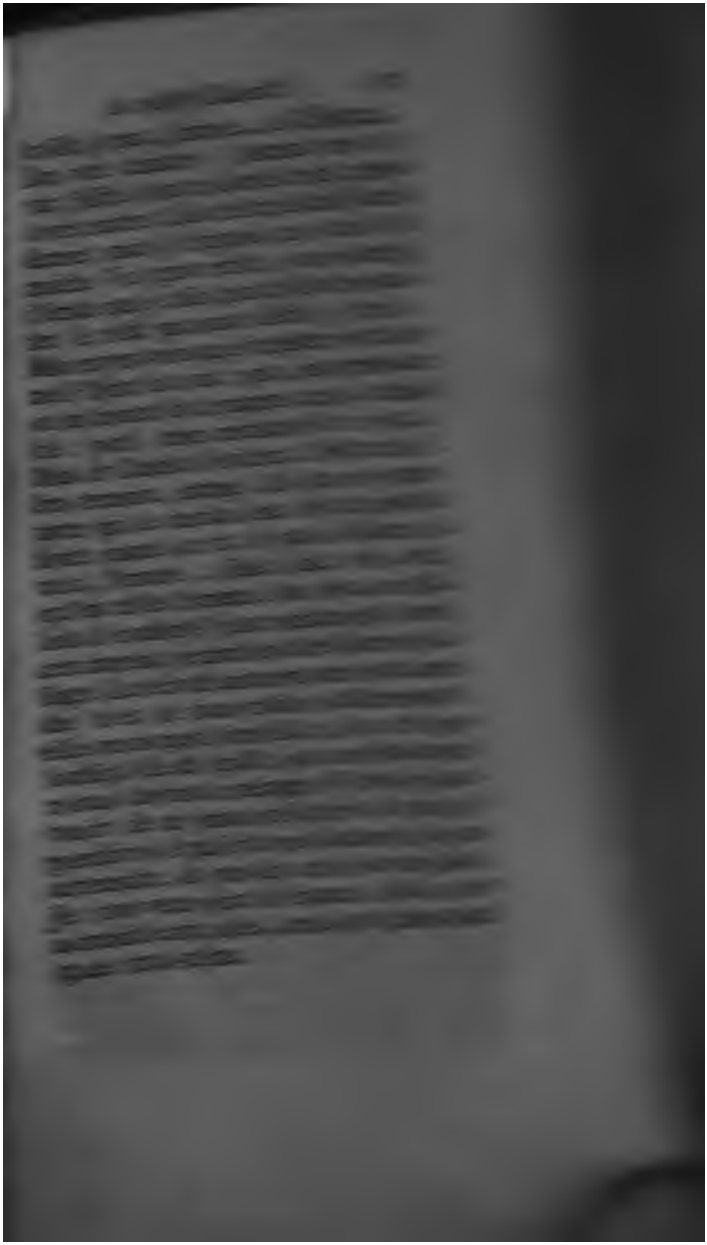
JE vous attends. Mes yeux ſont fixés ſur l'aiguille de ma montre; qu'elle va lentement! Dans deux heures elle volera: il me le ſemblera du moins.... Il va donc venir, cet amant ſi tendre, ſi aimé, ſi digne de l'être. Hier il étoit là: j'occupe la place qu'il rempliſſoit; j'ai du plaiſir à me voir ſur le ſiege où il ſera bientôt: j'appuie ma tête au même endroit qui ſoutenoit la ſienne. Quelle ridicule propreté! De quoi ſe ſont-ils mêlés d'enlever la poudre de ſes cheveux? Ah, qu'on me laiſſe tout ce qui vient de lui,

tout ce qui le repréſente à mon cœur, à mes yeux! Puis-je trop multiplier des images ſi cheres? Mais je ſouffre, mon cher Alfred, je ſouffre beaucoup: j'ai une migraine affreuſe, j'en ſuis bien-aiſe. J'ai beſoin qu'un peu de mêlange de bien & de mal me rappelle à moi-même. Depuis quelque temps je me trouve ſi heureuſe, que mon bonheur m'inquiete; je conſens qu'il ſoit troublé; mais ſi quelqu'événement doit le détruire, je prie le ciel que ce ſoit ma mort. J'emporterai dans le tombeau la douce certitude d'être aimée de vous; je la conſerverai pendant toute l'éternité; ou ſi la voix terrible de l'ange m'appelle, je vous chercherai dans cette vallée immenſe; & de quelque côté que vous ſoyez, ma place ſera près de vous... Voilà bien de quoi me faire gronder: peut-on être triſte comme cela? Ah, la maudite tête! c'eſt elle qui dicte ces accents plaintifs. Vous allez paroître; la joie va ranimer la pauvre malade.

LETTRE XXIII.

Vendredi à minuit.

Vous croyez que je dors peut-être; j'ai bien autre choſe à faire vraiment. On ne fut jamais plus éveillée, plus folle, plus.... je ne ſais quoi. Je ſonge à ce merveilleux anneau dont on a tant parlé ce ſoir: on me le donne, je l'ai, je le mets à mon doigt, je ſuis



LETTRE XXIV.

Samedi dans mon lit bien tard.

POURQUOI diſiez-vous du mal de votre lettre? Elle eſt ſi bien! Le langage de votre cœur pourroit-il me plaire moins que celui de votre eſprit? Je ne puis ôter du mien cette femme que vous aimiez, qui vous a pu trahir: je la plains, elle a été bien malheureuſe de ne pas connoître le prix d'un amant tel que vous. C'eſt un avantage pour ceux qui penſent mal, de ne jamais penſer mieux. Une ame capable de revenir de ſes erreurs, s'abandonneroit à des regrets trop vifs, en ſe les rappellant. Combien cette femme gémiroit, ſi, plus éclairée, elle pouvoit comparer ce qui lui reſte, à ce qu'elle a perdu!.. Mais elle eſt morte, je crois: ne m'avez-vous pas dit qu'elle eſt morte? Ah! je veux le croire.... Ce que vous ſentez pour moi, ne reſſemble donc point à ce que vous ſentiez pour elle. Dois je être flattée de cette différence?... Ah! mon dieu, y penſer deux ans, avec un chagrin, une colere!... Mais elle eſt morte; & puis, que me fait un temps éloigné?... Oui, éloigné, mais point oublié... J'ai des vapeurs... de l'humeur, je crois... Venez, Pope: que la juſteſſe de vos idées diſſipe la bizarrerie des miennes. Tout eſt bien comme il eſt; vous le dites & vous le perſuadez.... Mais eſt-il néceſſaire à l'harmonie du

du monde ; à cette chaîne qui embraſſe tout, que ſir Charles ait aimé cette méchante femme, peut-être mille fois plus?.... *Pope* m'ennuie. Cela eſt fort, j'en conviens ; mais qu'eſt-ce donc qui me fait tant de peine? En vérité, je ſuis comme un avare qui pleure auprès de ſon tréſor, parce qu'il vient de penſer pour la premiere fois qu'un autre en a peut-être poſſédé un plus riche. Cette femme pouvoit avoir plus que moi ; mais ce que j'ai n'eſt-il donc rien ? Mon partage me rendoit heureuſe hier, ce matin encore ; on ne m'a rien ôté ; ma ſituation n'a point changé : d'où vient que mon cœur s'obſtine à la trouver moins douce? Ah! ſir Charles, ſir Charles, un de nous deux a tort.

LETTRE XXV.

Lundi.

Il, doucement : comme vous grondez ! is n'ai-je pas raiſon de me révolter quelefois *contre* un penchant qui change mon ur, qui n'y laiſſe plus de place pour ceux i doivent m'être chers, qui me l'ont tous été? Ne puis-je, ſans vous fâcher, reter un peu le tems où tout me plaiſoit, tout m'amuſoit? Miſs Betzi que j'aime ndrement, dont la vivacité, l'eſprit & ioüement faiſoient mes délices ; miſs Betzi 'eſt ſi attachée ; hé bien ! hier... elle 'ennuyoit pas ; non, elle ne peut ja-

mais m'ennuyer; mais je trouvois qu'on tardoit bien à venir la reprendre. Vous ne sauriez croire combien je me reproche cet instant où j'ai pu manquer en secret à l'amitié, & trouver de trop une amie véritable, éprouvée, une amie que je préfere à tout. Et pourquoi desirois-je qu'elle s'en allât? Pour être seule avec vous; pour écouter ces folles raisons, qui chaque jour me paroissent moins extravagantes, & qui me persuaderont insensiblement. Vous vous plaignez; vous dites que ce que je sens pour vous, n'est pas de l'amour: vous avez bien raison. Non, ce n'en est point: c'est bien mieux, c'est bien plus, c'est l'assemblage de tous les sentiments qui peuvent toucher un cœur pour l'objet le plus digne d'inspirer tous ceux qu'il est possible de ressentir.

LETTRE XXVI.

Il y a deux heures que je vous voyois encore, mon cher Alfred; mais le plaisir de vous avoir vu, n'est point effacé de mon cœur. J'ai toujours devant les miens ces yeux où l'amour se peint, & dont le feu me pénetre. Je sens cette main chérie qui presse doucement la mienne; j'entends le son enchanteur de cette voix qui me plaît tant..... Mais par quel bonheur ai-je pu vous toucher? Qui m'eût dit que l'amour me combleroit de ses biens, moi qui dédaignois ses faveurs?... Que la douceur & l'agrément de

votre converſation m'ont charmée ce ſoir !.. Savez-vous que rien n'eſt plus aimable que cet air de confiance & d'intimité avec lequel vous m'avez parlé ?.... Félicitez-moi, mon cher amant ; j'ai un ami véritable, un ami que rien n'égale ; & vous, mon tendre ami, partagez ma joie, j'ai un amant adorable. A quel être bienfaiſant m'adreſſerai-je pour le prier de me les conſerver tous deux ? Ah ! l'ami me reſtera, il me reſtera toujours ; je lui ſacrifierois l'amant, ſi jamais il l'exigeoit. Ne me grondez point, mon cher Alfred ; je ne veux pas ſéparer ces titres précieux. Si votre cœur m'en retiroit un, croyez que le mien les chériroit encore tous deux, mais en ſecret. L'ame de votre amie eſt noble, elle eſt fiere ; elle ſauroit vous cacher un feu qu'elle ne pourroit éteindre, qu'elle ne deſireroit pas d'éteindre. Elle vous aimeroit inconſtant, léger, mais jamais perfide... Ah ! ſi vous me trompiez, ſi l'ombre même de la fauſſeté !..... Si milord n'étoit pas.... Mais il eſt... il eſt lui.

LETTRE XXVII.

Jeudi au ſoir.

Vous avez raiſon de vous plaindre : j'ai mal fait de déchirer ma lettre ; ce procédé a quelque choſe de déſobligeant. Mais, mon cher Alfred, vous avez tout pris, tout raſſemblé ; vous verrez tout ce que je vou-

lois cacher. Le billet que vous avez reçu de ma main, étoit l'expreſſion réfléchie de mon ame; l'autre eſt l'ouvrage de la nuit, & de la plus folle imagination. Ce n'eſt pas que je rougiſſe de vous laiſſer voir des deſirs qui naiſſent des vôtres : ce n'eſt point dans mes ſens que j'en trouve la ſource : c'eſt dans mon cœur, c'eſt dans le vôtre, c'eſt dans l'idée flatteuſe de vous rendre heureux. Le plaiſir que j'attends d'un moment ſi doux, n'a pour objet que vous-même. Quand votre bouche m'aſſûre qu'il dépend de moi de vous procurer un bien au deſſus de tous ceux que la fortune vous a donnés, pour lequel vous les céderiez tous; quand vos yeux attachés ſur les miens, me tiennent un langage plus ſéduiſant encore; en vérité, je hais le préjugé qui m'arrête. Quand je veux faire le bonheur d'un amant ſi cher, je me promets de vaincre ma répugnance; & puis, mon cher Alfred, je ne ſais comment je reviens à mes premieres craintes. Je me livre à de triſtes réflexions : eh ! pourquoi m'y abandonner ? N'eſt-ce pas ſir Charles que j'aime? Ces vaines terreurs l'affligent, elles l'offenſent, elles déchirent ſon cœur, dit-il. Ah, pardonne-les moi mon cher amant ! Elles céderont à l'amour; mais, en vérité, je ne ſaurois promettre... Quoi, s'avouer ſes mauvais deſſeins !.... fixer un temps !... prendre un jour !... Oh ! cela m'eſt impoſſible ; je ne puis vous donner ma parole : n'exigez pas cela, je vous en prie, ne l'exigez pas. Je ne ſaurois. Taiſez-vous.... Oh ! tais-toi.

amie ; je vous mettrai au dernier rang de mes parens, au premier rang de mes amis, au plus haut rang de mes serviteurs, si vous voulez me permettre de vous aimer. Mais, ô mon cher Ariste, ne changerez-vous pas ? Cet empire que vous avez sur moi, qui vous fait à présent, qui vous garde à vous, ne vous aidera-t-il point un jour à vous faire quelque peine ? Vous vous connoissez peut-être d'un commerce si fier. Une reine à son amoureuse. Si cet air paroît vous fâcher, si vous le querellez, au moins souvenez-vous de ne jamais vous adresser, ne dire ni imprimer de mauvaises injures qui accompagnent, que

LETTRE XXIX

Ariste.

Quoi ! je vous jure de vous aimer toujours ! Ariste ! je vous le jure, par l'honneur, par la vertu, par vous-même. Votre sort est-il donc fixé par votre seul sentiment ? Pouvez-vous vous croire aimé, si je ne vous le dis ? Ariste, mon cher Ariste, ne changerez-vous pas ? Cet empire que vous avez sur moi, qui vous fait à présent, qui vous garde à vous, ne vous aidera-t-il point un jour à vous faire quelque peine ? Vous vous connoissez peut-être d'un commerce si fier. Une reine à son amoureuse. Si cet air paroît vous fâcher, si vous le querellez, au moins souvenez-vous de ne jamais vous adresser, ne dire ni imprimer de mauvaises injures qui accompagnent, que

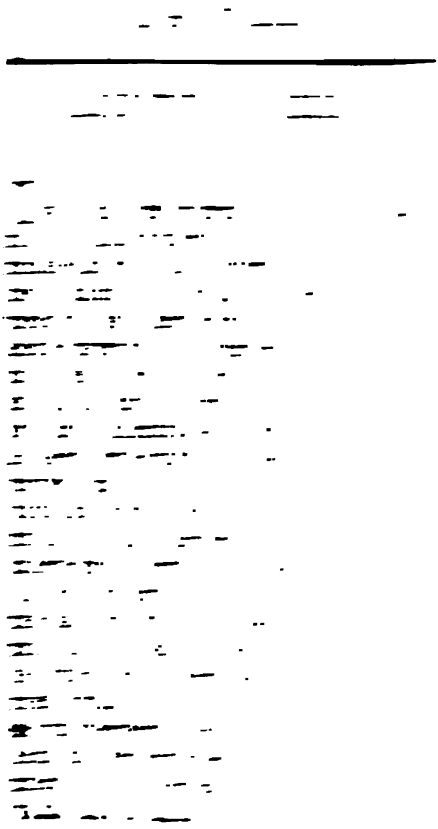
ſa bonté doit les ménager, & graver dans leur ſouvenir, & l'amour de ſon nom, & le regret de ſa perte.... Là, là, point d'humeur, mon cher Alfred : c'eſt un trait en paſſant, qui n'eſt pas déplacé. Quoique vous en puiſſiez dire, je ne doute point de votre ſincérité : mais qui peut s'aſſurer de penſer toujours de même? Ladi Stanlei diſoit l'autre jour, que notre ſexe étoit léger, mais que le vôtre étoit perfide. On m'aſſura que ſur ces deux points elle avoit fait mille épreuves. Mille, c'eſt beaucoup : malgré ſon expérience, je l'en crois bien moins que vous.

LETTRE XXX.

Mercredi à deux heures du matin.

QU'IL eſt doux, qu'il eſt ſatisfaiſant de penſer bien de ce qu'on aime, de ne point douter de ſa foi, de ſon cœur, de s'applaudir dans un inſtant..... que trop ſouvent la crainte des ſuites empoiſonne; crainte qui place le regret tout près du plaiſir! Ah, que mon ame eſt tranquille! que ma joie eſt pure! que ma confiance eſt entiere! J'ai rempli les deſirs de mon amant; je les ai vu renaître; il eſt heureux, il m'eſtime, il m'aime, il m'adore. Pourrois-je perdre dans ſon cœur, quand il me doit au plus tendre des ſentimens? Il le ſait, il en eſt ſûr : je n'ai point cédé; un moment de

délire ne m'a point miſe dans ſes bras : je me ſuis donnée ; mes faveurs ſont le fruit de l'amour, ſont le prix de l'amour. Oui, mon cher Alfred, je ſuis contente. Puis-je ne pas l'être, quand je ſuis à toi, oui, toute à toi ? Moments délicieux, plaiſir raviſſant, redoublez la tendreſſe de mon amant, comme vous augmentez la mienne ! Il m'écrit dans l'inſtant où j'écris moi-même.... Ah ! prends garde, prends garde, mon cher Alfred ; le bonheur ou le malheur de ma vie eſt dans tes mains. Cette lettre que j'attends va détruire ou confirmer ma joie.... Mon dieu ! ſi un peu moins de vivacité dans votre ſtyle.... s'il vous échappoit.... ſi un ſeul mot me faiſoit craindre... Non, je ne crains rien, je ſuis aimée.... Je ne vous verrai point demain : quoi ! je ne vous verrai point ? Penſerez-vous à moi ? ſentirez-vous cette petite abſence ? viendrez-vous de bonne heure vendredi ?... Hélas ! ces jours heureux paſſent avec rapidité ; ils me conduiſent à celui qui va me priver de vous, qui va m'enlever mon bien le plus cher ! Ah, les vilains révoltés, que je les hais ! Faut-il que vous me quittiez pour eux ? Ils méritent bien d'être punis, puiſqu'ils vous font aller dans votre gouvernement. Adieu, mon aimable, mon cher Alfred.



LETTRE XXXII.

Vendredi.

ÊTES-VOUS revenu, mon cher Alfred? Vous êtes-vous ſouvenu de votre chere maîtreſſe? Son idée vous a-t-elle été préſente, dans un ſéjour où l'orgueil & l'intérêt ont établi leur domicile? Miſs Betzi s'eſt enfermée avec moi; nous avions nos raiſons pour reſter ſeules; elle vouloit étudier; je voulois rêver. Elle a commencé à lire ſon maudit françois; annonçant chaque phraſe, & mettant Zaïde en pieces; & moi je n'écoutois point, le ciel me faiſoit la grace de ne point écouter: cependant le portrait de Gonſalve a ramené mon attention; je me ſuis imaginé qu'il vous reſſembloit: en vérité, il vous reſſemble.

A trois heures.

CETTE aiguille ſemble immobile; elle marche pourtant, elle va d'un pas égal. Mes déſirs ne peuvent hâter ni ralentir ſon mouvement. Quand ira-t-elle ſur ſix heures?... J'écris pour calmer mon impatience.... j'écris pour écrire.... Mon amant écrit pour peindre, pour enchanter; c'eſt un tableau riant que ſa plume deſſine: l'eſprit, l'amour & la variété brillent dans ſes lettres: moi, je ne ſais que dire je vous aime.... Il faut

me le pardonner, mon cher Alfred, c'eſt qu'en vérité, je ne penſe que cela : je ne devrois pas le dire ſi ſouvent ; il faut de l'art pour conſerver un cœur. Ladi Charlotte le dit, & ladi Charlotte ſait bien ce qu'elle dit.... De l'art, mon cher Alfred ! Quoi, de l'art avec toi !... Te cacher que je t'adore !... Ah ! jamais, non, jamais.

LETTRE XXXIII.

Dimanche à midi.

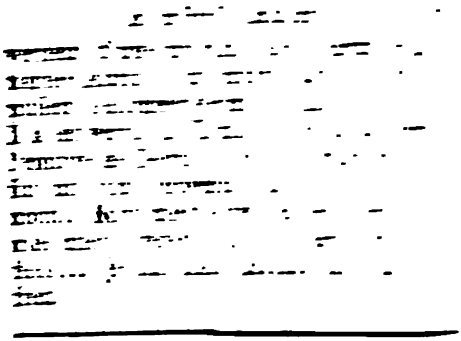
Ne cherchez point de noms plus doux pour me les donner : celui de votre maîtreſſe eſt le plus flatteur pour moi ; il m'eſt plus cher que tous les titres qui peuvent exciter les deſirs de la femme la plus vaine & la plus ambitieuſe. Ah ! que l'or & les pierreries brillent ſur mes égales ; qu'elles priſent des biens que la nobleſſe de mes ſentiments me fait dédaigner ; ton amour me parera bien mieux que la richeſſe & la grandeur ne pourroient le faire. Embellie par tes careſſes, je devrai mon éclat à tes plaiſirs, à heureuſe certitude d'être chérie de toi. Eh ! quel rang, quel état eſt au deſſus du mien ? Aimer, pouvoir juſtifier ſon amour par l'objet qui l'inſpire ; oſer ſe dire, je l'avouerois ſans honte : oui, mon cher Alfred, ſi l'uſage, ſi la décence n'étoit pas bleſſée par cet aveu, je dirois avec vanité, j'aime milord duc ; je ſuis à lui ; je mets ma gloire & mon

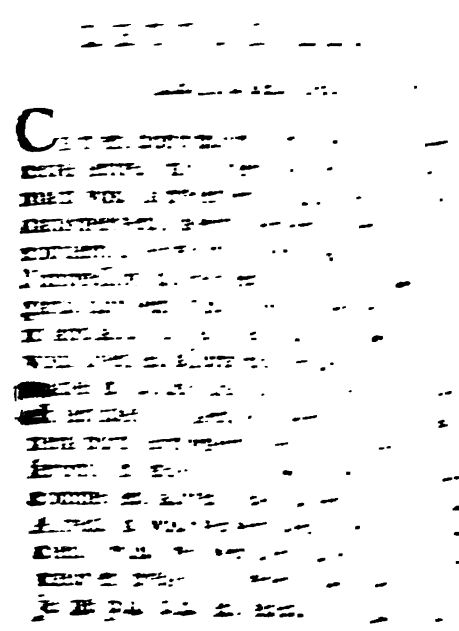
bonheur à lui prouver ma tendreſſe. Qu'il la partage. Que j'excite un moment de plaiſir dans ſon cœur, je n'envierai pas le ſort du plus grand roi du monde.

LETTRE XXXIV.

Vendredi.

Elle n'a donc plus que deux jours à vous voir, cette pauvre Fanni ! Que cette idée l'affli:ge ! Vous ne me quitterez point ſans regret, mon cher Alfred ; car vous m'aimez, je me le dis à moi même. J'ai beſoin de me le dire quand je ne vous vois point ; mais vous m'en aſſurez bien mieux. Que de jours à paſſer ſans vous voir, ſans eſpérer de vous voir, ſans écouter ſi ce carroſſe entre, ſans me dire, le voilà ! Combien de fois cinq heures ſonneront, ſans que mon cœur ſente ce battement, doux avant-coureur du plaiſir ! Ah ! miſs Betzi, miſs Betzi, que vous allez avoir beſoin de voure aimable complaiſance ! Que j'en abuſerai ! Combien de fois lui répéterai je, il eſt charmant ! n'eſt pas, miſs, qu'il eſt charmant, que je ne puis trop l'aimer?... Et puis tant de récits, tant de détails, tant de confidences.... Et puis toutes les folies, tous les vains projets dont une ame tendre s'amuſe... Ah ! ce cachet, le divin cachet de Salomon, où eſt il? Que ne l'ai-je à préſent ! je vous ſuivrois.... Mais quoi ! mon cher Alfred ſeroit-il gou-





portrait; qu'il eſt différent de vous! Votre lettre vous peint bien mieux; elle me parle au moins; & l'amour, plus habile que l'artiſte, me rend naturellement ces traits chéris que je cherche en vain dans cette image.... Eſt-ce là cet air fin, ce ſouris? Non, ce ne l'eſt pas.... Mais il eſt tard, le chagrin appeſantit. Si j'allois dormir, & paſſer l'heure d'envoyer à la poſte, mon cher Alfred ne trouveroit point de lettre en arrivant; il accuſeroit ſa maîtreſſe de négligence, de froideur peut-être. Ah! cette crainte m'éveillera, il la trouvera cette lettre; il ſe dira avec complaiſance: ma tendre amie m'eſt attachée, elle eſt ardente à me le prouver. Il m'en aimera davantage; il connoît le prix d'un cœur ſincere; l'éloignement ne détruira pas le plaiſir qu'il ſent à m'occuper; & plus je lui dirai que je l'aime, plus il m'aimera lui-même. Adieu, mon aimable ami, adieu. Que ce mot me fait de peine à préſent! Penſez à moi. Ah! penſez-y toujours.

LETTRE XXXVI.

Mardi à minu[illegible]

ENFIN il eſt fini ce jour dont rien n'a trompé la longueur; il eſt fini, & demain ne ſera pas plus heureux. Je n'aurai point de lettres, pas la moindre marque de votre ſouvenir. Ah! que cela eſt dur pour un cœur accoutumé aux plus tendres ſoins du vôtre!

Vous fuyez, mon cher Alfred, vous vous éloignez avec vîteſſe d'une femme qui vous adore. Hélas, où êtes-vous déja! Ce portrait eſt donc tout ce qui me reſte.... Il me paroît moins mal qu'hier.... A force de le tourner, de le pencher, j'y trouve une ombre légere de ce que j'aime, je ſens qu'il me devient cher; il a un drôle de petit nez qui reſſemble à un autre.... En vérité, je l'aimerai, l'habit me plaît: le premier jour où je vous l'ai vu, eſt bien préſent à ma mémoire: c'eſt celui où je me ſuis dit de ſi bonne foi, je l'aime, mon dieu, je l'aime. Oh! je l'aimois déja bien fort.

LETTRE XXXVII.

Mercredi matin.

Ou êtes-vous à préſent, mon cher Alfred? Que faites-vous? Songez-vous qu'il eſt quelqu'un qui ne reſpire que pour vous aimer? Me rappeller tous vos diſcours, relire vos lettres, en attendre, en deſirer, voilà ce qui va remplir tous les inſtants de votre abſence. Point d'amuſements, point de diſſipation: une idée ſi chere me ſuffit, je la porterai par-tout. Milord Maire me diſoit hier: milord duc eſt donc parti?.... C'eſt le ſeigneur d'Angleterre le mieux fait & le plus aimable.... Il vous aime, madame.... vous devriez en faire cas; il mérite du retour.... Et moi je diſois tout bas: ah, qu'il a bien

ce qu'il mérite! Jamais milord ne donnera des conſeils qui ſoient mieux ſuivis..... Sir Thomas eſt charmé de me voir bien triſte, il trouve que cela eſt dans l'ordre; & vous ſavez que ſir Thomas met de l'ordre partout, excepté dans ſes propos. Mais on m'interrompt. Adieu.

A cinq heures, toujours mercredi.

QUELLE date, mon cher Alfred! Elle eſt bien cruelle; j'attends tout le monde, excepté vous, vous la ſeule perſonne que je deſire..... Oh! quels vœux, quels ſouhaits formerai-je pour mon tendre ami?... Pourrai-je ſéparer mes intérêts des ſiens, parmi les biens dont je prie le ciel de le combler?.... La conſtance eſt une vertu que je demande avec ardeur pour lui.... Eſt-ce bien pour lui?... La petite ſœur de miſs Betzi m'a fait treſſaillir ce matin à Hideparc, où nous nous promenions; elle a vu le chevalier d'Orſet qui venoit après nous; il avoit un habit comme celui que vous aviez mis la veille de votre départ : la jolie enfant m'a tirée doucement, & m'a dit d[illegible] air riant, voilà milord duc; & moi com[illegible] une folle, comme une étourdie, je me ſuis tournée toute rouge, toute émue, & puis de rire; car il eſt impoſſible de ne pas rire d'une telle ſottiſe.

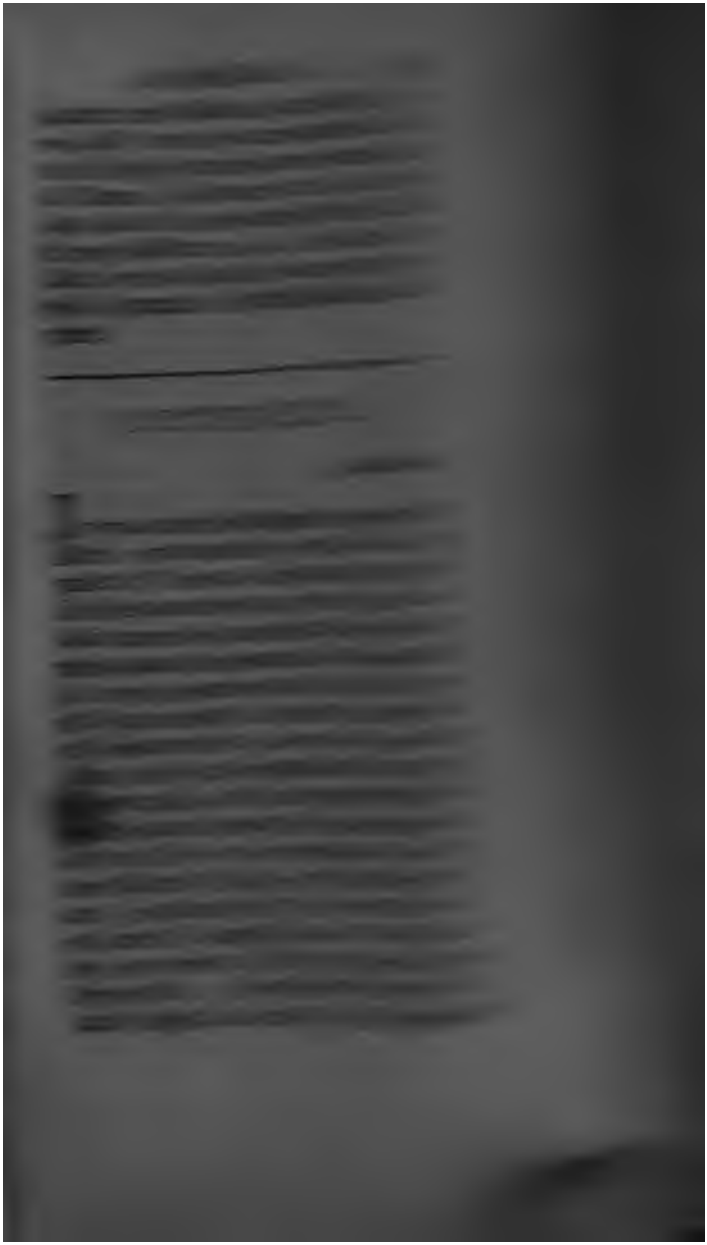
LETTRE XXXIX.

Paris, à trois heures.

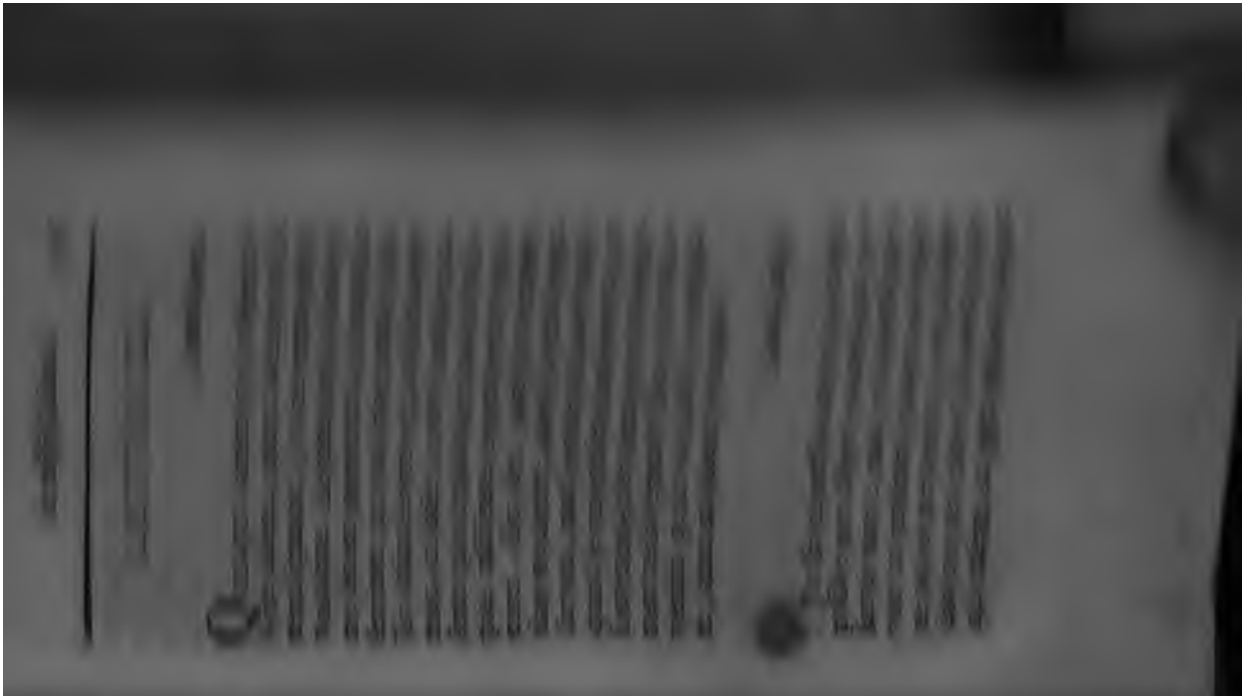
Voilà des lettres de par-tout, & pas une qui m'intéresse : point de nouvelles de mon cher Abbé. Oh, que je suis seule, folle, fâchée! La belle ame que je vais faire! Il faut sortir pourtant; mais que m'importe? je ne veux pas sortir; j'aime, je suis enragée de ce que j'aime, je ne tiens plus à rien. Une femme qu'on n'a tout pris, tout enlevé, même mes espérances; je suis comme si je n'avois point, je vais chez lui. Voyez; il a sonné, on m'ouvrira, mais je le lui rendrai bien.

A cinq heures.

Comme j'allois sortir avec mes Bonnes, le Tasse, le beau, l'aimable le Tasse m'apporte une lettre. Je le remercie, je le caresse, je lui fais baiser la main de la méchante aussi; je lis cette lettre, je me pâme; je la suis contente, attendrie, consolée; j'embrasse ma chère amie. Elle est triste, mais, elle est triste. Ah! c'est qu'il m'aime, & puis je ne sais ce que je fais. Je mets la lettre dans mon sein, & puis je la reprends, & puis je la baise mille fois. Ah, que vous m'êtes chère! Que je suis touchée des assurances de votre amour! Qu'elles re-



de mes larmes... Elle fera fur mon cœur cette lettre que tu as touchée; elle y fera toujours, jufqu'à ce qu'une autre de la même main vienne l'en ôter pour prendre fa place.... Que je ne ceſſe point de vous répéter que je vous aime. Ah! je ne me laſſerai ni de le penſer, ni de l'écrire. Puiſſez-vous, mon cher Alfred, prendre autant de plaiſir à l'entendre, que j'en reſſentirai toujours à vous le dire!... Il y a deux heures que j'étois dans ce coin où vous vous plaiſez; ils ſe querelloient; moi je fermois les yeux, je cherchois à me tromper moi-même.... Il vient, me diſois-je, il entre, il va m'embraſſer; j'entends cette voix, dont le ſon ſi doux, ſi careſſant, éveille le plaiſir dans mon cœur.... Eh! pourquoi l'erreur ſe diſſipe-t-elle? Pourquoi n'eſt-ce point lui?... Quoi! tu n'es pas là? Quoi! tu n'y ſeras point demain, ni après? Tu n'y ſeras donc jamais, mon cher Alfred? Mon cher amant, plains ta maîtreſſe, elle ne te voit point, elle ne te verra de long-temps.... Ah! qu'un moment de ta préſence, qu'un ſeul de ces baiſers que tu lui prodiguois, porteroient de [illegible] dans ſon ame! Mais tu ne ſaurois m'entend[illegible]



amour; j'ai lu ces lettres ſi tendres, je prononçois avec un ſentiment délicieux ces mots que votre main à tracés, & que votre cœur a dictés. Que cette lecture m'a touchée! Avec quel regret j'ai rappellé le temps heureux où vous me donniez vous-même ces aimables lettres! Quelle différence, mon cher Alfred! Mon bonheur n'eſt pas détruit; mais il eſt cruellement interrompu! Il n'y a que cinq jours que vous êtes parti: déja ſi triſte, ſi abattue, que ferai-je dans la ſuite? J'attends votre lettre demain. Ah, ſi je n'en avois pas! Mais j'en aurai; vous n'êtes pas capable de m'abandonner à mon inquiétude. La moindre négligence qui viendroit de votre cœur me mettroit au déſeſpoir; mais ce cœur eſt ſenſible, délicat, il eſt à moi. J'aurai une lettre, oui, je l'aurai. Adieu, adieu, mon aimable & cher ami. Miſs Betzi vous prie de croire que, ſi je n'ai pas de nouvelles demain, vous pourrez m'adreſſer votre premiere lettre aux petites maiſons. Qu'elle eſt heureuſe, mon cher Alfred! Elle n'aime rien... Mais eſt-on heureux de n'aimer rien?.... Non, oh, non.

LETTRE XLII.

Dimanche au ſoir.

J'AI été aujourd'hui dîner à huit milles de Londres avec deux dames catholiques qui ſe ſont retirées dans cette eſpece de couvent

françois, nouvellement toléré : cela peut paſſer pour un monaſtere, quoique les religieuſes ſoient en habit ſéculier. La maiſon eſt belle, & remplie de jeunes demoiſelles Irlandoiſes. J'ai été frappée de l'extrême tranquillité qui regne dans ce lieu. Miſs Betzi & ſa petite ſœur étoient avec moi. Sir Thomas eſt venu nous chercher. Nous revenions tous quatre dans un grand ſilence. Sir Thomas ſoupiroit, miſs Betzi marmottoit un air à boire, l'enfant mangeoit des maſſepains, & moi je me contois une hiſtoire qui n'étoit pas plaiſante. Quand mon cher Alfred ne m'aimera plus, dis-je, je me ferai catholique, & j'irai habiter cette maiſon paiſible. J'aurai bien du plaiſir à me confeſſer, car je ne parlerai que de mon amant; ſon image ornera ma jolie cellule : tous les ſaints, toutes les ſaintes qui pareront mon oratoire auront cette aimable phyſionomie. Le portrait que je tiens de ſa main, placé dans le lieu le plus éminent, ſera le patron le plus révéré de mon ſimple hermitage; couronné de fleurs, & couvert d'un voile léger, il ne ſera vu que de moi, il ſera toujours le dieu de mon cœur. Je lui adreſſerai des vœux qui ne le touche[illegible]t plus : n'importe, je ſentirai toujours de la douceur à m'occuper de lui. Milord ſera mon ami, il viendra quelquefois me voir; je lui cacherai mes peines; je retiendrai mes larmes, je renfermerai mes regrets; je ne lui parlerai que de lui, de ſa grandeur, de ſa fortune, de ſes emplois brillants. Il ne ſaura pas qu'il eſt toujours aimé, il ignorera que

ſon amie eſt malheureuſe, malheureuſe par lui. Avec ce petit projet, nous avancions vers Londres, & le cœur me battoit bien fort. Aurai-je une lettre, diſois-je à ſir Thomas? Vous irez voir ſi j'ai une lettre. Il y a été. Je n'en ai point: hélas! je n'en ai point.

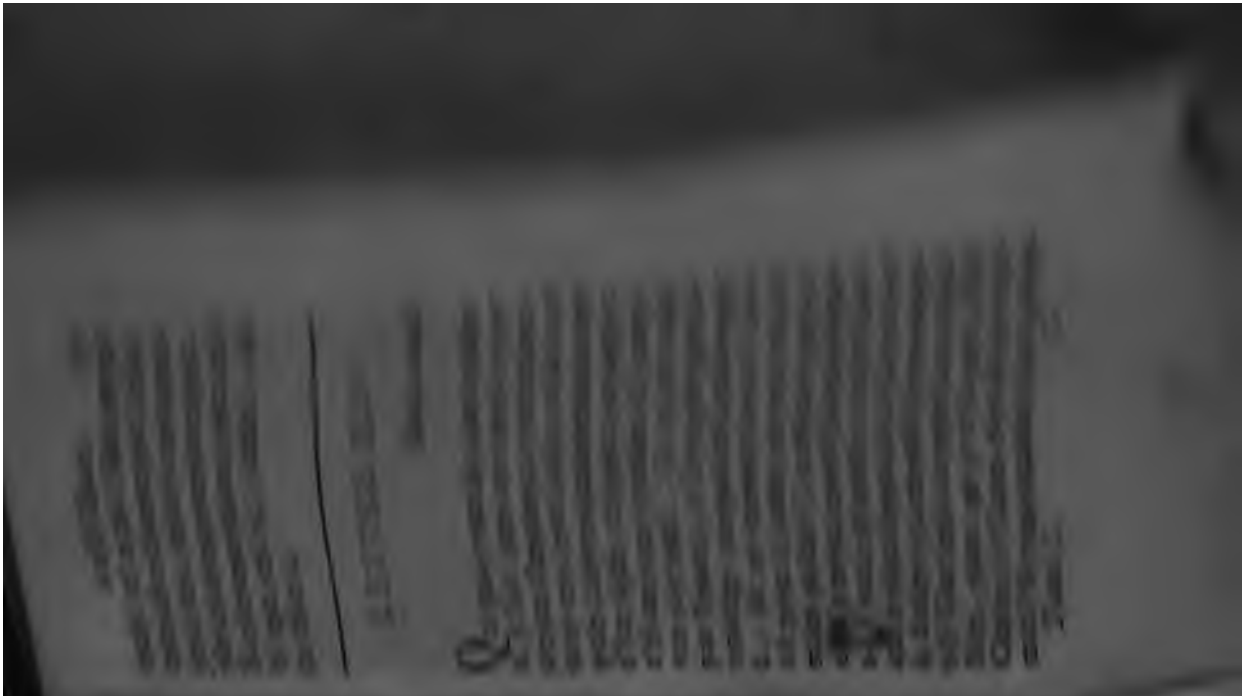
A minuit.

Je ſuis tout à-fait triſte, mon cher Alfred; cette lettre qui n'eſt point venue.... Mon dieu, pourquoi n'eſt elle pas venue? Ah! l'abſence eſt le poiſon de l'amour; elle détruit tous ſes plaiſirs. Adieu, je vais me mettre au lit; & ce porttait qui rit, je ne puis le ſouffrir ce ſoir; ſon air gai m'indigne; il paſſera la nuit dans le tiroir, pour lui apprendre à me montrer de la joie quand je ſuis de mauvaiſe humeur.

LETTRE XLIII.

Lundi.

Je l'ai repris, ce portrait, je lui ai pardonné; il faut bien que je l'aime, puiſque je n'ai que lui. Je vous y trouve, parce que je vous cherche, parce que je vous deſire; il eſt après tout l'objet qui vous retrace le mieux à mes yeux. Ah, tout vous retrace à mon cœur! Quoi! tu es mieux que ce portrait? Ton viſage eſt plus noble, plus beau que celui-là? Qu'il eſt joli pourtant! qu'il eſt aimable!



avez touché, vous ménageriez mieux ſon extrême ſenſibilité. Vous êtes loin, bien loin d'imaginer le chagrin que vous me donnez. Je crains que quelqu'accident ne vous ait arrêté dans votre route, que vous ne ſoyez arrivé malade, que vous ne m'aimiez plus. Quelque terrible que ſoit cette idée, je la préfere ſans balancer aux deux autres. Ah, que l'amour me vend chers les plaiſirs qu'il m'a donnés! Il y a huit jours que je vous écrivois; mais quelle différence! Je parlois à un amant dont je croyois être adorée. A qui eſt-ce que je parle à préſent? Je ne vous connois plus; non, milord, je ne vous connois plus.

LETTRE XLV.

Mercredi à ſix heures du ſoir.

On prend vivement votre parti; miſs Betzi ne veut pas que vous ayiez tort; elle ne conçoit pas que vous puiſſiez avoir tort: elle vous défend, me gronde; je ſuis la malheureuſe, & c'eſt vous qu'on plaint, qu'on excuſe.... Pauvre petit! ménagez-le d[illegible], il le mérite bien.... On veut déchirer ma lettre, on ne veut pas que milord la voie.... Oh! je vous aſſure, miſs, qu'il l'aura: il boudera. Voyez le grand malheur; le voilà bien malade, en vérité. Il chiffonnera la lettre, il la mettra en pieces, il la mangera. Qu'il faſſe tout ce qu'il voudra: pourquoi me cha-

grine-t-il? Moi, lui dire des choſes tendres? Oh! je ne ſaurois : il n'eſt plus mon cher Alfred, il n'eſt plus mon ami, mon amant; il ne m'eſt rien, rien du tout, vous dis-je. Ah! mon dieu, s'il m'avoit écrit, il ſeroit... Mais c'eſt un pareſſeux, un négligent, un.... tout ce qu'on peut être de pis. Adieu, milord. Votre grace veut-elle recevoir mes humbles compliments?... Ho! je vois bien la mine que vous faites; mais je ne m'en ſoucie guere, entendez-vous?

LETTRE XLVI.

A minuit, toujours mercredi.

On eſt bien fier, bien content, bien heureux, quand on n'a point de reproches à ſe faire, quand on peut ſe dire : je ne mérite pas ceux dont on m'accable. J'éprouve l'injuſtice des autres. On attend une impertinente maîtreſſe à ſes genoux, on lui dit : Ingrate, vous ſeriez trop punie, ſi vous aviez raiſon.... J'ai tort, mon cher Alfred; mais j'ai craint, j'ai ſouffert; mes peines ont été réelles : n'obtiendrai-je pas ma grace? La méchante lettre venoit de partir, quand on m'a donné la vôtre : avec quel plaiſir je l'ai lue! Elle a été pour moi comme un aſtre brillant, qui s'éleve au deſſus de l'horiſon le plus ſombre : elle a éclairci les nuages de l'humeur qui me dominoit, de cette humeur qui m'a fait vous écrire avec froideur & in-

différence. Ah! je vous en prie, brûlez bien vîte cette lettre : n'en gardez jamais une où vous ne trouverez pas des assurances de mon amour. Ai-je pu douter d'un cœur si tendre, de cet amant qui me dit : *O ma belle, ô ma chere maîtresse! aimez-moi, aimez-moi, si vous voulez que je vive!* Ah, si je le veux! ah, si je vous aime! Mais je ne mérite pas de vous le dire, j'en suis indigne : je ne vous le dirai pas, c'est une pénitence que j'impose à mon cœur.

LETTRE XLVII.

Vendredi matin.

Je suis triste, mon cher Alfred, & tout me le paroît depuis que je ne vous vois plus. Un amant aimé embellit tout; il répand l'agrément dans les lieux qu'on habite, sur les personnes qu'on voit; il prête sa grace à tous les objets qui nous environnent; le charme inexprimable attaché à sa présence, semble s'étendre sur l'univers, & rendre tout plus aimable & plus riant. L'absence, au contraire, répand l'insipidité sur tout; elle suspend la gaieté, éteint ou du moins amortit les desirs. On s'éveille sans goûter le plaisir de revivre; on se leve sans dessein, sans se rien promettre. La nonchalance préside à la toilette; on s'habille sans se parer; on se mire sans se voir; l'habitude fait mouvoir la machine, mais ses mouvements n'intéressent

point; de ſentir qu'on fait à quelqu'un une peine violente qu'on ne peut ſoulager, qu'on aigrit par la fierté, qu'on entretient par la douceur, & qu'on ne guérit que par la dureté. C'eſt une déſagréable ſituation.... Il y a aujourd'hui dix-ſept jours, qu'à pareille heure, dans le même lieu, dans la même place où j'écris, je ne croyois guere qu'on pût être cruelle. Il me paroiſſoit bien doux & bien naturel de céder aux deſirs d'un amant, de partager ſes tranſports, d'être flattée de les exciter.... Vous en ſouvient-il, mon cher Alfred?... Ce moment eſt-il auſſi préſent à votre idée qu'il l'eſt à mon cœur?.. Que celui-ci eſt différent! Je vous parle, il eſt vrai; mais je vous voyois, je vous entendois, je vous touchois; votre tête penchée ſur mon ſein, ce tendre abattement, ces ſoupirs, ces ſerments, ces prieres ardentes, enflammées.... Que vais je rappeller? D'où vient que ce tableau ſe retrace ſi vivement à ma mémoire? Je crois voir encore ces yeux attendris, brillants d'amour & de plaiſir, mêler tout-à-coup à leur douce langueur l'éclat de la joie! Hé, quelle joie! qu'elle étoit pure! qu'elle étoit vraie! que ne puis-je te la faire oublier, pour te la donner encore! Ah! mon cher Alfred, pourquoi ne me reſte-t-il plus rien à faire pour ton bonheur? Vous me priez d'écrire quatre pages où il n'y ait que ces mots, *je t'aime*, *je te deſire*: ah! ſi je m'en croyois, je les répéterois tant que vous vous laſſeriez peut-être de les lire.

LETTRE XLII.

LETTRE

ſentiment ſi vif. Ah, que deviendrois-je, ſi vous ceſſiez de le partager ! Je ſens que toutes les affections de mon cœur ſont réunies en vous ; que tous mes mouvements, tous mes deſirs tiennent à vous. Votre abſence me fait connoître combien vous êtes devenu néceſſaire à mon repos, à mon bonheur, à mon exiſtence même. Qu'avez-vous donc fait pour me lier ſi fortement, pour m'arracher à tout ce qui n'eſt point vous ? Quoi, pas un inſtant, pas une idée, pas la moindre diſtraction !... O mon cher Alfred, m'aimez-vous de même ?

LETTRE LI.

Dimanche à minuit.

Il eſt donc des moments où, dans l'abſence de ce qu'il aime, un cœur tendre peut ſe livrer à la joie. Oh ! que j'en ai reſſenti à la vue de ces deux feuilles remplies de témoignages de ton amour ! avec quelles délices je les ai parcourues ! Je n'oſois reſpirer, de peur de m'interrompre. N'avois-je pas raiſon de regretter ces lettres charmantes ? Puiſſent les miennes te faire éprouver le même ſentiment dont elles m'ont pénétrée ! Vous me ſouhaitez un bonheur que rien ne puiſſe troubler : eh ! mon cher Alfred, qui peut remplir vos ſouhaits que vous-même ? Vous aimer, vous plaire, voilà mon bonheur ; je n'en veux point d'autre, je

d'abord, elle eſt baiſée, tendrement baiſée. Heureuſe lettre! & moi je n'ai rien. Oh, comme vous vous endettez! combien vous m'en devez de baiſers! Réglons un peu nos comptes. En mettant, année commune, qu'il ne m'en revînt que cent par jour, quel fonds cela fait déja! Je vous avertis que vous trouverez en moi un créancier un peu dur; j'exige intérêt & principal : pas la moindre remiſe. Dès que je vous vois, je vous arrête dans mes bras; vous y ſerez détenu, vous n'en ſortirez point que vous n'ayez tout payé. Mais, quoiqu'un peu arabe, comme je ne ſuis point ſans généroſité, pour vous faciliter, tous ceux que je prendrai, je les compterai pour deux, ſi vous le voulez.... Le voudrez-vous, mon cher Alfred? J'eſpere que milord eſt trop juſte, trop noble.... Oh, non, tu ne le voudras pas.....

LETTRE LIII.

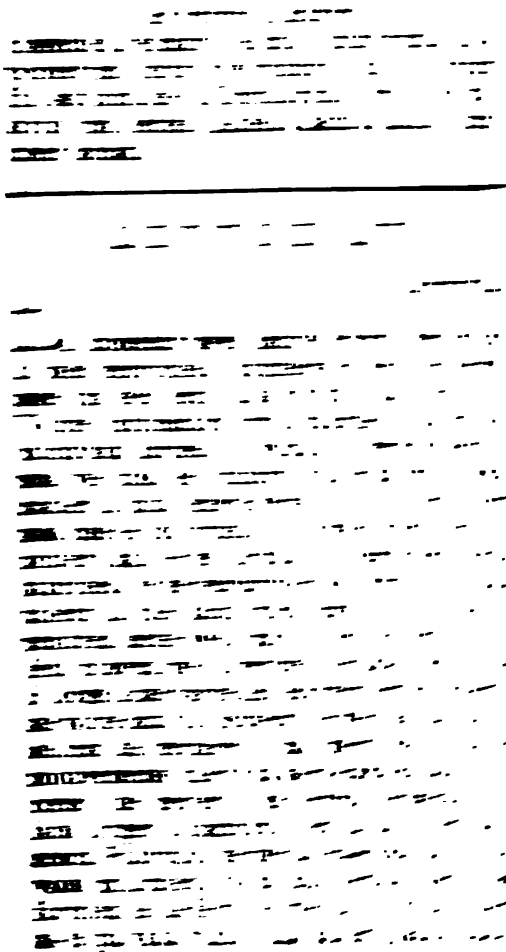
Mardi à ſix heures du ſoir.

PENDANT que miſs Betzi aſſure ſir Thomas de ſon indifférence, de ſa parfaite indifférence, qu'elle lui dit de ſon air le plus riant, le plus ſatisfait, qu'elle ne l'aime point, qu'elle ne l'aimera jamais; tandis qu'il fait la mine d'un ours qu'on a trop fait danſer, je vous écris ſur mes genoux, prête à jeter ma lettre au feu, au premier

tre vous!.... Paix : ne me parlez de votre vie.

A neuf heures du matin.

Je reviens à vous, mon cher Alfred, un penchant naturel m'y ramene. Quelle que ſoit mon humeur, elle ne va pas juſqu'à diminuer ma tendreſſe : j'aime à penſer que vous n'avez pas tort. On me gronde quand je me plains de vous, on prend votre parti, on vous aime, on vous défend, on me rend la vie bien dure. Vous qui êtes mon ami, mon plus tendre ami, partagez donc ma peine, ſouffrez que je vous la confie. Ne faites pas comme miſs Betzi ; écoutez-moi avec douceur, avec cette bonté qui vous rend ſi aimable. N'eſt-il pas affreux d'avoir un amant, de l'aimer ſi ſincérement, & d'être éloignée de lui dans les premiers moments d'une liaiſon ſi douce, d'un commerce ſi ſatisfaiſant ; d'être privée de tous les plaiſirs que l'on goûtoit, de tous ceux qu'on ſe promettoit? Là, penſez-y bien, cela n'eſt il pas fâcheux? Plaignez-moi, plaignez-moi, je vous en prie. Il faudroit aimer comme j'aime, connoître mon amant comme je le connois, pour ſentir le déſagrément de ma ſituation : daignez y prendre un tendre intérêt, je vous en ſaurai gré ; votre compaſſion me conſolera un peu. Adieu, mon cher Alfred : vous voyez que je ne boude point, je ne veux pas être injuſte. Vous m'avez écrit, j'en ſuis ſûre ; mais c'eſt ce courier, ce maudit courier, qui



mer? Mais je ne connoiſſois que vos traits; vous me cachiez encore ce cœur, cette ame que j'adore : eh! pourquoi me les cachiez-vous? De quels biens m'avez-vous privée! que de jours perdus pour l'amour! Eh bien, mon cher Alfred, c'eſt encore une dette, & je ne me ſens point aſſez de généroſité pour vous la remettre.

Toujours mercredi à minuit.

Je ſuis d'une colere, d'une indignation : devinez... Mais qui pourroit l'imaginer! Sir Barclay, ce vilain lord, ſi petit, ſi rond, ſi laid, ſi ſot; eh bien, milord, il aura demain votre habit, cet habit ſi admiré, ſi envié, cet habit que j'aime tant, que vous avez mis au mariage de votre ſœur : il aura le front, l'audace, l'inſolence d'en porter un ſemblable. Il nous a parlé tout le ſoir de ce bel habit; & pour le mieux déſigner, il eſt, diſoit-il, tout pareil à celui de milord duc... Ah! je l'aurois battu. Quoi, je verrai cet habit, & ce ne ſera pas vous qui le porterez! Sir Barclay... oh! qu'il vienne chez moi avec ce bel habit : j'y mets le feu; oui, je l'y mettrai; tant pis pour qui ſera dedans. Lui convient-il de ſe mettre comme vous? eſt-il digne d'être votre ſinge? Adieu, mon cher Alfred, je vais dormir. Ah, ſi je pouvois rêver!... Pourquoi non!... vous rêvez bien, vous. Hélas! je ne vous vois pas même en ſonge.

malheureuſe, en vérité, puiſqu'elle a un caractere inflexible qui ne lui a jamais permis de goûter les plaiſirs de l'amitié. Mais qu'eſt-ce donc que cette lettre? Eſt-ce à mon amant que j'écris? Non, c'eſt à mon ami, à mon plus cher, à mon plus tendre ami.

LETTRE LVI.

Vendredi.

Je voudrois ne vous point écrire, parce que je ſuis triſte; mais je vous écris parce que je vous aime; au haſard d'être un peu grave, un peu fâcheuſe même. La maladie de ma tante m'afflige. Je ne l'aime pourtant pas, il n'eſt pas poſſible que je l'aime; mais elle ſouffre, elle me fait une véritable compaſſion. Que nous avons la vie à de dures conditions, mon cher Alfred! Qu'elle eſt ſemée de dégoûts & d'événements malheureux! Si la nobleſſe de nos idées, ſi la grandeur de notre ame nous en font ſupporter courageuſement une partie, qui eſt celle qui nous concerne ſeuls, cette liaiſon naturelle, indiſpenſable, que nous avons avec tous les êtres dont nous ſommes environnés, fait que les peines des autres nous deviennent propres, que nous ſouffrons par eux, avec eux & pour eux. Que de maux ſans remedes, & qu'il eſt bien peu de biens ſans mêlange! L'amour même, ce ſentiment le plus flatteur de tous, qui nous enchaîne par des liens

le tiſſu ſe cache ſous des fleurs, com-
d'amertumes ne verſe-t-il pas ſur les
eurs qu'il nous fait ſentir? Il nous a
tant été donné, ce ſentiment, pour faire
bonheur, pour nous ramener quelque-
à cet état de félicité dans lequel nous
ns été formés. Je crois, mon cher Al-
fred, qu'il ſortit avec l'eſpérance, de la boîte
fatale, pour être le contrepoiſon de tout ce
qu'elle renfermoit. Par lui les mortels les
moins heureux en apparence, goûtent des
plaiſirs que la fortune ne donne pas, & qu'elle
ne peut ôter. Ces plaiſirs leur font ſupporter
la privation des autres biens. Par lui on ou-
blie inſenſiblement tout ce qui n'eſt pas lui;
& c'eſt lui qui me ramene à vous parler de
vous, à ne me plus ſouvenir que de vous.
Je voudrois être à la moitié du temps que je
dois paſſer ſans vous voir, il me ſemble qu'a-
lors chaque jour nous rapprocheroit davan-
tage. Quand on eſt à la moitié du chemin
qu'on doit faire, on marche vers la fin, il
paroît qu'on avance bien plus. Adieu, adieu,
mon cher amant, adieu tout ce que j'aime.

LETTRE LVII.

Samedi.

VOILA des lettres bien ennuyeuſes, mon cher Alfred; mais mon ſtyle eſt toujours aſſujetti aux impreſſions que mon ame reçoit. Je ne ſaurois prendre un ton que je ſerois

forcée d'étudier; & puis vous m'avez permis de répandre dans votre ſein mes peines & mes plaiſirs. Mon cœur vous ſera toujours ouvert, vous y lirez comme moi-même : il eſt à vous ce cœur, il y eſt tout entier; mais l'amour ne le ferme ni à la compaſſion ni à l'humanité. Ma tante eſt un peu mieux. Mes ſoins ni mes attentions ne m'attirent pas ſa bienveillance; elle ne croit pas que l'on puiſſe deſirer de bonne foi la vie de quelqu'un dont la mort nous ſeroit utile. Pauvre femme! la maladie de ſon ame eſt incurable. Mais parlons de vous, mon cher Alfred. On vous voit donc? Cette porte s'ouvre à midi. On entre, on vous fait la cour. Que j'aimerois à vous faire la mienne, à vous voir ſeulement un inſtant, par le plus petit trou qu'il ſoit poſſible d'imaginer! Non pas pour vous épier, au moins; je crois tout ce que vous me dites. Ah! ſi à l'ennui de votre abſence il ſe joignoit la crainte de vous perdre, des doutes ſur votre fidélité, je ſerois trop malheureuſe. Mon cœur ſe repoſe ſur le vôtre : cette douce confiance eſt le charme de l'amour & l'agrément de la vie. Mon eſtime a prévenu ma tendreſſe, elle a déterminé mon penchant, elle en a hâté les preuves, bien plus que le goût vif que vous m'inſpiriez. J'ai aimé l'homme aimable; mais c'eſt à l'homme qui penſe, à l'honnête homme, que je me ſuis donnée. Adieu : dites-moi que vous m'aimez; je ne me laſſe point de vous l'entendre répéter. Que j'aime vos lettres, la main qui les écrit, ton eſprit, ton cœur,

ton toi! Ah! quand te verrai-je? Quand pourrai-je te preſſer contre mon ſein, repoſer ma tête ſur le tien? Adieu. Ah, le vilain mot! Le dirai-je toujours!

LETTRE LVIII.

Dimanche à ſept heures du ſoir.

Vous vous ſouvenez toujours de mes reproches, de mes *injuſtes reproches.* Eſt-ce ainſi que vous pardonnez, mon cher Alfred? J'aime mieux vous le payer: ne me grondez plus. Votre lettre a fait reſter ladi Vorthi un peu de temps à ma porte. Elle venoit me prendre pour faire une viſite: elle étoit ſi preſſée, ſi preſſée, qu'elle n'a pas voulu monter; & moi j'ai lu bien poſément mes deux feuilles avant de deſcendre. Tenez, ces choſes-là ſont plus fortes que toute ma raiſon. Oh, comme elle a rendu mes yeux brillants! Cette lettre, cette aimable lettre! Quel plaiſir je ſentois à l'avoir dans mon ſein! Elle me donnoit un air fou; elle m'a fait faire une conquête..... Ce ſonge! Ah, quel ſonge! D'où vient qu'il me cauſe tant d'émotion?.... A mes genoux!.... Toi, mon cher amant!... Quoi! je t'y verrois encore!.. Je partageois donc... ton bonheur!.. Muet dans mes bras, ſans autre ſentiment que celui du plaiſir... Eh! mais dis, dis-moi donc... Mais non, tais-toi... En vérité, la penſée va vîte. Cette image... Oh! tais-toi donc... Paix,

paix.... Dans un mois tu me diras le reſte.

Je vais t'écrire, je ne ſais comment, car je ſuis folle. Ce ſoir ma tante va bien, on la guérira, je n'y penſe plus. Je ne vois que toi, ton amour, le mien, le plaiſir d'être aimée, celui d'aimer moi-même. Ah, qu'on eſt heureux d'avoir une ame ſenſible! Qu'il eſt doux de ſe livrer à une paſſion ſi tendre, quand ſir Charles eſt l'objet qui l'inſpire & qui la partage!.... Je ne te connois donc pas! Je ne te connois point aſſez? Je ne douterois jamais un moment de l'ardeur?... Oh! vas te promener avec tes plaintes. Je t'adore, mon cher petit. N'eſt-ce pas te prouver que je te connois?.. Vous me demandez ſi je veux faire de vous un autre Abailard. Jamais peut-être on ne rappella cette hiſtoire avec plus d'eſprit & plus de ſentiment. Non, ce n'eſt pas mon deſſein, je ſuis de l'avis de Pope, tout eſt bien comme il eſt... Je crois vous voir dans votre lit avancer la main, choiſir ma lettre entre toutes celles qu'on vous préſente, déchirer vîte cette enveloppe... Dans ton lit! Mais d'où vient que j'aime ton lit? C'eſt que j'aime tout ce qui t'approche, tout ce qui t'appartient. Je voudrois être tout ce qui te plaît, me transformer en tout ce que tu deſires: tu l'aurois d'abord. Oh! comme je volerois pour te contenter! Que de folles idées je me fais! C'eſt tout ce qui m'amuſe à préſent. J'en uſe avec

moi-même, comme on fait avec un enfant qui demande ſa bonne avec de grands cris. On lui dit cent menteries pour l'appaiſer, & donner à la bonne le temps de revenir. Moi je me fais des contes. Tantôt fée, tantôt ſilphide, toujours ta maîtreſſe, je forme un nouvel univers, je le ſoumets à tes loix; je te cache mon être, mon pouvoir, non pour éprouver ton cœur, mais par un mouvement de délicateſſe. Je ſuis ta ſujette, quelquefois ton eſclave; tu me diſtingues dans mon abaiſſement, tu me choiſis, tu m'éleves juſqu'à toi. J'aime à te devoir tout, je me plais à dépendre de mon amant, de ſes ſoins généreux. Revenue à moi-même, mon éclat diſparoît; la partie la plus brillante de mon château s'écroule; mais le fondement ſubſiſte. Je retrouve mon bonheur, & ce bonheur eſt encore ton ouvrage. Adieu, mon aimable, mon cher, mon bien-aimé Alfred. Je vais me coucher, & toujours avec ce portrait qui ne dit pas un mot, & qui pourtant me regarde comme s'il avoit quelque choſe à me dire. Je ne vous écrirai pas demain. Je vais à Hamſtead; il ſera tard quand je reviendrai, car j'y ſouperai.

LETTRE LIX.

Lundi, ou plutôt mardi à deux heures du matin.

QUOI, mon cher Alfred, je paſſerois tout un jour ſans vous dire que je vous aime! Je me livrerois au ſommeil plutôt qu'à vous! Je préférerois mon repos à mon amant, à mon cher amant! Non, je veux te parler, te dire.... Hélas! ce que je t'ai dit mille fois. Quelles nouvelles aſſurances, quelles nouvelles preuves puis-je te donner de mon amour? Ah, que n'es-tu là pour recevoir toutes celles qu'un cœur tendre peut accorder! Ah, comme je te baiſerois! Avec quels tranſports!.... M'entends-tu, mon cher Alfred? Non, tu ne m'entends pas: tu me répondrois; je ne parlerois plus, je n'aurois plus la force de parler. Déja dans tes bras, déja.... Mais tu n'y es pas. Ah! dieu, tu n'y es pas! Bon ſoir, bon ſoir, mon aimable ami, bon ſoir. Adieu toi, adieu tout le monde.

LETTRE LX.

Mardi à trois heures.

JE ſuis au coin de mon feu, en bonnet de nuit, de nuit exactement. Jamais ennui ne

fut comparable à celui que je ſens; ſi j'avois pu le prévoir, je n'aurois point aimé.... Allons, paix, taiſez-vous, laiſſez-moi dire; c'eſt bien le moins qu'il me ſoit permis de me plaindre, quand tout m'eſt odieux. Eh! pourquoi tout m'eſt-il inſupportable? Voyons pourquoi..... Venez ici, milord; parlons raiſon. Prétendez-vous que je vous aime comme une folle quand vous y êtes, & comme une imbécille quand vous n'y êtes pas?... Oh! je ne ris point, moi, ceci eſt ſérieux. Prétendez-vous faire de moi une créature auſſi amuſante que ſir Barclay?... A propos, je l'ai vu hier ſir Barclay, avec ſon bel habit qu'il portoit tout de travers; un nœud d'épée ſi brodé, ſi pomponné, ſi ajuſté, ſi doré, ſi ſurdoré, que jamais Midas n'en eut un plus riche; une grande mouche placée je ne ſais où, ſur l'œil, je crois; un air tout empêtré, tout empâté. La mere de ce joli enfant ſe meurt, pendant qu'il ſe roule ſur l'or & la broderie. Miſs Betzi dit qu'elle ne peut ſouffrir la vieille folle, pour s'être aviſée de le faire... On m'apporte un préſent le plus agréable du monde : c'eſt une corbeille parfumée, remplie de mille bagatelles de France & d'Italie : c'eſt miſs Jening qui me l'envoie. Me voilà ruinée. Je ne ſuis point aſſez riche pour recevoir, je ſuis trop généreuſe pour recevoir. Que vais-je lui donner? Cela m'embarraſſe; je veux rendre au double. Vous me manquez toujours. J'aimerois à conſulter votre goût dans cette occaſion. Mais je voulois vous gronder, vous

faire un train épouvantable : je ne ſais comment, j'ai tout oublié, excepté mon amour: il n'en fut jamais de plus tendre, de plus ſincere, de plus ardent; mais vous n'en doutez pas, mon cher Alfred.

Mercredi le matin.

Me voilà donc à cette moitié, à cette heureuſe moitié que j'ai tant déſirée! Hélas, que de jours encore! J'en voudrois paſſer deux à la fois. Miſs Betzi dit que je n'irai jamais juſqu'à la fin; que je mourrai d'une belle langueur; que l'impatience, l'ennui & la paſſion me tueront tout auſſi bien qu'une apoplexie. Elle travaille à une impertinente épitaphe qu'elle veut faire graver ſur ma tombe. Le mauſolée qu'elle m'éleve, reſſemble à une ſalle de bal plutôt qu'à un tombeau. Elle vous fait arriver vîte, vîte, pour me voir. Elle vous reçoit, vous annonce l'étrange événement; elle ſe fait un plaiſir de vous l'annoncer, d'examiner la mine que vous ferez; elle vous voit tomber ſans ſentiment, vous ranimer, pleurer. Elle vous fait dire mille extravagances; elle eſpere que dans votre fureur, ne diſtinguant rien, vous prendrez ſir Thomas pour la parque inhumaine qui a tranché le cours d'une ſi belle vie; que vous l'immolerez à mes manes errantes. Et puis elle rit de ma mort, de vos regrets.... Je ne ſais comment elle arrange tout cela; mais elle m'a fait rire & pleurer. Elle faiſoit ſi bien votre air, vos geſtes..... Mon dieu, qu'elle

qu'elle eſt folle ! A-t-on jamais fait rire quelqu'un à ſon propre enterrement? Sir Thomas, qui ſe modele un peu ſur vous, chante ; en vérité il chante ! Il a pris un maître Italien, pour lui donner du goût. Il a beau faire, il ne chantera pas *L-S-D-L*... Que cette ariette me charmoit quand vous la chantiez ! Qu'elle pénétroit mon ame ! Hélas, je ſuis privée de tout ! Oui, de tout.

A minuit.

Vos Lettres que je me plais à relire, me font découvrir dans mon cœur une ſource de tendreſſe que je n'y avois jamais apperçue. Eh, qui m'eût dit, qui m'eût perſuadée qu'il étoit dans le monde un homme ſi aimable, ſi digne d'être aimé ! Il falloit vous connoître pour le croire, pour le ſentir. D'où vient que mon ame timide ſembloit craindre ſon bonheur? Oui, tu le fais mon bonheur, & tu le feras toujours. Puiſſé-je expirer dans l'inſtant où tu ne ſeras plus flatté d'en être l'arbitre ! Mais quel langage ! Il ſe reſſent de la triſteſſe du jour. Celui, où je n'attends point de lettres, eſt affreux pour moi. Il ſemble que je ne vis ce jour-là que pour ſentir cette privation. Que d'humeur ! Elle ſe répand ſur tout, ſur toi que j'aime, que je deſire, que j'adore, que je meurs de chagrin de ne point voir. Mon cher ami, mon cher Alfred, mon cher amant, ta maîtreſſe, ta chere maîtreſſe eſt une ſotte bête ; mais c'eſt toi qui en es cauſe.

Aime la bête, ton retour lui rendra tous les agréments que ton abſence lui enleve..... O, que mon cœur s'émeut quand je penſe à ce retour!.. Quoi le voir, lui, ſir Charles, l'embraſſer, lui parler, l'écouter, le toucher, preſſer ſes mains dans les miennes!... Ah, que n'eſt-ce demain! Que n'eſt-ce tout à l'heure!

LETTRE LXI.

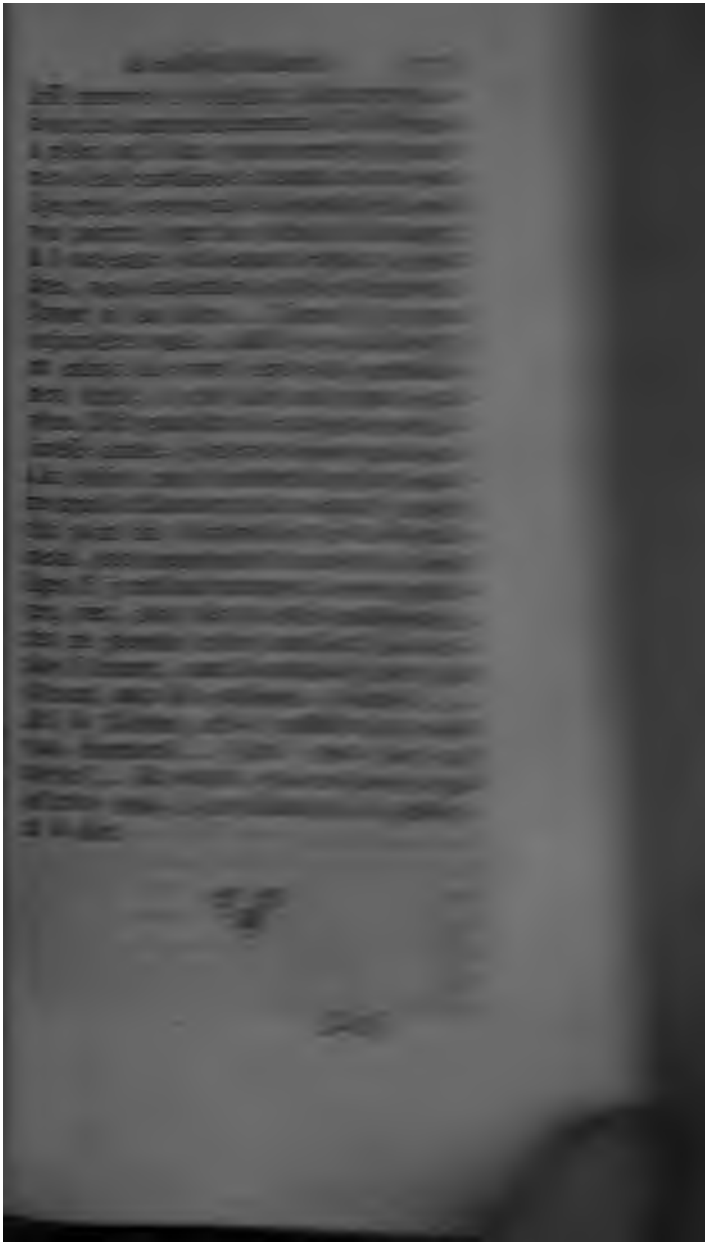
Samedi à minuit.

QUE je liſe ces lettres avec le même plaiſir que vous en reſſentez à les écrire. Eh! n'en doutez point, mon cher Alfred. Moi, je les trouverois longues? Si je ne dis rien quand je ne reçois qu'une feuille, c'eſt que mon cœur ne veut point gêner le vôtre; mais ſi vous ſaviez combien je ſuis contente quand j'en vois deux, combien je vous ſais gré de vous être occupé ſi long-temps de moi; ſi vous le ſaviez, mon cher Alfred, vous vous applaudiriez d'être le maître de cauſer une joie ſi vive à une femme que vous aimez.... Des vapeurs, ne point dormir, qu'avez-vous donc? Vous m'inquiétez. Dormez, dormez mon cher amant; que le ſouvenir de Fanni amuſe votre cœur, qu'il l'intéreſſe; mais qu'il ne l'afflige pas. Je ne puis penſer ſans chagrin, que je cauſe l'agitation qui vous tient éveillé. Pauvre petit, juſqu'à ſix heures, & je n'étois pas là pour cauſer avec lui, pour calmer

ſon ſang..... L'aurois-je calmé, mon cher Alfred? Vous vous fâchez d'une queſtion que je vous ai faite, qui ſuppoſe, dites-vous, que je vous crois ingrat, capable d'oublier mes bontés : je ne voulois que vous faire répéter que vous vous en ſouvenez. Comment douterois-je de votre reconnoiſſance? Ah! jamais; mais vous ne m'en devez point : votre bonheur m'a rendu ſi heureuſe, qu'en vérité vous ne me devez rien. Ce moment, le plus fortuné de ma vie, ne s'effacera jamais de ma mémoire : il eſt gravé dans mon cœur avec un trait de feu; & quand vous l'aurez oublié... Mais vous ne l'oublierez point. Eh! pourquoi voudrois-je penſer que vous l'oublierez? Vous vous plaignez de ce que je commence ma lettre par vous dire que je reviens à vous; vous me demandez ſi je vous avois donc quitté : moi, vous quitter! cela ſignifioit ſeulement que je ne boudois plus; car je vous boude quand je n'ai point de lettre; votre portrait en patit, je le mets en pénitence dans le tiroir. On vous dira comme je le bats, comme il eſt malheureux avec moi : miſs Betzi embellira bien cette folie qui m'a priſe un jour. Ah! je ne m'éloigne jamais de vous; votre idée m'accompagne par-tout : le cercle des miennes eſt borné à ce qui vous plaît, à ce qui vous intéreſſe. *Tu m'as enveloppée dans un tourbillon;* je n'en ſors point; je n'en veux point ſortir. Entraîne-moi toujours : où ſerois-je mieux qu'avec toi? Adieu ma mie.

Dimanche à minuit.

Vous êtes bien bon, mon cher Alfred, de relire ſi ſouvent mes lettres : ſi je les liſois, moi, vous n'en auriez pas de ſi longues, vous n'en auriez pas ſi ſouvent. Je croyois, quand vous partîtes, que je vous écrirois des folies, des choſes amuſantes, de jolies choſes : mais cette plume brillante & légere, ſi vantée par mes amis, conduite par le ſentiment, ne peut s'écarter de ſon objet. J'ai voulu répondre à votre couplet ; que tout ce que j'ai fait m'a paru foible ! L'eſprit ne parle pas au cœur, il ne parle pas comme le cœur.... Mais d'où vous vient donc cette inſomnie qui me déſole ? Qui peut vous troubler !... Cela m'inquiete, j'ai de l'humeur, j'en ai beaucoup, votre lettre ne la diſſipe point..... Eſt-il poſſible que j'en conſerve en m'entretenant avec vous ? Quoi ! ces ſerments de m'aimer toujours, ces nouvelles aſſurances de votre tendreſſe ne peuvent calmer mon ame, & lui donner cette paix douce que l'amour heureux répand ſur tous nos ſens ?... Vous vous applaudiſſez donc de votre conſtance ? Cela eſt tout-à-fait ſingulier. Je ne crois pas que perſonne dans l'univers ait jamais prétendu que vingt-deux jours d'éloignement puſſent détruire ou affoiblir une paſſion, ſur-tout quand l'habitude de jouir, n'a pas encore produit la ſatiété, ni



LETTRE LXII.

Lundi à midi, chez miſs Betzi.

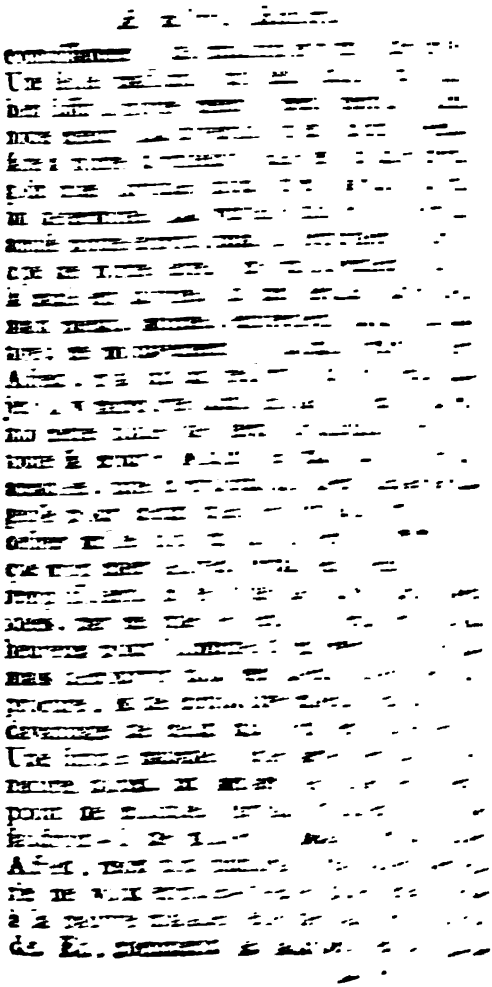
MA confiance eſt toujours la même, mon cher Alfred ; je me hâte de vous le dire, de peur que vous ne me grondiez. Je n'ai pas raiſon ; j'ai tort peut-être, j'eſpere que j'ai tort. Que je ſuis folle ! Miſs Betzi le dit. Elle vous conſeille de me bien laver la tête ; & moi, je vous le défends, entendez-vous, je vous le défends. Je ſuis excuſable ; vous pouvez m'en croire. Quand je reçois une lettre de vous, je l'ouvre avec ce plaiſir extrême que je ſens quand je vous vois : elle remplit mon deſir le plus vif ; elle ſatisfait le beſoin le plus preſſant de mon cœur. Je la lis avec avidité, elle me plaît, elle m'enchante ; & puis après je l'examine, je peſe chaque expreſſion, je réfléchis, je quitte la lettre, je la reprends ; elle eſt les délices de mes yeux & la joie de mon ame. Hier, je ne ſais quel caprice m'a fait chercher querelle ſur cette phraſe ; je lui ai fait la moue, je l'ai critiquée. Je me ſuis imaginé que vous la ſouteniez, que vous m'obſtiniez : la diſpute s'eſt échauffée, & j'étois preſqu'en colere quand je vous ai écrit. J'avois de l'humeur, je l'avoue, parce que je ſuis franche, & c'eſt la lettre qui me l'avoit donnée. Mais auſſi pourquoi me vanter ce bel effort, vingt-

deux jours de fidélité! & milord eſt confondu de la fermeté de ſon ame! il va ſoutenir une theſe contre ceux qui prétendent qu'il n'eſt plus de Céladon, d'Amadis!... Que je vous entende jamais dire de pareilles abſurdités! que je vous voie me donner du chagrin!.... Mais, vous me répondrez: que je vous voie en prendre à propos de rien..... Oh! ne t'aviſe pas de me faire la mine, de m'écrire dans ta gravité; j'aime mieux que tu me battes quand tu ſeras revenu. De près on peut ſe brouiller; un baiſer interrompt la diſpute, & fait oublier, au milieu de l'explication, le ſujet de la querelle; mais de loin on ne finit pas. Vous m'avez dit..... vous ne deviez pas me dire.... je ne croyois pas.... je ne méritois pas.... je ſuis piqué.... touché..... fâché..... Je ſais bien comme vous arrangez tout cela. Allons, faiſons la paix; pardonnez-moi ſans me faire faire de baſſeſſes... Eh bien, à qui eſt-ce donc que je parle?... Fi, que cela eſt vilain de bouder!.... Levez la tête.... donnez votre main.... donnez-la donc.... Vîte, vîte.... Vous riez.... oui, vous riez.... Je t'ai vu rire; tu n'es plus fâché. Ma tête eſt un peu dérangée; il faut me paſſer mille folies, mille ſottiſes. Aimez-moi, aimez-moi malgré mon mauvais eſprit, mon méchant caractere. Aime-moi par bonté, par devoir, par reconnoiſſance, parce que tu ne peux aimer perſonne qui ait pour toi un attachement plus tendre, plus vrai. Je ſuis un peu

impertinente; mais je ſuis ſenſible, ſincere. Je t'aime, je t'adore; ah! oui, de toute mon ame.

Mardi à minuit.

ON dit que l'amour abaiſſe le courage; & moi je crois, mon cher Alfred, qu'il l'éleve, qu'il en donne aux foibles: j'en fais l'expérience. C'eſt après ſept heures des plus violentes douleurs, que je trouve dans mon cœur la force de vous écrire, malgré l'abattement de toute la machine. Je me ſuis levée avec un point de côté, auquel j'ai fait peu d'attention. Je devois aller à l'opéra avec ladi Vorthi & miſs Betzi: je n'ai pas voulu déranger la partie, quoique je me ſentiſſe plus mal de moment en moment. Cela eſt devenu ſi vif, ſi fort, que j'ai été obligée de quitter le ſpectacle. Je ne ſais comment on ne meurt pas de ce que j'ai ſenti. Eh bien, en vous en parlant je perds l'idée de ces tranchées cruelles; elle s'éloigne, elle diminue par le plaiſir d'imaginer que vous me plaindrez. C'eſt, depuis que je vous aime, l'unique moment où je n'ai pas deſiré que vous fuſſiez près de moi. Mais laiſſons ce déſagréable ſujet. Je lis Driden; il me plaît, je l'ai beaucoup dans la tête. Je ne ſuis point du nombre de ceux qui déſapprouvent ſon ouvrage; il me ſemble qu'il a ſouvent raiſon. Qu'avions-nous affaire d'acquérir tant de

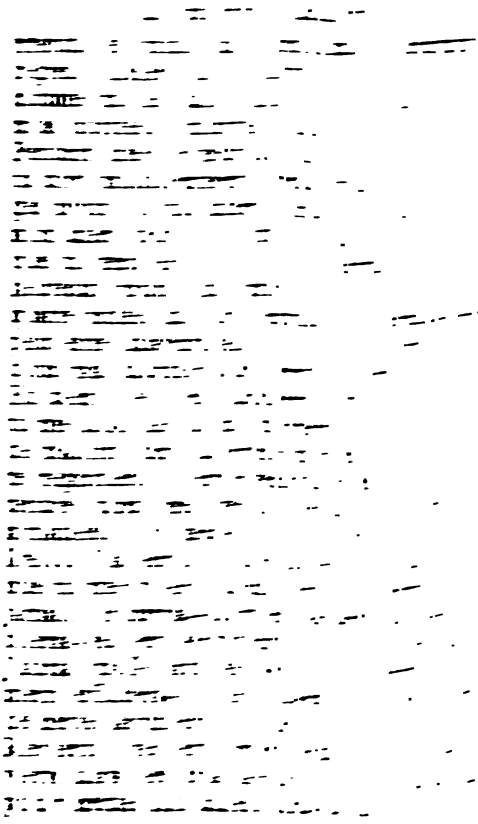


mour lui tourne la tête; ſon cœur eſt avec toi; ſon eſprit voltige autour de toi : que veux-tu qu'elle faſſe du reſte?... Miſs Betzi pleuroit ce ſoir auprès de moi; elle me brûloit, me faiſoit avaler tout ce qui lui venoit en fantaiſie. Ce mal eſt bien grand, lui diſois-je, il eſt bien cruel; mais je le ſupporterois plus patiemment que la crainte de n'être plus aimée de ſir Charles. Sir Thomas, qui venoit d'entrer, s'eſt écrié : Ah, l'adorable femme! qu'on eſt heureux d'être aimé d'elle! Et miſs avec un air... un air qu'on ne peut peindre : Ne voudriez-vous pas, n'auriez-vous pas l'inſolente audace de vouloir être aimé comme cela? Je vous conſeillerois de l'avoir; ce travers vous manque.... Méchante fille, elle ne le hait que parce qu'il l'aime. Elle l'aſſuroit l'autre jour, que s'il étoit raiſonnable, s'il ne lui montroit que de l'amitié, elle ne le maltraiteroit point, & qu'il lui ſeroit tout auſſi indifférent qu'un autre. Voilà tout ce qu'il peut attendre de ſes ſoins. Adieu ma mie, adieu toi, adieu mon aimable Alfred.

LETTRE LXIII.

Toujours mardi à quatre heures du matin, dans mon lit.

Je ne ſaurois dormir; je reprends la plume, & c'eſt avec plaiſir que je la re-



Mercredi à trois heures après-midi.

Vous vous laſſez donc, milord, d'avoir une cour, de repréſenter, de punir, de récompenſer, & d'eſſuyer de longs complimens? Je voudrois être dans votre antichambre quand midi ſonne. Suppoſons que j'y ſois, daignerez-vous m'accorder une audiance particuliere? me ſera-t-il permis de vous préſenter mes reſpects, de porter mes plaintes à votre auguſte tribunal? Ce grave gouverneur me fera-t-il la grace de m'écouter? Que j'ai de choſes à lui dire, de demandes à lui faire! Que je m'expliquerai bien, même ſans parler! Il eſt un langage éloquent qu'aucun idiôme ne peut imiter; le cœur l'entend, il y répond. Ah, que ne ſuis-je dans cette chambre! J'y ferois ce que vous dites que tant d'autres y font; j'y parlerois ſans rien dire..... Mais cette lettre que j'attends, j'en ſuis un peu inquiete; c'eſt une réponſe à celle..... Si vous me grondez, ſi vous faites votre train, je crierai comme un démon, je vous en avertis: je voudrois l'avoir déja reçue. Voilà milord Stanley, ſa niece, miſs Jening, tout l'univers; qu'avois-je beſoin d'eux? En vérité, les jours de poſte je me ſuffis très-bien à moi-même. Les voilà, à tantôt.

LETTRE LXV.

quefois; il eſt tantôt badin, tantôt grave, triſte même, ſouvent ennuyeux, toujours vrai : mais mon cher Alfred eſt indulgent, il dit que j'écris bien : ah! très-bien ſans doute, ſi je lui plais. Je n'oſe penſer bien fort que je te reverrai; c'eſt une émotion ſi vive quand j'y penſe! Oh! je perds la tête, en vérité je la perds. Quoi! tu ſeras-là; mes yeux en ſe levant rencontreront les tiens; je ne ferai pas un ſeul mouvement qui ne t'intéreſſe; j'entendrai cette voix douce, harmonieuſe, me dire : *que veux-tu? ... que deſires-tu? ...* Mon cher Alfred, ſi tu ſavois, je ne puis plus écrire; mon cœur agité, preſſé .... Ah! reviens, reviens donc. Mon dieu, que vous êtes aimé! S'il eſt un ſentiment plus fort que l'amour, que ce que le vulgaire appelle *amour*, je le ſens pour toi. Aimer, adorer, foibles expreſſions qui ne rendent point les tranſports d'une paſſion ſi tendre .... Ah, ſi tu étois-là! ſi tu y étois, mon cher Alfred, mon cher, mon adorable amant! Je crois .... oui, je crois que je trouverois un moyen de te convaincre que jamais on n'aima plus ardemment que moi.

LETTRE LXV.

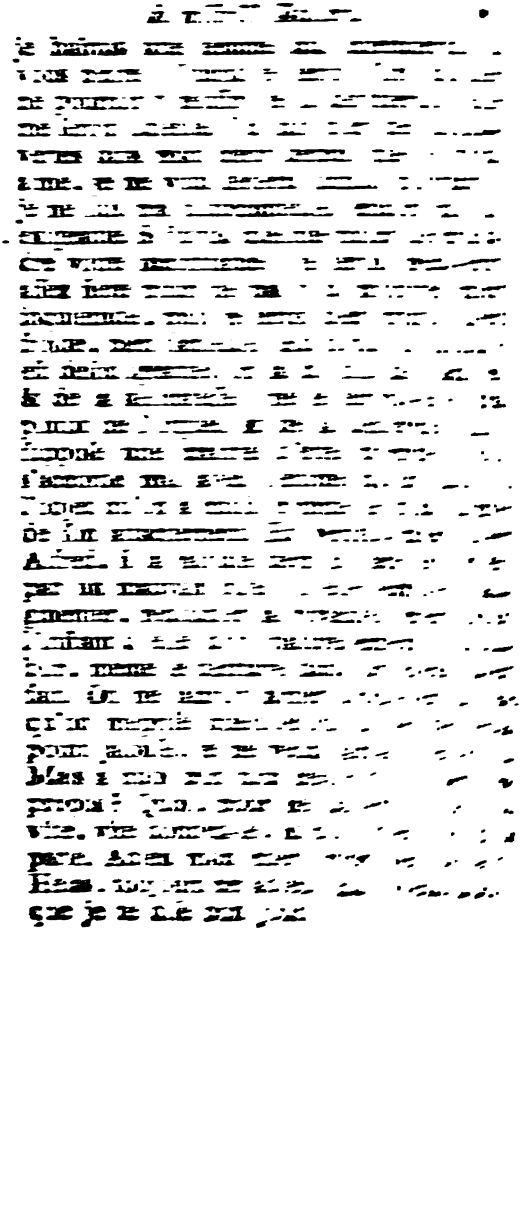
Je ſuis à vos pieds, mon cher amant, les mains jointes, les yeux baiſſés : non, je ne ſuis pas digne de vous regarder. Il faut que je ſois une bien méchante créatu-

se, car je demande toujours pardon. J'ai donc toujours des torts avec mon aimable ami! O la tendre, la délicieuſe lettre! Suis-je digne de la lire? Eſt-ce à une capricieuſe que l'on dit des choſes ſi flatteuſes? Que je l'ai baiſée cette lettre! L'autre m'avoit fâchée, plus fâchée que je ne l'ai fait paroître; il me ſembloit que vous l'aviez écrite parce qu'il falloit écrire. Les mots étoient faits pour exprimer la paſſion; mais la tournure me paroiſſoit froide, étudiée; je l'ai lue cent fois, toujours avec humeur, en la rejetant, en lui faiſant une mine horrible: enfin, je l'avois bannie de ma préſence; un arrêt de la chambre-haute l'avoit reléguée tout au fond du tiroir: je viens de la rappeller. Comment avoit-elle pu me déplaire? elle eſt de toi. Ah, tout ce qui vient d'une main ſi chere porte le ſceau de l'amour & du plaiſir! Mais il eſt des moments où l'ame abattue par la triſteſſe, a beſoin d'un trait vif pour ſe ranimer. Je l'ai trouvé, ce trait, dans ta derniere lettre; il m'a pénétrée, & je t'en remercie: oui, ma mie, je t'en remercie.... Je ſuis bien-aiſe que ce que j'ai fait, ait pu vous plaire. J'aime à mériter vos louanges; j'aime à en recevoir d'une perſonne qui ne les prodigue pas, & dont l'ame noble & généreuſe juge par ſes propres impreſſions: cependant il eſt fâcheux, je dirai plus, il eſt déshonorant pour l'humanité, que des actions ſi ſimples, ſi naturelles, puiſſent attirer des éloges. Si nous penſions bien, nos plus grands efforts ne

nous paroîtroient que la ſuite indiſpenſable des devoirs que la ſociété nous impoſe; mais il eſt des cœurs durs, mépriſables, des ames baſſes.... Ils ſont cauſe que la bonté eſt regardée comme une vertu.... Mais, mon cher Alfred, il dure donc encore ce mois? il durera donc toujours? Quoi, pas un mot de votre retour! Ah, la maudite province! que je la hais! *Elle vous ennuie*; elle me tue, moi. Je n'oſe vous dire combien votre abſence me chagrine, je ne puis plus la ſupporter; non, en vérité. J'ai déja eu deux ou trois attaques de cette maladie qui m'a fait tant de peur, de la catalepſie. Oh! je l'aurai ſûrement; mon cœur eſt déja fixé, le reſte ne tient à rien. Adieu, ma mie, ma mie à moi.

LETTRE LXVI.

BAISEZ-LA, mon cher Alfred; oui, baiſez-la cette charmante miſs, qui me parle ſi bien de vous, qui ſe prête avec tant de bonté à toutes les foibleſſes de ſa folle amie. Une autre s'ennuieroit, ſe laſſeroit de cauſer avec une imbécille comme moi, qui n'ai qu'un objet dans l'eſprit, dont je parle ſans fin, ſans ceſſe. En bonne foi, je ſuis inſoutenable, je le ſens. Baiſez-la, mais doucement, n'appuyez pas trop vos levres ſur ſa joue. Je ne ſuis pas jalouſe, oh! non; mais j'ai des droits ſur vos actions, ſur vos penſées, ſur vos moindres préférences. Que



LETTRE LXVII.

SIR Humfrey, toujours léger à ſon ordinaire, a dîné ici; nous avons été ſeuls deux minutes. Eh bien, a-t-il dit, milord duc eſt donc toujours abſent?.... Je ſuis ſûr qu'il vous adore... Vous l'aimerez auſſi... je l'ai réſolu: j'arrangerai cela... Et moi je diſois tout bas: cela eſt fait, cela eſt rangé; je l'ai ce lord aimable; il eſt à moi; c'eſt mon bien le plus cher, le plus précieux; je ne le changerois pas pour tous ceux de l'Inde & du Pérou.... Sir Thomas le hait, ſir Humfrey; il le hait.... comme je vous aime... Ces derniers jours vous ennuient donc, mon cher petit? vous les trouvez d'une longueur inſupportable? Hélas! c'eſt qu'ils ne finiſſent pas.... J'ai montré votre portrait à ſir Montroſe; & regardant votre viſage comme une choſe qui m'appartenoit, j'ai pris la liberté d'en faire les honneurs: je mourois d'envie qu'il vous trouvât charmant, & je lui diſois: ſon portrait eſt plus beau que lui; mais il eſt bien plus joli que ſon portrait. Il a dit oui; & ſir Montroſe ne ment jamais. Il eſt vrai qu'il y a un agrément dans votre phyſionomie qui n'eſt point dans cette image, plus réguliere peut-être, mais bien moins touchante. Ah! rapporte-la-moi cette mine ſi fine, ſi expreſſive; viens me montrer cet aimable viſage que je trouvois

toujours tout près du mien. Qu'il m'eſt cher ! que tous ceux qui s'offrent à mes yeux me font deſirer de le revoir !.... Mais ne vas pas croire là-deſſus que tu es beau comme le ſoleil ; c'eſt mon amour qui t'embellit, qui te donne toutes les graces avec leſquelles tu me ſéduis : tu les dois à ma tendreſſe. Oui, mon cher Alfred, c'eſt elle qui te pare !.... Mon dieu, quand je ne t'aimois point, tu n'étois pas plus beau qu'un autre au moins.

LETTRE LXVIII.

Je ne crois pas avoir paſſé dans toute ma vie un jour plus déſagréable que celui-ci. Miſs Betzi faiſoit des viſites avec ſon pere : ce vieux fou, de quoi il s'aviſe, de me la prendre pour toute la journée ! Je n'avois perſonne à qui je puſſe parler de vous : j'ai pris le parti de ne rien dire ; j'ai fait fermer ma porte ; j'ai dîné ſans ſavoir ce que je faiſois ; après je me ſuis endormie de pure indolence. En m'éveillant, je me ſuis fait la moue : mais c'eſt que je me déteſte, qu'il m'eſt impoſſible de vivre avec moi-même. J'ai rappellé toute ma raiſon, tout mon courage, toute cette force, & cette grandeur d'ame, que vous dites qui me diſtingue des autres femmes, & tout cela pour me perſuader de me divertir, de m'amuſer, de m'occuper au moins. J'ai pris un livre, je l'ai laiſſé tom-

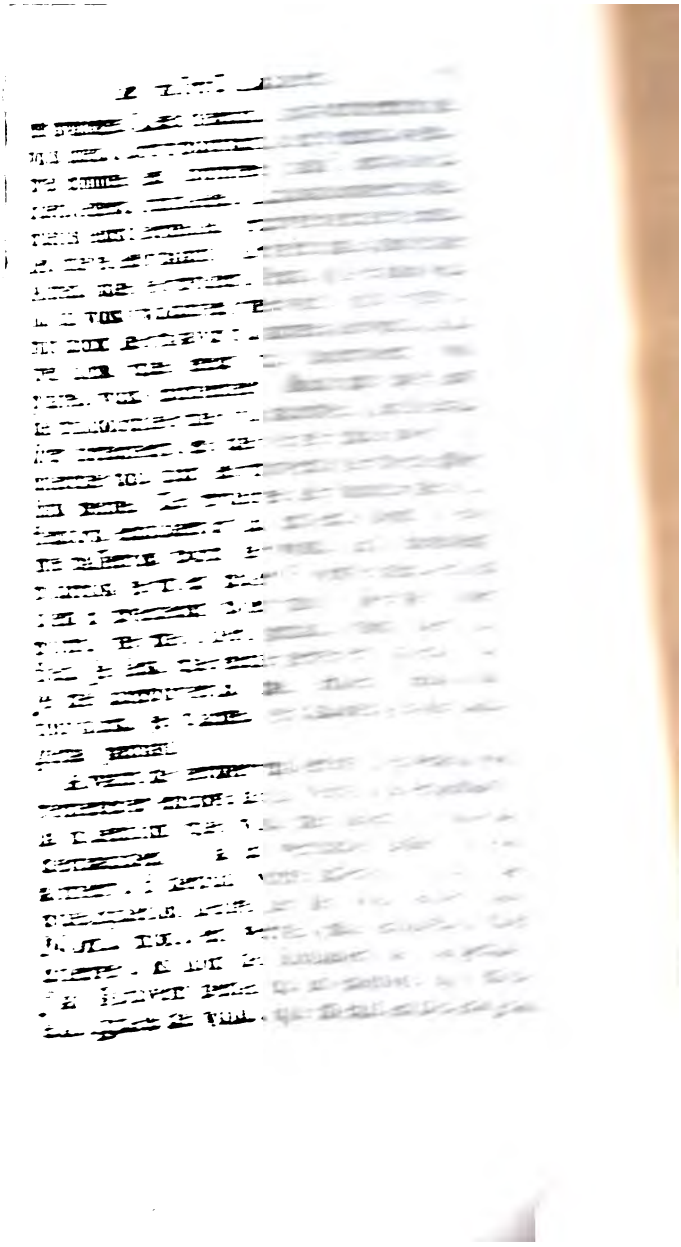
ber. Je me ſuis miſe à mon métier, & voilà tous les pelotons en l'air; j'ai tout noué, tout mêlé, tout gâté. J'ai voulu répondre à des lettres que j'ai déja trop négligées; je ne trouvois rien à dire, ſi ce n'eſt que vous n'étiez pas à Londres; je n'ai fait que des ratures. J'ai par haſard rencontré ma figure dans une glace : à merveille, lui ai-je dit, aimable en vérité, vous pouvez vous flatter d'être la plus ſotte bête de l'univers. Quoi, vous ne pouvez avoir un peu de patience! Il reviendra, vous le verrez; en attendant, ſortez, jouez, faites ce que vous faiſiez autrefois. Bon, vous croyez que cette maudite tête m'écoute! La voilà retombée dans ſon fauteuil, cherchant des yeux tous les endroits de ſa chambre où elle vous a vu. Il étoit-là debout, le coude appuyé ſur la cheminée, quand il me donna ſa premiere lettre. C'eſt ici qu'il étoit aſſis quand je lui avouai que je l'aimois; c'eſt-là... Eh bien, finira-t-elle?.... Ah! mon cher Alfred, votre maîtreſſe eſt une étrange perſonne! Mais vous devez l'aimer, puiſque ſa folie eſt votre ouvrage.... Elle vous a donc déplu, cette dame qui avoit des deſſeins ſur votre cœur? vous l'avez trouvé changée? Qu'elle me paroît belle à moi, puiſqu'elle ne vous inſpire plus rien! Je ſouhaite ſon viſage à toutes les femmes que vous regarderez. Elle eſt donc bien contente d'elle-même : mais qui eſt-ce qui n'eſt pas ſatisfait de ſa figure? Sir Barclay nous a ſoutenu avec impudence, à miſs Betzi & à moi,

qu'il n'étoit ni laid, ni ſot, ni fat, ni ennuyeux. Quelle qualité veut-il donc prendre? Y concevez-vous quelque choſe? Je ſoupe demain chez ſa ſœur; je bâille d'avance; j'ai bien peur que ma lettre ne vous en faſſe faire autant.

LETTRE LXIX.

Vous êtes, mon cher Alfred, le plus aimable de tous les hommes. Qu'il m'eſt doux de vous le dire! Que cette vérité me flatte! Elle fait ma gloire & mon bonheur. Quelle lettre! Quelle complaiſance! Quelle tendre marque de votre amitié! Je peſois ce paquet, il me ſembloit léger. Que de richeſſes il renfermoit! Jamais la veille d'un bal paré, une coquette ne reçut un écrin rempli de pierreries avec autant de plaiſir que j'en ai reſſenti en voyant ces trois feuilles écrites par tout. Ah, je t'en prie, baiſe pour moi la jolie petite main qui a ſi bien peint les ſentiments de ton ame! Baiſe-la, mon cher amant, je te rendrai cela au centuple... Paix donc, ne grondez pas miſs Betzi, c'eſt chez elle que vous arriverez: elle le veut, parce que je ſuis une imprudente, que j'ai un vilain viſage qui décele tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur; ma joie me trahiroit, on la liroit dans mes yeux, mon ſecret n'eſt point en ſûreté; j'ai l'air d'une folle. Elle dit tout cela, & j'en conviens. Vous arriverez donc, mon cher, mon ai-

mable ami! Je vous reverrai! Miſs a bien raiſon, je ne diſſimulerai jamais une ſatisfaction ſi pure. Ce moment, ce premier moment!... Mon dieu.... je n'y veux pas penſer!.... Vous voudriez donc être toujours auprès de moi; vous aimeriez à ne me point quitter, à vivre avec moi, à ne vivre que pour moi? Vous croyez que je ſuffirois à vos amuſements, à vos plaiſirs? La contrainte vous déplaît, vous la mettez au nombre de ces conventions dures, que les hommes ne ſemblent avoir faites entr'eux que pour ajouter à la miſere de leur condition? Si nous étions plus conſtants dans nos idées, nous aurions raiſon de blâmer des uſages qui nous gênent; mais, mon cher Alfred, nous devons peut-être des louanges à ceux qui les ont établies. C'eſt à la décence, aux bienſéances, à cette contrainte que vous haïſſez, que l'on doit le plaiſir qu'on trouve à ſaiſir des inſtants qui, toujours offerts, perdroient de leur prix. Les obſtacles ſont aux amants ce que la diete eſt aux convaleſcents; elle entretient leur appétit, & prévient le danger de la réplétion. Les animaux dont vous enviez l'heureuſe liberté, ne ſentent pas toujours l'effet du deſir, que la nature n'a mis en eux que pour un ſeul objet. Bornés en s'aimant à reproduire leur eſpece, ils n'ont pas comme nous une imagination vive, qui, s'animant au ſouvenir du bien dont elle ſe retrace la jouiſſance, nous rend la faculté d'en jouir encore, & nous conduit à uſer indiſcrétement de



à votre mérite, eût été affreux pour moi. De quel bien il m'eût privée! En eſt-il de comparable au bonheur d'être aimée de vous? Mais ce n'eſt qu'en vous aimant comme je le fais qu'on peut juger de ce qu'on perdroit à ne vous aimer pas. Ah! s'il eſt vrai que je ſois l'arbitre de ta félicité, ſi elle dépend de mon amour, de ma fidélité, de ma conſtance, que tu es heureux, mon cher Alfred! Que tu ſeras heureux! La durée de ton bonheur ſera celle de ma vie.

Je viens de recevoir une lettre de milord duc, & j'en attends une de mon amant. Quelle différence! Milord eſt ſpirituel, poli, preſqu'affectueux; mon cher Alfred eſt tendre, paſſionné, vif, aimable. L'un écrit pour tout le monde, l'autre ne parle qu'à moi.... Mais mon amant, mon cher amant a touché ce papier. Voilà ſon nom, ſes armes.... Et pourquoi n'aimerois-je pas cette lettre? N'eſt-ce pas là ce caractere?... Je l'ai baiſée cette lettre. Sir Thomas a l'autre, peut-être eſt-elle déja chez miſs Betzi. Elle va venir la charmante miſs; elle a aujourd'hui deux raiſons pour ſe faire deſirer. Adieu.

LETTRE LXX.

Je ne vous ai jamais tant aimé que ce ſoir; votre lettre m'a fait un plaiſir!... Aimable garçon! comment pourrois-je être ingrate? Ah! quelque bien que vous exprimiez

miez vos ſentiments, ſoyez ſûr que je p
auſſi vivement que vous. Vous dites
je mets de l'eſprit dans mes réponſes
ne ſais pas comment cela ſe fait, c'eſt
j'en ai apparemment quand je ne veux p
en avoir, c'eſt que vous m'en don
c'eſt que le vôtre m'anime.... Vous
debout ſur ma table, appuyé contre
écritoire, votre lettre ſert de piédeſ
la jolie ſtatue : ſes yeux fixés ſur les mi
ſemblent vouloir faire paſſer dans mon
le feu dont ils brillent ; cette bouche
ſourit, paroît vouloir s'ouvrir pour me
ler. Je crois l'entendre me dire : Aimez
jet que je vous repréſente, c'eſt votre
c'eſt votre amant ; c'eſt lui qui trouble
cœur, qui l'enchante : vous lui devez ces
vements flatteurs, ces deſirs ardents, inq
mais doux pourtant : c'eſt lui qui vous
retrouver en vous-même la ſource d
heur que vous laiſſiez tarir ; vous lui
tous les biens dont vous jouiſſez, tou
dont vous le faites jouir : ces mots qu
tracez, lui cauſeront un plaiſir dél
Contemplez cette figure aimable, ell
bellira encore en liſant ce que vous éc
Pauvre petit portrait, ſi mal reçu, ſi
que tu perdrois auprès de mon aman
que tu m'es devenu cher ! par com
careſſes j'ai réparé l'eſpece de mép
lequel je te reçus ! que de jours il
dans mon ſein ! que je l'ai baiſé !
de fois je l'ai preſſé contre mon co
vois du plaiſir à me dire : il eſt là. A

vous avec lui mon cher Alfred, il eſt à préſent ce que j'aime le mieux : les jours de courier je lui ſuis un peu infidelle, la lettre eſt préférée, mais toutes mes nuits ſont à lui. Mon impatience redouble à chaque inſtant, je ne penſe qu'à vous revoir, il m'eſt impoſſible d'abandonner une idée ſi ſatisfaiſante. Savez-vous bien que vous m'avez fait connoître l'ennui? De tous les dégoûts qu'on éprouve dans la vie, c'eſt celui auquel je ſuis le moins ſujette. Votre abſence m'a appris ce que c'étoit que de ne pouvoir rien préférer, rien ſupporter, rien penſer. Qui pourroit vous remplacer? Quel amuſement mettre à la place de ce plaiſir vif qu'on ſent à voir un homme que l'on adore? On doit bien craindre de ſe laiſſer toucher, quand on eſt capable d'un attachement ſi tendre, quand on fait conſiſter ſon bonheur dans un ſeul objet! Mais qu'il eſt doux de trouver dans cet objet un amant digne de tout ce qu'on reſſent pour lui! Oh, que j'aime cette attention aimable qui te fait tout quitter pour moi, pour écrire à ta maîtreſſe, *pour obliger ta chere maîtreſſe!* Comment reconnoître tes ſoins, ta tendreſſe? Que ferai-je pour mon cher Alfred? hélas, que pourrai-je faire! Si tu l'avois voulu, j'aurois une récompenſe à te donner, un prix à t'accorder : je voulois te le garder; mais.... mais voilà ce que c'eſt que d'être ſi preſſé!.. Que je te veux de mal de m'avoir privée du ſeul préſent que je pouvois te faire! A préſent je n'ai plus que ton bien

à t'offrir. Adieu, mon tendre, mon cher ami. Adieu .... toi.

LETTRE LXXI.

Ah, que je ſuis de mauvaiſe humeur! Ladi Charlotte qui ſort d'ici, m'a impatientée, chagrinée : elle me ſoutient que ma façon de penſer eſt ridicule, & que ſi j'aimois quelqu'un, j'en ferois une cruelle épreuve. Il faut maîtriſer, maltraiter un amant, pour l'enchaîner, pour le fixer. La bonté fait des ingrats, la douceur des tyrans, & la bonne foi des perfides. Mon cher Alfred, je ſuis effrayée de tout ce qu'elle m'a dit, d'autant plus qu'à force d'y penſer, je trouve que l'expérience eſt pour elle, & j'en frémis. Il faut donc n'écouter que ſa vanité, cacher une partie de ſa tendreſſe, affliger ſon amant, lui laiſſer des doutes, en faire naître ſans ceſſe, entretenir ſes feux par une conduite adroite, qui lui faſſe toujours craindre que le bien qu'il poſſede, ne s'évanouiſſe pour jamais. Si c'eſt de cette façon qu'on peut attacher un amant, je vous perdrai, mon cher Alfred, hélas, je vous perdrai! Cet art mépriſable ne peut être employé par une ame franche. Eh! comment ſe réſoudre à faire de la peine à ce qu'on aime, à tourmenter un homme qu'on chérit? Si je haïſſois quelqu'un, je lui ſouhaiterois de la jalouſie : voudrois-je en donner à celui dont la moindre in.

quiétude déchireroit mon cœur? Ah! j'aime bien mieux vous voir inconſtant que malheureux. Non, je ne puis concevoir qu'on ait aſſez peu de généroſité pour cauſer de la peine à ſon ami, dans la crainte qu'il ne nous en donne un jour. Pour augmenter mon chagrin, cet imbécille de ſir Thomas m'obſtine que vous ne ſerez ici que le dix, moi je prétends que vous arriverez le huit. S'il a raiſon, je lui donnerai un grand ſoufflet, pour lui apprendre à ſe mêler de ſes affaires. Adieu, mon cher petit. Je n'oſe vous dire combien je vous aime. Si vous alliez m'en aimer moins, hélas, quelle différence il y auroit dans nos deux cœurs! Plus je vous crois reconnoiſſant, plus je vous aime; plus je penſe que vous m'aimez, plus je me livre au plaiſir de vous adorer. Adieu, adieu, mon cher Alfred.

LETTRE LXXII.

Je vous écris dans le cabinet de miſs Betzi. Je ſuis ſur ce même ſopha où vous faiſiez ſi bien le malade pour vous faire plaindre, pour vous faire careſſer. Ah, quel jour! vous en ſouvient-il? Oui, ſûrement; vous ne m'aimeriez guere, ſi vous l'aviez oublié. Il m'eſt devenu cher, ce cabinet; je vous y ai vu, je vous y reverrai bientôt. Je commence ma lettre ſans ſavoir ſi vous l'aurez: j'eſpere que celle de ce ſoir va m'annoncer votre retour. N'importe, j'écris tou-

jours, c'eſt un plaiſir pour moi de vous écrire.... Vous m'avez fait un reproche que je n'ai pas compris, à moins que vous n'ayez mal entendu ce que je vous diſois. Moi douter de ce que vous me dites! Ah! jamais. Si j'avois des craintes, elles n'offenſeroient que moi : ma défiance naîtroit d'une connoiſſance exacte de moi-même; ou, ſi vous l'aimez mieux, d'un mouvement de modeſtie. Non, je n'ai point d'idées qui puiſſent porter d'atteinte à l'eſtime que j'ai pour votre caractere : je trouve dans le mien toutes les qualités qui peuvent faire naître l'amitié, l'entretenir & la conſerver. Mais l'amour ſemble chercher des agréments qu'il me paroît que je n'ai point. Puiſſe le dieu qui me les prête à vos yeux, m'en parer toujours, & ne m'en parer que pour vous!.... Bon dieu, quel tapage! Sir Thomas eſt perdu, il vient de caſſer une porcelaine admirable en prenant le thé. Si c'étoit le chat, miſs en riroit; elle trouveroit qu'il auroit eu de la grace à faire cette ſottiſe. Mais ſir Thomas eſt un mal-adroit : de quoi ſe mêle-t-il? Officieux perſonnage qui veut tout ranger! C'eſt une ame ſervile; ſon talent eſt d'être le valet de tout le monde. Pauvre ſir Thomas! Il pleure, je crois; il contemple la belle taſſe qui gît ſur le parquet. Si Betzi levoit les yeux ſur lui, elle riroit; car ſa grimace eſt unique, & la profonde douleur où il s'abandonne, le rend laid comme un démon. Moi j'écris toujours, je ne ſuis point de la querelle.... Pourtant je veux

vous laiſſer ; car les épithetes de bête, de mal-adroit, de gauche, ne s'accordent guere avec la délicateſſe des propos qu'on tient à ſon amant.... Cela recommence, je vais m'en mêler... Adieu, je ne vous dirois que des impertinences ; car je prends volontiers le ton des autres. A ce ſoir.

A minuit.

Ah, de quelle joie votre lettre à pénétré mon cœur ! Quoi ! parti pour *** ? Vous êtes déja plus près de moi, vous ſerez ici le quatre ? Que cette nouvelle eſt charmante ! Vous avez compté toutes les minutes que vous devez encore paſſer ſans me voir : le calcul eſt juſte. O que cela eſt long ! Vous m'avez pardonné, mon cher Alfred ; vous me la donnez cette main que je demande ; mais pourquoi les yeux baiſſés ? Levez-les ces yeux ſi tendres, levez-les, mon cher amant, ſur celle qui n'a jamais vu vos regards ſe tourner vers elle, ſans reſſentir la plus vive émotion. Je la reçois cette main, je reçois tes ſerments ; mais tu n'en as pas beſoin pour me perſuader ton amour. Quoi dans ſix jours je te verrai ! je te parlerai !... Ah, mon dieu, il n'y faut pas penſer.... C'eſt une attente.... un eſpoir.... Non, je ne dormirois plus, ſi j'y ſongeois.... Que cette lettre m'a charmée ! Quelle bonté ! Mon cher Alfred s'excuſe, lui qui devroit ſe plaindre : je craignois des reproches, je ne trouve que des aſſurances de ſa tendreſſe. *Il eſt mon eſclave ; il eſt aux pieds de ſa ſouveraine ; ſes chaînes ſont*

douces; il les préfere à la liberté, à l'empire du monde. A mes pieds, toi! Ah! viens dans mes bras, viens y prendre de nouveaux fers, & que leur légéreté ne t'engage jamais à les rompre. Mon dieu, que je t'aime! Je t'aimerai toute ma vie, je t'aimerai après ma mort. Oui, ſans doute, puiſque mon ame eſt immortelle. Adieu, adieu, mon cher Alfred; adieu, mon aimable ami, adieu, toi, toi, que j'adore!

A trois heures du matin.

QUOI, je ne dormirai point? Quoi, tu ne me laiſſeras pas dormir? Je penſerai toujours à toi? Mais que voulez-vous, mon cher petit? Je vous ai écrit chez miſs; je vous ai écrit ce ſoir; j'ai relu dix fois votre lettre; j'ai fait mille careſſes à votre portrait; laiſſez-moi vous oublier juſqu'à midi. Dès que j'ouvrirai les yeux, je me livrerai avec tranſport au plaiſir de m'occuper de vous. Il ne veut pas, cet obſtiné-là: quand je m'efforce d'éloigner des idées qui m'éveillent malgré moi, ſon image vient ſe jeter au travers de tout ce que je veux penſer pour me diſtraire.... Venez, grand... venez combattre un héros mille fois plus grand, plus noble que tous les vôtres; un amant plus tendre, plus aimable, plus aimé que tous vos princes: ennuyez-moi, ôtez-moi ce ſouvenir vif, ce deſir ardent.... Mais non, laiſſez-moi me perdre, m'abymer dans ces penſées délicieuſes..... O mon cher Al-

fred ! ta lettre a embraſé mon cœur. Tes expreſſions peignent ſi bien l'amour, le deſir, le bonheur..... Mais dites-moi donc pourquoi je ne ſaurois dormir ; je ſuis ſi contente de vous, ſi ſatisfaite d'être à vous ! Un avenir ſi riant s'ouvre devant mes yeux ! N'eſt-ce pas là le moment de goûter un repos tranquille? Ah, je vous aime trop ! Il faut modérer cette paſſion, la rendre plus ſupportable : le tiers de mon amour ſeroit aſſez... Non.... Eh bien, va par moitié... Encore non... Eh bien, mon cœur, prends donc tout, oui tout.

LETTRE LXXIII.

QUE puis-je vous dire ? Je vous ai vu, je vous attends ; je ne ſais que cela, je ne ſens que cela : ma tendreſſe eſt ſi vive, que je n'ai point de termes pour en parler : mon cœur eſt ſi tranſporté, ſi rempli de ſa joie, qu'il ne peut la faire éclater au dehors. Je vous aimois, je vous adorois : que l'amour vous diſe ce que je fais à préſent ; il peut ſeul vous l'exprimer.... Savez-vous bien, mon cher Alfred, que vous avez paſſé dimanche huit heures avec moi, hier près de quatorze, & que j'oſe croire que ce temps ne vous a pas paru long? ... O quelle douce nuit ! quel ſommeil ! & quel plaiſir de me dire, en m'éveillant : je ne le verrai pas auſſi long-temps qu'hier, mais .... mais je le verrai !... Voilà donc ce mouvement que la

philoſophie veut réprimer, que l'ar
geſſe cõdamne. Ah, que les ſe
étoient fous! que les ſtoïques étoie
ſes! Ils cherchoient le bonheur & li
pouvoient-ils les trouver en fuyant
ceurs de l'amour? C'eſt une erreur
ils, une illuſion des ſens, qui nous
nous trompe. Ah, qu'elle me tron
jours, & qu'une erreur ſi chere ne
jamais! Non, jamais.

LETTRE LXXI

PENSEZ-VOUS à moi, mon che
Puis-je me flatter que mon idée ſe
occupations de ce jour? Le faſte v
ronne, l'éclat brille autour de vous ;
vous, dans ce palais où regne la g
vous rappeller ce ſimple apparten
l'amour, ſans autre ornement qu
me, paré de ſes ſeuls deſirs, vo
avec impatience, vous reçoit avec
& vous poſſede avec tant de plaiſir?
merois à vous donner des fêtes! J
que ce pouvoir à celui chez qui
pez. Je vous en prie, & que cel
pour toujours, ne me parlez jam
fortune; qu'elle ne vous inquiete
modération qui m'eſt naturelle, me
ver, dans un état qui vous parc
tout ce qui m'eſt néceſſaire, tou
ſouhaite, & ſouvent même les m
bliger ceux qui ſont dans le cas

E

soin de mes secours. Osez-vous me dire que je ne suis point riche, moi qui ai votre cœur ? On est riche, mon cher Alfred, quand on possède un bien dont rien ne pourroit réparer la perte : bien qui tient à nous, qui nous rend heureux en dépit de l'opinion & des préjugés. Je suis riche, milord, & par ma façon de penser plus riche que vous peut-être. Je vous renvoie ce livre merveilleux ; il m'a fort ennuyée ; les sophistes me sont insupportables.

LETTRE LXXV.

Eh bien, mon cher petit, vous l'avez vue cette maîtresse, qui n'étoit point à ce bal où vous avez dansé avec tant de grace ! Avez vous senti, en la voyant, ce plaisir flatteur que votre cœur se promettoit ? N'avez-vous rien regretté auprès d'elle ? Que votre empressement, que votre vivacité me plaît ! que cette folie vous alloit bien ! qu'il m'est doux d'exciter votre joie, de me voir l'arbitre des mouvements de votre cœur ! Ah ! le pouvoir d'animer votre ame est encore plus sensible, plus enchanteur pour moi, que celui de faire naître vos desirs ; & pourtant ce dernier est bien grand. Je ne vous verrai point demain ; je ne vous verrai que tard jeudi. Hélas ! c'est une absence ; elle m'afflige. Songez à moi, plaignez-moi, aimez-moi ; je vous verrai par-tout, je ne penserai qu'à vous, vous m'occuperez seul.

Adieu, mon cher petit; adieu, mon aimable Alfred.

LETTRE LXXVI.

Les chevaux ſont mis : je vais partir miſs Betzi amuſe ma tante; elle lui dit mal de moi, je crois, pour me donner temps de vous écrire. Vous ne ſauriez c combien ce petit voyage me chag c'eſt un jour perdu. Que mon cœur eſt attaché, & qu'il ſe plaît à vous ai Ah! ne me dites jamais, pas même e dinant, ces cruelles paroles que vo dites hier; je n'ai pu les entendr douleur : ſi vous les penſez un jour ſez-moi vous deviner; je vous d d'une ſincérité ſi dure. Quand vous rez de m'aimer, un peu de froideu pour me faire comprendre mon m je ne vous tourmenterai point, vo ſuierez point mes reproches, vous rez point mes larmes, vous ne ſer accablé de mes plaintes; je ſouffri de votre inconſtance.... Mais ma folie! Je pleure de toute m je pleure, & tu m'aimes, tu m' me le jures.... Adieu, penſe à te plais à penſer à celle qui t'aime qui t'aime le plus, qui t'aime

LETTRE LXXVII.

Vous dites que j'ai tort ; vous êtes surpris que vos careſſes ne ſoient pas plus puiſſantes ſur mon cœur. Quel reproche, mon cher Alfred ! Si elles n'ont pu détruire la triſte impreſſion que m'avoit fait un diſcours tenu ſans deſſein, devez-vous en conclure que je ſuis moins ſenſible, & m'accuſer de défiance ? *Tu connois le cœur de ton amant, & tu crains !* Non, je ne crains pas : qui pourroit autoriſer ma crainte ? qui vous engageroit à feindre avec moi, à me tromper, à vous impoſer à vous-même une indigne contrainte ? Vous ſuppoſerois-je de la baſſeſſe, de la fauſſeté ? Ce trouble dont je ne puis me défendre, eſt une maladie de mon ame. Si j'étois foible, je le regarderois comme le preſſentiment de quelque malheur : c'eſt l'effet d'une imagination trop remplie d'un ſeul objet, elle s'étend ſur tout ce qui peut s'y rapporter. Je ſuis comme un vaporeux qui, jouiſſant d'une ſanté parfaite, à force de s'en occuper, enviſage à chaque inſtant tous les maux qui peuvent la détruire, & voit la mort ſans que rien lui en découvre les approches... Vous vous plaignez de mes regards ; vous trouvez qu'ils ne ſont plus ceux d'*une maîtreſſe tendre qui contemple avec plaiſir celui qu'elle aime ; mais ceux d'une femme inquiete, qui cherche à pé-*

[illegible]

qu'il eſt des moments où je vous ſuis moins chere, où vous me négligez, n'eſt-ce donc pas aſſez pour m'ôter cette gaieté & cette vivacité qui vous plaît ? Je ne mets point dans mes yeux ce feu qui les anime quand vous paroiſſez ; les mouvements de mon ame ſe peignent, malgré moi, ſur mon front, dans mes regards ; je ne puis vous cacher, ni ma joie, ni mon inquiétude. Mais pourquoi me grondez-vous ? Pourquoi dites-vous que je ſuis trop ſenſible ? Eſt-ce un défaut dont un amant puiſſe ſe plaindre ? Ah ! vous ne comprenez point, vous êtes bien loin de concevoir combien je vous aime, combien je ſuis capable d'aimer. L'attachement d'une femme délicate eſt au deſſus des idées de votre ſexe : vous ne connoiſſez qu'une preuve de notre amour ; mais vous ignorez quel ſentiment nous conduit à vous la donner. Non, vous n'aimez pas comme nous.

LETTRE LXXIX.

Je ne vous verrai point demain, mon cher Alfred : c'eſt une choſe bien fâcheuſe que l'aſſujettiſſement. Tout un jour ſans vous ! que d'heures, que de moments pour un cœur qui les compte ! Mais d'où vient qu'en penſant à vous, en vous écrivant, un mouvement vif & preſſant m'agite & me trouble ? Il n'y a pas trois heures que vous m'avez quittée, & je ſens déja cette ſecrete

inquiétude, cette ſorte de douleur qu'on éprouve dans l'abſence de ce qu'on aime. Je ſuis dans mon lit, & j'y fais de ſingulieres réflexions, même d'impertinentes remarques. Il me ſemble que votre portrait tient bien peu de place : hélas, combien il en reſte !.... Pourquoi ne puis-je !.... Ah ! ce n'eſt point une ardeur répandue dans mes ſens, qui me fait ſonger à vous pour remplir cet eſpace ; c'eſt un deſir violent de vous voir, d'être avec vous, de ne jamais m'éloigner d'un amant ſi cher. Que n'y êtes-vous dans cette place ! Je goûterois plus de plaiſir à vous voir endormi dans mes bras, qu'une autre n'en ſentiroit dans l'inſtant le plus doux de votre réveil. Ah, que n'ai-je le pouvoir de la fée Nirſa, qui donnoit à tout la forme qui lui plaiſoit ! Je ferois une figure ſemblable à la tienne ; elle iroit repréſenter, tu reſterois avec moi, tu ſerois toujours près de moi. Mais non, je craindrois de m'y méprendre. Cet autre toi-même auroit tes traits, il te reſſembleroit. Qu'il ſeroit aimable ! Oui, aimable, charmant, adorable ; mais ce ne ſeroit pas toi, & j'aime toi.

LETTRE LXXX.

Je ſuis de votre avis, mon cher Alfred ; un homme qui penſe auſſi bien que vous le faites, honore une femme en lui offrant l'hommage de ſon cœur : ſon amour eſt

une diſtinction flatteuſe, ſa confiance un éloge, & ſon eſtime un titre pour prétendre à celle de tout le monde. Auſſi ſuis-je comme cette Athénienne qui, paroiſſant dans une aſſemblée de femmes fort ornées, répondit au reproche qu'on lui fit de s'y montrer en négligé : *ma parure eſt mon mari.* La mienne eſt mon amant, je ſuis plus parée qu'elle. Oui, mon cher petit, ton amour eſt mon bien ſuprême. Mais que le mien m'eſt précieux ! C'eſt un préſent de ta main, c'eſt un de tes bienfaits ; tu te plais à faire des heureux. Tu peux jouir d'un plaiſir ſi noble quand tu vois ta maîtreſſe ; tu peux te dire dans les inſtants où tu lui prouves ta tendreſſe : Voilà un cœur que je comble de joie, dont le bonheur eſt mon ouvrage, dont tous les mouvements dépendent de moi. Foible empire en apparence, mais pourtant ſatisfaiſant ! Qui peut, comme toi, s'aſſurer qu'il regne ſur une ame ſincere, a du moins un ami, un ſujet qui lui eſt entiérement dévoué, qui l'aime, & n'aime en lui que lui-même. Que de rois puiſſants ne l'ont pas, ce ſujet fidele ! La vanité, la gloire & l'intérêt forment les liens qui attachent aux grands ; l'eſtime, l'amitié, l'amour, le plus tendre amour, m'attachent à toi. Adieu, ma mie, mon bel ami, adieu.

LETTRE LXXXI.

O MON aimable ami! ô mon cher amant! que ce paſſage rapide d'un mouvement à un autre, m'a procuré un délicieux moment! N'avois-je pas raiſon de me chagriner? Par le plaiſir que m'a fait votre préſence, jugez combien devoit m'être ſenſible la perte de ces deux heures que vous m'aviez deſtinées. Hélas, je les perdois par ma faute! Eh! pourquoi ne voulez-vous pas que je vous remercie de ce retour charmant? Quelque ſoit le motif qui vous a ramené, je ne ſaurois trop le chérir. Si c'eſt complaiſance pour moi, que je vous en ſuis obligée! Si, comme vous le dites, vous êtes revenu pour l'amour de vous-même, ah, je vous en ſais bien plus de gré! Il paroît un peu d'ingratitude dans cette façon de dire: je laiſſe à votre cœur le ſoin de démêler cette penſée.

LETTRE LXXXII.

POURQUOI ne m'avez-vous pas parlé, milord? Qu'avez-vous craint d'un cœur tel que le mien? Doutez-vous de mes ſentiments? Mon amour eſt ſi tendre, ſi déſintéreſſé, votre bonheur m'eſt ſi cher! M'avez-vous cru capable de me préférer à vous? Cette cruelle confidence, adoucie par vos

diſcours, par votre préſence, m'eût été moins affreuſe qu'une lettre écrite dans un ſtyle qui s'accorde ſi mal avec ce que vous m'apprenez. Vous m'aimez, dites-vous, vous m'adorez; vous ne changerez jamais, & vous m'écrivez comme ſi vous n'oſiez me voir, comme ſi vous ne deviez plus me voir. Je vous eſtime trop pour m'imaginer que ce ſoit votre deſſein; la tendreſſe que vous m'avez inſpirée n'a pas beſoin, pour ſubſiſter, des preuves que vous en avez exigées: je puis vous aimer, ſans porter d'atteinte aux nouveaux liens dont on veut *vous charger*. Eh! qui a donc le droit de vous en donner malgré vous? Mais je n'examine rien, je vous aime encore; votre conduite m'apprendra ſi vous êtes digne d'une amie auſſi généreuſe. Si vous manquez aux égards que vous me devez, je vous mépriſerai peut-être aſſez pour ne pas regretter la perte d'un homme capable d'abuſer de la confiance d'une femme qu'il aimoit, pour la trahir & la déſeſpérer.

LETTRE LXXXIII.

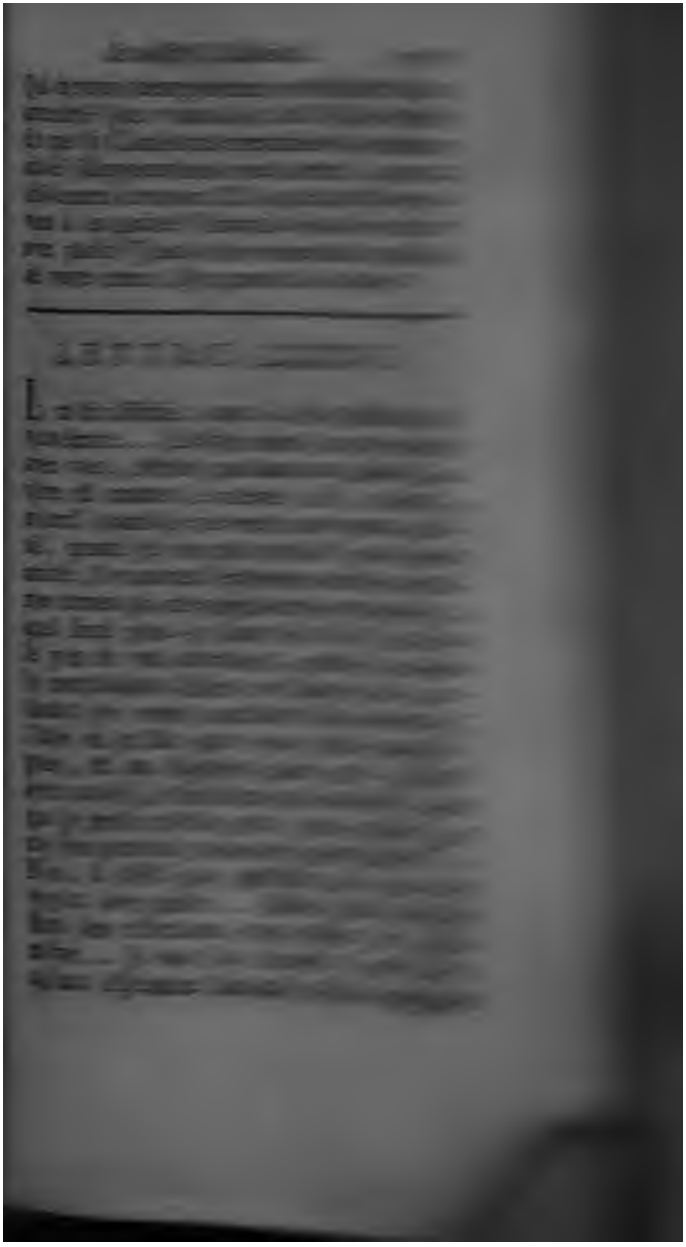
Je ne puis vous le diſſimuler: votre conduite m'a fait croire que vous vous étiez fait un jeu cruel d'eſſayer ſur moi tout ce que la feinte la mieux concertée peut produire de mouvements dans un cœur ſenſible & prévenu d'une forte inclination. Cette affaire, dont perſonne ne parle, une

LETTRE

être un poids pour votre cœur, & le mien eſt bien loin d'exiger des ſoins qui ne le touchent plus. Inſenſible à tout, je ne mérite plus les attentions de perſonne. Je ſuis dans le même état où vous m'avez vue. Tout l'art de la médecine ne peut rien ſur un eſprit profondément bleſſé, ſur une ame détachée de tout intérêt, ſur une machine affoiblie, dont les reſſorts dérangés n'ont qu'un mouvement lent & douloureux. D'où naît votre inquiétude? Qu'importe ce qui peut arriver? Ne vous en embarraſſez pas plus que moi. On eſt bien tranquille, quand on n'enviſage point de pertes au deſſus de celles qu'on a faites. Je ne regrette rien. Ah! je n'ai rien à regretter.

LETTRE LXXXV.

POURQUOI me montrez-vous un viſag ſi triſte? quel ſujet fait donc couler v pleurs? de quoi voulez-vous que je vo plaigne? Mon amitié partageroit vos ma heurs, ſi je vous en voyois éprouver. M qu'avez-vous? Je vous ai prié de me rapp ter mes lettres, je vous en prie encore; re dez-les moi. Eſt-ce mon état qui vous flige? J'en ſerois bien fâchée. Il eſt l'e d'un ſaiſiſſement terrible; mais ne vous ét nez point de mon mal, il paſſera, le ten me rendra peut-être à moi-même. E poſſible que vous me demandiez ma pi Vous! je n'ai pas cherché à exciter la vô



de mon cœur : je n'ai point assez de bassesse pour aider à la nature; mais je trouve qu'elle agit bien lentement.

LETTRE LXXXVII.

QU'OSEZ-VOUS penser, qu'osez-vous m'écrire? Moi, vous haïr! moi, vous mépriser! Non, milord, je n'ai point changé, mon cœur est encore le même, il n'oubliera point la tendresse qu'il eut pour vous; d'autres sentiments ne l'affecteront jamais : mais n'exigez plus des preuves d'un attachement qui peut durer, mais qui ne doit plus se manifester. Trente-sept jours passés dans un état si cruel, sont-ils de foibles garants de mon amour? Laissez-moi gémir seule, ne me voyez plus. Je me reproche la douleur où vous vous abandonnez; en voyant couler vos larmes, j'oublie le sujet des miennes. Il me semble qu'un autre est l'auteur de ma peine, & que je ne puis accuser que moi de celle que vous ressentez. Soyez heureux, oubliez-moi; & par quelle obstination voulez-vous me persuader que vous m'aimez? Mon dieu! comment pourrois-je le croire?

LETTRE LXXXVIII.

QUOI, mon cher Alfred, ce cœur qui vous aime, résisteroit à vos larmes, à vos gémissements! Ah! je puis m'affliger moi-

même, faire violence à tous mes ſentiments; mais je ne puis vous cauſer la moindre peine. Je cede à vos inſtances. L'amour & la vérité ſont évanouir toutes mes réſolutions. Non, je ne te hais point, non, je ne te haïſſois pas quand je croyois devoir te déteſter. Un mouvement inconnu m'agite, il eſt vrai; pardonne-le moi, il n'eſt que trop naturel. C'eſt mon amant, c'eſt toi que tu veux que je partage: peux-tu me le propoſer? Eh! qui m'aſſurera?.... Si une autre avoit tes deſirs.... s'il ne me reſtoit que tes careſſes.... Hélas! elle te verra donc dans ces moments où ton bonheur étoit mon ouvrage! elle lira dans tes yeux cette tendre reconnoiſſance que le plaiſir y répand! Tu lui donneras ces noms flatteurs, ces noms qui m'enchantoient!... Quelle affreuſe image!.. Quoi! je te ſacrifierois ma délicateſſe?.... Je pourrois?.... Je le tenterai, je le ferai, ſi je puis le faire; mais laiſſe couler mes larmes; retiens les tiennes; tu m'accables, tu me pénetres de douleur.... Eh, mon dieu! eſt-ce moi qui chagrine un homme que j'adore? moi, qui deſire ſi ſincérement ſa joie, ſon repos, ſa tranquillité; moi, qui donnerois tout pour le voir heureux?.. Oui, vous regnerez toujours dans mon cœur, dans ce cœur malheureux, que vous avez percé d'un trait ſi cruel. Mes efforts pour vous l'ôter ſeroient inutiles: on n'efface point des impreſſions ſi fortes, des idées ſi cheres; elles renaiſſent malgré nous, malgré notre raiſon. Que m'ont ſervi tant de combats?

Qu'à m'assurer que rien ne peut détruire un penchant véritable... Je vous verrai demain à l'heure où vous me priez de vous recevoir.

LETTRE LXXXIX.

C'est donc à mon amant, à mon cher amant, que j'écris? Il m'aime, il m'a toujours aimée, il le dit, il le jure, & je le crois. Eh! pourquoi voudrois-je douter de son cœur, moi qui desire tant qu'il soit sincere? moi qui ne vis, qui ne respire qu'autant que je crois lui être chere? Dis-le moi cent fois, mon cher Alfred, dis-le moi mille & mille fois, que je suis ta chere maîtresse, qu'aucune autre ne te plaît. Puisses-tu me le persuader!... Hélas, que les temps sont changés! quelle différence! Un mot, un seul de tes regards suffisoit pour m'assurer de ta tendresse: à présent tes larmes, tes serments, tes caresses ne peuvent que suspendre mes craintes; elles renaissent dès que tu t'éloignes. Je le sens trop bien, mon cher Alfred, je ne suis plus digne d'être aimée; non, je ne mérite plus tes soins. Mon cœur se fait une peine de tout, il empoisonne tout. Mon amour ressemble à la haine; je t'offense à chaque instant. Laisse-moi: je ne veux pas que tu supportes la bizarrerie de mon humeur; elle devient à tous moments plus fâcheuse.

LETTRE

généreuſe pour deſirer que vous ne puiſſiez l'aimer, & je connois trop bien l'horreur d'être trahie par ce que l'on aime, pour vouloir la faire éprouver à perſonne.... Pouvez-vous avouer que ſa naiſſance & ſa fortune vous ont déterminé?... Vous, milord, être conduit par l'orgueil & par l'intérêt!... Qui m'eût dit que de pareils motifs nous ſépareroient un jour?... Hélas! ladi Monſery, ſéduite par les mêmes apparences qui m'ont fait vous croire, trompée comme moi, d'auſſi bonne foi peut-être, s'abandonne à la douce certitude de vous plaire, de vous fixer. Que la moindre connoiſſance de votre cœur la rendroit malheureuſe! Elle ne le ſera jamais par moi; il n'eſt pas dans mon caractere de me faire un bonheur aux dépens d'autrui.

LETTRE XCI.

J'AI penſé plus d'une fois, milord, qu'il étoit peu généreux de vous laiſſer voir une douleur dont toutes les marques ont l'apparence du reproche; j'ai voulu vous la cacher : mais le cœur que vous aviez touché, n'eſt pas capable d'une longue contrainte; & lorſqu'il veut diſſimuler, ſes plus grands efforts ſont inutiles. J'ai voulu ſoumettre ma raiſon au foible extrême de ce cœur; j'ai cherché tous les moyens de concilier cet amour dont votre bouche & votre main m'ont donné tant d'aſſurances, avec le parti

que vous avez pris, avec la façon dont vo
l'avez pris, avec ce caractere vrai, nobl
déſintéreſſé, qui me charmoit en vous;
n'ai trouvé dans mes idées que l'impoſſi
lité d'allier les contraires. Si vous ne m'
miez pas, en ſuppoſant que rien ne v
diſtinguât du commun des hommes, vo
conduite eſt ſimple, quoiqu'elle ait ſes
tés blâmables : ſi vous m'aimiez, je ne
la comprendre. Dans le premier cas, la
ture & la bonté ne permettent aſſuré
pas de riſquer de répandre l'amertu
les jours d'un autre, pour conten
goût paſſager : dans le ſecond, eſt-c
tre d'étouffer un ſentiment que la
qu'on veut lui faire ne rend que plu
& plus vif? ... Vous n'êtes point
j'aimois; non, vous ne l'êtes po
ne l'avez jamais été. ... Mais j
tromper; que ſais-je? chaque é
être ſes uſages, ſes maximes, m
tus. La rigidité des principes
tiens le plus, n'eſt peut-être
dans ma ſphere; elle eſt peu
de ceux qui, négligés de
connus par leurs dehors,
ment beſoin de deſcendr
pour ne pas rougir de le
moignage de leur cœur
tie, ou du moins leur
le ſort leur a refuſé. E
pinion des autres, ſa
faſtueux d'attirer les
éclat étranger, qui n

Lettres

pour défirer que vous ne pû
je connois trop bien l'am
e par ce que l'on aime, parv
éprouver à perſonne... h
ouer que ſa naiſſance & ſa
nt déterminé?... Vous, s
duit par l'orgueil & par l
m'eût dit que de pareils m
roient un jour?... Ilen
Réduite par les mêmes m
fait vous croire, tant
auſſi bonne foi peut-être
uce certitude de vous pe
Que la moindre coura
r la rendroit malh
jamais par moi; il s'ét
e de me faire un ho
oi.

XCI.

ds, milord, qu'
s laiſſer voir un
arques ont l'ap
ulu vous la ca
aviez touché,
contrainte; &
lus grands ef
umettre mi
cœur; j'ai
ncilier cet
re main
e je pars

n'eſt un bien que parce que la foule en eſt privée, c'eſt peut-être, pour ceux que le haſard a placés dans un jour avantageux, un dédommagement des vertus qu'ils n'ont pas, des qualités qu'ils négligent, du bonheur qu'ils cherchent en vain, & du dégoût, de l'ennui qui les ſuit & les dévore.... Je ſouhaite, milord, & je ſouhaite ſincérement que rien ne vous porte à regretter la vie paiſible & tranquille que vous quittez, & qu'un peu moins d'ambition, pour me ſervir de vos termes, vous eût peut-être fait préférer, ſi le plus fort penchant de votre cœur n'eût emporté la balance. Vous allez briſer tous les liens qui m'attachent à vous. Trop délicate pour vous partager, trop fiere pour remplir vos moments perdus, & trop équitable pour vouloir garder un bien ſur lequel une autre acquiert de juſtes droits, je reprends tous ceux que ma tendreſſe vous avoit donnés ſur moi. Je ne vous promets point de l'amitié. J'ignore quel mouvement agite un cœur déchiré par tant de combats; mais je ne crois pas qu'un ſentiment auſſi pur, auſſi doux que l'amitié, puiſſe naître d'une paſſion qui ne laiſſe après elle que le regret de l'avoir ſentie, la honte d'en avoir donné des preuves, & la douleur d'avoir fait un ingrat. J'oſe croire que vous me connoiſſez aſſez pour ne pas me ſoupçonner de vous quitter par un eſprit de vengeance ou de vanité; ma ſituation ne reſſemble point à celle où vous étiez quand vous formâtes le projet cruel de m'abandon-

ner : projet dont la dureté ne peut ſe concevoir. Vous ne pouvez douter que je ne vous aie tendrement aimé ; ſoyez ſûr que je vous aime encore : mais le temps, l'événement, qui m'engagent à faire une démarche qui me coûte tant, votre abſence, des réflexions ſi naturelles à faire ſur le paſſé, me rendront peut-être à moi-même, & me procureront une paix que je ne pourrois trouver dans l'aviliſſement d'une paſſion dont je ne ſentirois plus que les peines. Adieu, milord, croyez que perſonne ne vous a plus véritablement aimé que celle qui regarde comme un malheur la dure néceſſité de ne vous aimer plus ; & ſouvenez-vous que dans mes chagrins les plus amers, ſi j'ai quelquefois fait couler vos pleurs, au moins ai-je eu aſſez d'égards pour ne mettre jamais d'aigreur dans mes plaintes. Adieu, milord, adieu, pour jamais.

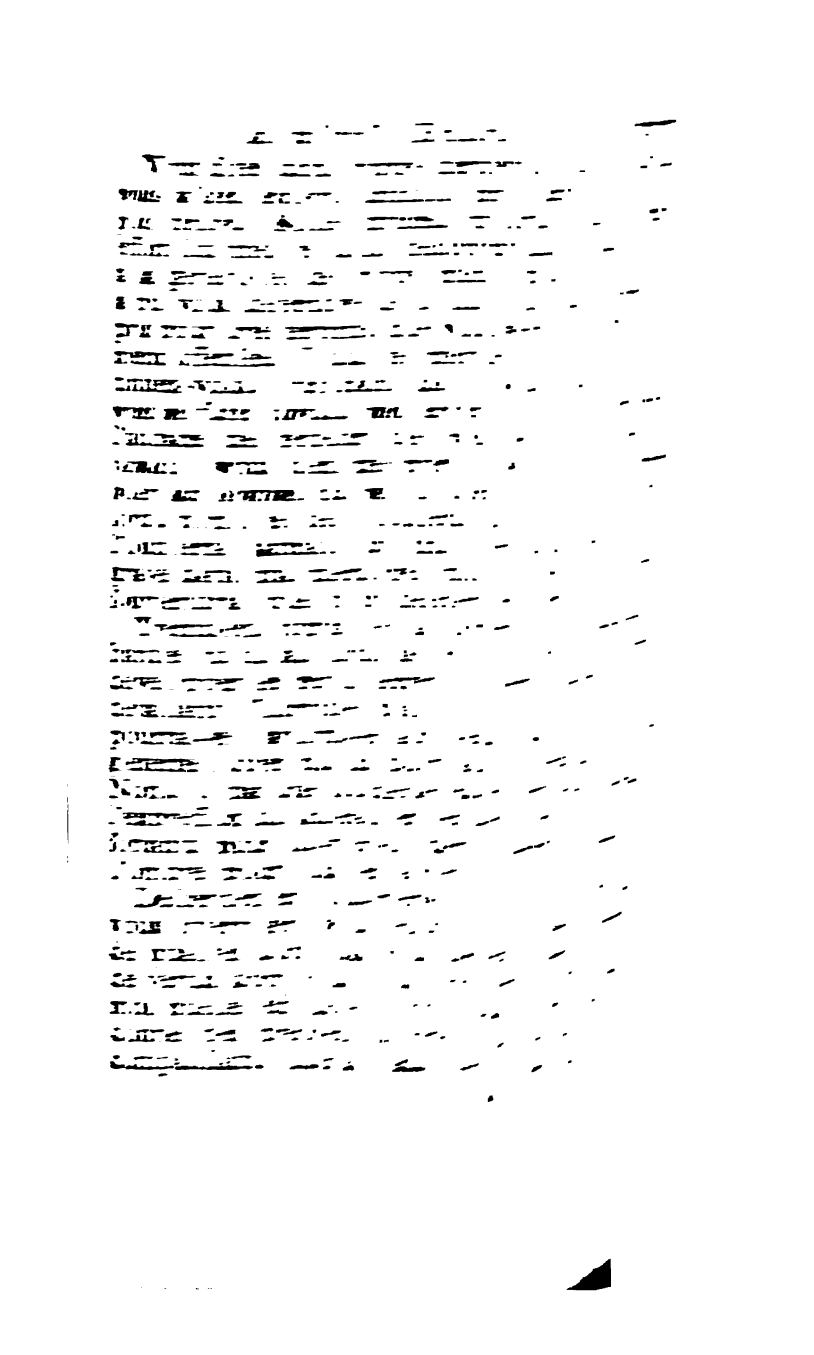
LETTRE XCII.

J'AI attendu plus d'un mois, milord, l'effet de votre promeſſe. Un ſi long oubli me force d'inſiſter, & de vous prier une ſeconde fois de me rendre ces lettres qui ne vous ſont point *cheres*, qui ne peuvent vous être *cheres*. Il faudroit vous ſuppoſer une façon de penſer bien ſinguliere, pour imaginer que vous puiſſiez chérir des témoins qui dépoſent contre vous, & ne flattent votre vanité qu'en dégradant votre cœur. Tant

d'autres femmes pouvoient vous en écrire de plus agréables : pourquoi m'avez-vous choiſie pour remplir ce temps d'attente qu'elles euſſent peut-être rendu plus riant ? Elles vous auroient pris avec plaiſir, quitté ſans peine, & remplacé ſans croire y perdre.... Vous me demandez mon amitié ; vous prétendez à mon amitié, vous, mon ennemi le plus cruel ! Eſt-ce en détruiſant mon bonheur, mon repos, ma ſanté, tout l'agrément de ma vie, que vous avez acquis des droits à ma reconnoiſſance, à mon eſtime, à mon amitié ?.... Rendez-moi mes lettres ; ne me forcez pas de vous les demander encore. Mon cœur aigri par ce qu'il ſent, n'eſt que trop porté à s'ouvrir : ne m'expoſez point à vous dire quels ſont les ſentiments que vous lui inſpirez.

LETTRE XCIII.

Je vous dois une réponſe, milord, & je veux vous la faire ; mais comme j'ai renoncé à vous, à votre amour, à votre amitié, à la plus légere marque de votre ſouvenir, c'eſt dans les papiers publics que je vous l'adreſſe. Vous me reconnoîtrez : un ſtyle qui vous fut ſi familier, qui flatta tant de fois votre vanité, n'eſt point encore étranger pour vous ; mais vos yeux ne reverront jamais ces caracteres que vous nommiez *ſacrés*, que vous baiſiez avec tant d'ardeur, qui vous étoient ſi chers, & que vous m'avez fait remettre avec tant d'exactitude.



rempli de cette noble fierté qui caractériſe la véritable grandeur; la bonté, la droiture, l'honneur & la vérité ſembloient régler tous vos ſentiments, diriger toute vos démarches, guider tous vos mouvements: vous le diſiez, milord, & moi je le croyois. Eh! pourquoi ne l'aurois-je pas cru? Je ne trouvois rien dans mon cœur qui pût me faire douter du vôtre. Ne vous applaudiſſez pas de m'avoir trompée; non, ne vous en applaudiſſez pas: le fourbe le plus habile doit bien moins à ſon adreſſe qu'à la bonne foi de celui qui en devient la victime.

Mais comment un pair de la Grande-Bretagne a-t-il pu s'abaiſſer, ſe dégrader au point de s'impoſer à lui-même une indigne contrainte? de donner des ſoins, à qui? Quel étoit l'objet de ſa feinte? Une ſimple habitante de la cité. Méritois-je le fatal honneur que vous m'avez fait? par quel malheur ai-je eu de vous cette odieuſe préférence? Sans beauté, ſans éclat, ſans rien qui me diſtinguât, comment ai-je pu vous inſpirer le deſir de me rendre malheureuſe? Quel fruit avez-vous recueilli de cette triſte fantaiſie? Les gémiſſements de mon cœur étouffés par la prudence; mes pleurs répandus dans le ſein d'une ſeule amie; l'altération de ma ſanté attribuée à ce mal commun dans nos climats *, rien n'a ſervi votre vanité. On ignore encore le ſujet d'une douleur ſi vive, ſi conſtante;

* La conſomption.

vous n'en avez point triomphé. Mais qui ſait, après tout, ce que vous auriez fait, ſi un intérêt qui ne regardoit que vous, ne vous eût engagé au ſilence?

Mais à quel titre avez-vous pu croire qu'il vous fût permis de m'affliger? Quelle loi m'aſſujettiſſoit à votre caprice, vous rendoit l'arbitre de mon deſtin? Je ne vous cherchois pas. Tranquille dans mon obſcurité, j'éloignois de moi tout ce qui pouvoit troubler une vie, ſinon heureuſe, au moins paiſible. Pourquoi votre art perfide ſut-il me voiler vos deſſeins? Choiſie apparemment pour amuſer vos deſirs, en attendant que vos chants.... Vous m'entendez, milord; cette ariette tant répétée étoit un véritable oracle; le ſens n'en étoit compris que de vous.... Si connoiſſant vos vues, par une baſſe condeſcendance, j'euſſe bien voulu les remplir, je n'aurois point à me plaindre de vous.... Mais feindre une paſſion ſi tendre, un reſpect ſi grand, des vœux ſi ſoumis!.... Vil ſéducteur, digne à jamais de mon éternel mépris, vas, mon cœur te dédaigne. Plus noble que le tien, il n'accorde point ſon amitié à qui n'a pu conſerver ſon eſtime; une haine immortelle eſt le ſeul ſentiment que ton ingratitude & ta fauſſeté peuvent lui inſpirer.

Mais quoi! tromper une femme, eſt-ce donc enfreindre les loix de la probité? Manque-t-on à l'honneur, en trahiſſant une maîtreſſe? C'eſt un procédé reçu; tant d'autres l'ont fait; il en eſt tant qui le font.

Oui, milord, il en eſt; mais ce ſont des lâches qui, portés par leur caractere à faire le mal, & n'oſant offenſer ceux qui peuvent les punir, ſe deſtinent & ſe bornent à déſoler un ſexe que le préjugé réduit à ne pouvoir ni ſe plaindre ni ſe venger.

Eh! qui êtes-vous, hommes? D'où tirez-vous le droit de manquer avec une femme aux égards que vous vous impoſez entre vous? Quelle loi dans la nature, quelle convention dans un état autoriſa jamais cette inſolente diſtinction? Quoi, votre parole ſimplement donnée vous engage avec le dernier de vos ſemblables, & vos ſerments réitérés ne vous lient point à l'amie que vous vous êtes choiſie? Monſtres féroces, qui nous devez & le bonheur & l'agrément de votre vie, vous qui ne connoiſſez que l'orgueil & l'amour effréné de vous-mêmes: ſans la douceur & l'aménité, qui furent notre partage, quel ſeroit le vôtre? Penſez-vous qu'il ne nous fût pas facile de laver dans le ſang les outrages que nous recevons, ſi la bonté de notre cœur n'étouffoit en nous le deſir de la vengeance? Sur quoi fondez-vous la ſupériorité que vous prétendez? Sur le droit du plus fort? Et que ne le faites-vous donc valoir? Que n'employez vous la force, au lieu de la ſéduction? Nous ſaurions nous défendre; l'habitude de réſiſter nous apprendroit à vaincre. Ne nous élevez-vous dans la molleſſe, ne nous rendez-vous foibles & timi-

des, que pour vous réſerver le plaiſir cruel que goûte cette eſpece de chaſſeur, qui, tranquillement aſſis, voit tomber dans ſes pieges l'innocente proie qu'il a conduite par la ruſe à s'envelopper dans ſes rets?

Mais eſt-il poſſible que ce ſoit le ſouvenir de milord, qui m'engage à me livrer à des réflexions ſi dures ſur ſes pareils! Qui m'eût dit que la tendreſſe & l'eſtime que j'avois pour lui, me forceroient un jour à les faire? Ah! ſir Charles, ſir Charles, eſt-ce bien vous qui avez détruit par votre conduite le reſpect que j'avois pour votre caractere? Hélas! trop attaché à l'erreur qu'il chériſſoit, mon cœur a cherché tous les moyens de la conſerver. Avec quel regret je l'ai perdue! Ah! dans l'inſtant où je m'arrachois moi-même à la douceur de vous voir, portée encore à diminuer vos torts, je me ſerois trouvée heureuſe de n'accuſer de mes pleurs que l'excès de ma délicateſſe. Elle vous étonne peut-être, cette délicateſſe; mais ſachez, milord, que dans un cœur bien fait, l'amour une fois bleſſé, l'eſt pour toujours. Dans l'égarement de la douleur, dans ces moments affreux, où l'ame avilie, abattue, ſuccombe, & ne meut preſque plus la machine; affaiſſée ſous le poids qui l'accable, on ſe tourne naturellement vers la cauſe de ſon mal; il ſemble que la main qui vient d'enfoncer le trait, ait ſeule la puiſſance de l'arracher. Situation horrible, inexprimable, où, détachée de tout, de l'univers,

de soi-même, on ne tient plus qu'à l'inhumain qui vous réduit à cet état funeste ! Le cœur ne sent alors que ses pertes : tout entier au sentiment qu'il se cache peut-être, il saisit avec avidité tout ce qui lui en offre l'image ; l'estime, l'amitié, les moindres égards lui paroissent un dédommagement du bien qu'on lui enleve ; il met un prix immense au peu qui lui reste : semblable au malheureux qui lutte avec les flots, il s'attache à tout ce qui lui présente un foible appui.

C'est dans cette agitation terrible, dans ce désordre humiliant, que je crus pouvoir vous pardonner, vous rendre ma tendresse & ma confiance. Les reproches que vous vous faisiez, m'engagerent à supprimer ceux que j'aurois dû vous faire ; vos attentions exciterent ma reconnoissance ; vos pleurs me toucherent ; l'amertume de ma douleur me rendit sensible à la vôtre. Je ne pus vous voir gémir à mes pieds, vous que j'adorois, sans laisser éclater cet amour si vrai, si tendre, dont vous doutiez alors, qui vous sembloit éteint. Je vous serrai dans mes bras ; des larmes d'attendrissement, & peut-être de joie, se mêlerent à celles que la vanité vous faisoit répandre, je crus pouvoir être heureuse encore. Mais chaque jour, chaque instant m'apprit que, s'il est possible de pardonner, il ne l'est pas d'oublier ; que si la bonté du naturel peut faire qu'on ne haïsse pas un perfide, une juste fierté s'éleve enfin contre notre foiblesse, & nous fait mépriser,

oſe offrir, promettre? Quelle profanation d'un nom ſi révéré des cœurs vertueux! Quoi! ce ſentiment ſi noble, don précieux de la divinité, qui raſſemble, unit, intéreſſe, lie les humains, ſe borne donc, dans l'idée de milord, à ne point nuire à ceux qu'il honore du nom d'amis! Que pouvez-vous pour moi? Vous ſeriez-vous flatté que je vouluſſe un jour vous devoir quelque choſe? Vous avez détruit ma tranquillité; eſt-il en vous de la faire renaître? Le bien que vous m'avez ôté, ne ſubſiſte plus; le ciel même ne peut réparer mes pertes. L'idée fantaſtique qui faiſoit mon bonheur, s'eſt évanouie pour jamais; cette idole chérie, adorée, dénuée des ornements dont mon imagination l'avoit embellie, ne m'offre plus qu'une eſquiſſe imparfaite; je rougis du culte que j'aimois à lui rendre. Ainſi mon cœur, trompé par ſes deſirs, éclairé par ſes peines, n'a joui que d'une vaine erreur: il la regrette peut-être, mais il ne peut la recouvrer. Adieu, milord. Pour reconnoître en partie cette amitié ſi tendre, ſi ſincere, que vous me conſervez, je ſouhaite que vous n'en reſſentiez jamais pour quelqu'un qui vous reſſemble. Ce ſouhait doit vous convaincre que je ſuis capable de pardonner. *

* Cette derniere lettre a été inſérée dans le Mercure de France.

HISTOIRE
DU MARQUIS
DE CRESSY,

Traduite de l'Anglois.

HISTOIRE
DU MARQUIS
DE CRESSY.

MONSIEUR le maréchal duc de L... ayant glorieuſement terminé la guerre de 1***, revint à la cour, ſuivi d'une brillante jeuneſſe, qui partageoit avec lui l'honneur des victoires que cet habile Général avoit remportées.

Parmi ceux qui s'étoient diſtingués ſous ſes ordres, le marquis de Creſſy, par une attention particuliere du maréchal qui l'aimoit, avoit eu occaſion de montrer ce que peuvent le zele, le courage & la fermeté dans le cœur d'un François. Heureux, ſi des qualités ſi nobles euſſent pris leur ſource dans l'amour de la patrie, & dans cette généreuſe émulation naturelle aux belles ames, plutôt que dans un deſir ardent de s'avancer, d'effacer les autres, & de parvenir à la plus haute fortune!

Le marquis entroit dans ſa vingt-huitieme année lorſqu'il reparut à la cour après ſix ans d'abſence. Il étoit maître de lui-même, aſſez riche ſi ſes deſirs euſſent été modérés;

mais dominé par l'ambition, le bien de ſes peres ne pouvoit ſuffire à l'état qu'il avoit pris; il ſongea à le ſoutenir, même à l'augmenter. Une grande naiſſance, une figure charmante, mille talents, une humeur complaiſante, l'air doux, le cœur faux, beaucoup de fineſſe dans l'eſprit, l'art de cacher ſes vices & de connoître le foible d'autrui, fondoient ſes eſpérances : elles ne furent point déçues. Un tel caractere réuſſit preſque toujours. L'apparence des vertus eſt bien plus ſéduiſante que les vertus mêmes; & celui qui feint de les avoir, a bien de l'avantage ſur celui qui les poſſede.

Le marquis de Creſſy devint en peu de temps l'admiration des deux ſexes. Les hommes rechercherent ſon amitié, & les femmes deſirerent ſa tendreſſe; mais celles qui tenterent de l'engager, trouverent dans ſon cœur une barriere difficile à forcer. De toutes les paſſions, l'intérêt eſt celle qui cede le moins aux attaques du plaiſir.

Le marquis réſiſta long-temps aux douceurs qui lui étoient offertes, même à ſa vanité. Le titre envié d'homme à bonne fortune, le toucha bien moins que l'eſpoir d'une alliance qu'une conduite ſage pouvoit lui procurer. Sans pénétrer ſes deſſeins, on vit ſon indifférence; & le peu de ſuccès ayant rebuté les femmes qui ne vouloient que plaire, la difficulté anima celles dont l'ame tendre, les deſirs timides & réglés par la décence, ſembloient dignes de vaincre la réſiſtance d'un homme qui paroiſſoit fait

pour rendre heureuſe celle qui parviendroi
à toucher ſon cœur.

Madame la comteſſe de Raiſel & made-
moiſelle du Bugei furent de ces dernieres
La comteſſe, veuve depuis deux ans d'un
mari qu'elle n'avoit pu aimer, dont l'âge
avancé & l'humeur fâcheuſe ne lui avoient
fait connoître le mariage que par ſes dé-
goûts, ſembloit s'être deſtinée à vivre libre.
Elle avoit près de vingt-ſix ans; ſa taille
étoit haute & majeſtueuſe, ſes yeux pleins
d'eſprit & de feu; une phyſionomie ouverte
annonçoit la nobleſſe & la candeur de ſon
ame; ſa bonté, la douceur & la généroſité
formoient le fond de ſon caractere; incapa-
ble de feindre, elle l'étoit auſſi de concevoir
la plus légere défiance. Il étoit difficile de
lui inſpirer de l'amitié; mais quand elle ai-
moit, elle aimoit ſi bien qu'il falloit mé-
riter ſa haine pour la ramener à l'indiffé-
rence. Une naiſſance illuſtre, une fortune
immenſe, étoient les moindres avantages
qu'une femme telle que madame de Raiſel
pût offrir à l'heureux époux qu'elle dai-
gneroit choiſir.

Adelaïde du Bugei n'avoit guere plus de
ſeize ans; tout ce que la jeuneſſe peut don
ner de fraîcheur & d'agrément, étoit répand
dans ſes traits & ſur toute ſa perſonne; ſo
eſprit, naturellement vif & perçant, avo
encore ce charme inexprimable que don
nent l'innocence & l'ingénuité. Elle n'avo
plus de mere. M. du Bugei qui la chér
ſoit, venoit de la retirer de Chelles, où e

avoit été élevée. Quoique ſon bien ne fût pas conſidérable, la plus grande partie de celui de ſon pere conſiſtant en bienfaits du roi, l'ancienneté de ſa maiſon, les ſervices de ſes aïeux, ſon mérite & ſa beauté, pouvoient lui promettre un ſort bien différent de celui dont l'intérêt & l'amour la rendirent la triſte victime.

Telles étoient les deux perſonnes dont M. de Creſſy fit naître les premiers ſentiments. Elles étoient alliées, & l'amitié les uniſſoit; mais la différence de leur âge n'admettoit point entr'elles cette intimité qui bannit toute réſerve. La comteſſe gardoit ſon ſecret par prudence, & mademoiſelle du Bugei ignoroit qu'elle en eût un à confier.

M. de Creſſy ſe trouvoit plus ſouvent avec Adelaïde qu'avec la comteſſe. Il alloit preſque tous les jours dans une maiſon où elle étoit familiere. Il s'apperçut du déſordre où la jetoit ſa préſence, & connut le penchant de ſon cœur. Il ſentit un plaiſir ſecret en obſervant l'impreſſion qu'il faiſoit ſur ce cœur ſimple & vrai; mais comme il étoit fort éloigné de borner ſon ambition à la fortune qu'elle pouvoit lui apporter, il rejeta d'abord toute idée de profiter des diſpoſitions d'Adelaïde; mais le temps, la vanité, le deſir, l'amour, peut-être, détruiſirent cette ſage réſolution, & lui préſenterent un moyen d'entretenir le goût que mademoiſelle du Bugei lui laiſſoit voir, ſans rien changer au plan qu'il s'étoit formé pour ſon élévation.

Ainſi, cachant à tous les yeux les nouveaux ſentiments dont il étoit occupé, il affecta de ne lui marquer aucun égard qui pût les dévoiler, & s'attacha à lui rendre des ſoins qui ne paruſſent tendres qu'à elle-même. Cette conduite adroite fit l'effet qu'il en avoit attendu. Adelaïde ſe crut aimée; ſon cœur prévenu par une forte inclination, s'enflamma par degrés; & ſa paſſion devint ſi puiſſante ſur ſon ame, que l'ingratitude & la perfidie du marquis ne purent dans la ſuite, ni l'éteindre, ni la lui rendre moins chere.

Madame de Gerſay, chez laquelle Adelaïde & le marquis ſe rencontroient ſi ſouvent, étoit ſœur du feu comte de Raiſel, & ne voyoit point ſa veuve, avec laquelle elle avoit plaidé pour quelques prétentions qui ſe trouverent mal fondées. Comme elle en jugeoit autrement, & qu'il y avoit peu de temps que cette affaire étoit terminée, ſon reſſentiment duroit encore. Cet effet du haſard fit que madame de Raiſel & Adelaïde ne s'apperçurent jamais de leur rivalité.

La maiſon qu'occupoit M. du Bugei avoit un jardin, dont une des portes s'ouvroit ſur une promenade publique : avec le temps, M. de Creſſy parvint à engager Adelaïde à profiter de cette commodité pour lui parler les ſoirs. La beauté de la ſaiſon où l'on entroit alors, rendant ces promenades très-naturelles, elle n'imagina pas qu'il y eût le moindre riſque à lui accorder cette faveur; elle ſortoit de chez

elle, ſuivie d'une gouvernante, dont l'humeur trop facile ſe prêtoit aux deſirs de ſa jeune éleve qui, charmée de ces entretiens, ne prévoyoit aucun des périls où ils pouvoient l'expoſer. M. de Creſſy, profitant de l'avantage que lui donnoient l'expérience & l'artifice, en échauffant peu à peu ſon cœur, l'amenoit inſenſiblement à lui avouer tout l'amour qu'elle ſentoit pour lui : aveu dangereux, dont un amant conteſte la vérité juſqu'au moment où de preuve en preuve il nous conduit à lui en donner une après laquelle le doute ſe diſſipe & le deſir s'envole.

Cependant madame de Raiſel, qui ne trouvoit rien dans ſa raiſon, qui s'oppoſât à l'inclination qu'elle avoit pour le marquis, ſouhaitoit ardemment qu'il lui rendît des ſoins. La retenue de ſon ſexe & ſa modeſtie naturelle ne pouvoient lui permettre de faire les premiers pas. Quoique ſes intentions euſſent pu juſtifier ſes démarches, elle n'oſoit en faire aucune : il lui paroiſſoit honteux d'employer l'entremiſe d'un ami, & d'acheter par une ſorte de baſſeſſe un bonheur qu'elle rougiroit d'avoir obtenu, & qui ſeroit continuellement troublé par l'incertitude des motifs qui auroient déterminé M. de Creſſy à rechercher ſa main. Son cœur délicat ne vouloit rien devoir à la fortune; il cherchoit un bien plus précieux que tous ceux qui attirent les vœux des hommes ordinaires : c'étoit la douceur d'une tendreſſe ſentie & partagée, d'une union dont l'amour formât les liens,

& dont l'eſtime & l'amitié reſſerraſſent à jamais les nœuds.

Quelle que fût l'ambition du marquis, elle n'alloit pas juſqu'à prétendre à madame de Raiſel, qui venoit récemment de refuſer un parti après lequel il ſembloit qu'aucun autre ne pût s'offrir. Il étoit bien éloigné d'imaginer qu'il fût aſſez heureux pour lui plaire. Lorſque la comteſſe ſe rencontroit avec lui, la crainte de laiſſer échapper des marques de ſon penchant, lui donnoit un air de réſerve & d'embarras que M. de Creſſy prenoit pour une froideur de caractere peu propre à l'attirer, lui dont l'enjouement étoit extrême. Madame de Raiſel, charmante où il n'étoit pas, perdoit, en le voyant, cette vivacité qui rend aimable, & donne de la grace à tout ce qu'on fait; l'agitation de ſon cœur ſuſpendoit les agréments de ſon eſprit; elle ſe taiſoit, ou diſoit des choſes ſi indifférentes, que le marquis, prévenu contre le ſérieux où il la voyoit toujours, avoit une ſorte d'éloignement pour elle. Quoique ſa maiſon fût une des plus brillantes de la cour, qu'il y eût été préſenté, même accueilli, c'étoit celle où on le trouvoit le plus rarement.

Pendant qu'Adelaïde s'abandonnoit au charme ſéduiſant d'une paſſion dont rien ne troubloit encore la douceur; que madame de Raiſel, chaque jour plus ſenſible, entretenoit avec complaiſance un deſir dont elle étoit uniquement occupée, la

marquiſe d'Elmont, conduite par la vanité, ou peut-être par un motif moins excuſable, entreprit de vaincre l'indifférence de M. de Creſſy; ou ſi elle ne pouvoit s'en faire aimer, de lier avec lui cette eſpece de commerce où le caprice & la liberté tenant la place du ſentiment, ôtent à l'amour toutes ces erreurs aimables dont il ſe nourrit, en font une ſorte de goût où le cœur ne prend jamais de part, & qui donne moins de plaiſir qu'il ne produit de regrets.

Madame d'Elmont étoit une de ces femmes qui, n'ayant aucune des vertus de leur ſexe, adoptent follement les travers de celui qu'elles prétendent imiter; qui, loin de chercher à en acquérir la force & la ſolidité, en prennent ſeulement l'audace & la licence, & qui, livrées au déréglement de leur imagination, s'honorent du nom d'hommes, parce qu'indignes de celui de femmes eſtimables, elles ont oſé renoncer à la pudeur, à la modeſtie, & à la délicateſſe de ſentiment qui eſt la marque diſtinctive de leur être.

Telle étoit celle qui prit du goût pour M. de Creſſy, & fit éclater le deſſein formé de ſe l'attacher : mais comme un pareil engagement ne convenoit ni à ſes vues ni à la ſituation actuelle de ſon cœur, il le rejeta abſolument, feignit d'ignorer les intentions de la marquiſe, l'évita par-tout; & ſans manquer à ce qu'il devoit à ſon rang & à ſon ſexe, il ſut éluder ſes pourſuites & ſe défendre de ſes attaques.

La

La haute opinion que [illegible] avoit d'elle-même, [illegible] étoit remplie, lui perſuaderent [illegible] qui pouvoit réſiſter aux avances [illegible] faites, étoit moins [illegible] que lié par un amour [illegible] chée à cette idée, [illegible] la curioſité, elle obſerva [illegible] marquis, fit épier [illegible] découvrir que [illegible] l'objet de ſes empreſſemens [illegible] dant comme le ſeul [illegible] vaincre, pour réuſſir [illegible] réſolut de troubler une [illegible] plus avancée qu'elle ne [illegible] priver Adelaïde d'un [illegible] deſiroit vivement la poſſeſſion.

Comme on voit les actions [illegible] qu'on n'en pénetre que rarement les motifs, il eſt bien des occaſions [illegible] cœur & la malignité [illegible] traits de la juſtice & de la providence. Madame d'Elmont, inſtruite des promenades fréquentes d'Adelaïde, & de l'exactitude du marquis à l'y accompagner, écrivit à M. du Bugei, pour l'informer qu'un jeune ſeigneur de la cour, dont elle taiſoit le nom, avoit les ſoirs des rendez-vous avec ſa fille. C'eſt ainſi que, cachant ſa baſſe jalouſie ſous l'apparence de l'amitié qu'elle avoit pour M. du Bugei, elle porta dans l'ame d'Adelaïde le premier mouvement de douleur qu'elle eût encore ſenti. Ce ne fut point aſſez pour elle d'entendre les reproches d'un pere ir-

rité, de recevoir un ordre précis de ne plus parler à celui qu'elle aimoit; en lui découvrant où pouvoit tendre la conduite myſtérieuſe qu'on avoit tenue avec elle, on lui apprit à craindre que cet amant déja trop cher n'eût pas pour elle le reſpect & la tendreſſe qu'elle méritoit à tant de titres de lui inſpirer.

Le caractere de mademoiſelle du Bugei ne lui permettoit pas de nier une vérité que ſon trouble confirmoit aſſez : un aveu ſincere de ce qui s'étoit paſſé entr'elle & le marquis, mit M. du Bugei dans un embarras extrême. M. de Creſſy ne s'étoit avancé ſur rien dont on pût tirer avantage pour pénétrer ſon cœur; il n'avoit fait aucune offre, aucune demande; & l'adreſſe avec laquelle il avoit ménagé ſes expreſſions, donnoit peu de lumieres ſur ſes deſſeins : mais Adelaïde aimoit, elle ſe croyoit aimée. M. du Bugei eſtimoit le marquis, & deſiroit le bonheur de ſa fille ; il prit le parti de contraindre M. de Creſſy à s'expliquer; & ne voulant point paroître dans cette affaire, il dicta ce billet à Adelaïde, qui l'écrivit ſans oſer réſiſter à ſa volonté.

L'honneur que vous m'avez fait, monſieur, de vous entretenir ſouvent avec moi, a été remarqué par des perſonnes qui en ont pris occaſion de me croire imprudente. Ne m'accuſez ni de caprice, ni d'impoliteſſe, en me voyant changer de conduite avec vous, & trouvez bon que je ne vous parle plus ni

[illegible] en public ni se montrer. [illegible] je n'en reparle [illegible] ne [illegible] ne l'engagez pas vous-même à [illegible] oublier-moi pour toujours.

Elle prenoit [illegible] son père, [illegible] pauvre, s'[illegible] quoi il s'[illegible] [illegible] son attachement [illegible] de la peine qu'elle alloit causer à [illegible] par celle qu'elle ressentoit elle-même, [illegible] songer qu'elle ne devoit [illegible] heureux, ne vit que la [illegible] ces craintes [illegible] l'empêchoient; & oubliant le moment où [illegible] ne la regardoit pas, elle écrivit ces mots sur un petit papier:

Vous dire de m'oublier? dit-on. On m'a forcée de l'écrire; rien ne peut m'engager à le penser ni à le désirer.

Elle glissa ce papier dans [illegible] lettre, & se hâta de la fermer: son père l'ayant envoyée sur le champ, elle en attendit la réponse avec toute l'inquiétude que peuvent causer l'amour & la crainte dans un cœur où l'on vient d'élever un doute sur l'objet de ses plus chers désirs.

M. de Creffy n'étoit point chez lui lorsqu'on y apporta ce billet; il avoit cherché Adelaïde tout le soir; & surpris de ne l'avoir vue ni chez madame de Gerlai, ni dans le jardin, il ne pouvoit concevoir ce qui l'avoit fait manquer à leur rendez-vous ordinaire.

Il ne rentra qu'à deux heures du matin;

cette lettre qui lui fut remiſe le ſurprit & le chagrina ; il en connut aiſément l'auteur : mais il fut pénétré d'un ſentiment ſi tendre en liſant ce petit papier, ſur lequel il trouvoit une preuve ſi décidée de l'amour d'Adelaïde, qu'il fut tenté de ſacrifier tous ſes projets de grandeur & de fortune, à l'attrait du bonheur véritable qu'il pouvoit trouver dans la poſſeſſion d'une fille charmante, dont il étoit adoré.

Il ne pouvoit ſe diſſimuler que le penchant qu'Adelaïde avoit à l'aimer ne ſe fût détruit avec le temps ; qu'il n'eût peut-être jamais pris de force, s'il n'avoit eu l'art de l'entretenir & de l'augmenter en lui parlant avec aſſiduité, en lui montrant une préférence décidée, & enfin en lui perſuadant qu'il l'aimoit lui-même avec ardeur. En penſant au regret, à la douleur où ſes refus pouvoient la livrer, aux reproches qu'elle ſeroit en droit de lui faire, il ſentit au fond de ſon cœur ce mouvement juſte & vrai que la nature y imprime, qui déchire le voile dont l'amour-propre couvre nos erreurs, nous fait rougir de nos fautes, & nous porte à les réparer ; mouvement qui nous conduiroit peut-être plus ſûrement que les principes d'une raiſon étudiée, ſi nous avions la force de l'écouter & de le ſuivre. Quelle riante image s'offroit à l'idée de M. de Creſſy, ſi faiſant céder l'ambition à la tendreſſe, au devoir, à l'honneur, il portoit dans l'ame d'Adelaïde une joie dont il partageroit les tranſports ! Quel

plaiſir de lire dans les yeux de ce qu'on aime, la douce ſatisfaction qu'on vient d'y répandre! Et quel bien eſt comparable à celui qui naît de la certitude d'avoir rempli l'engagement qu'un cœur noble contracte avec lui-même!

Il ſe le peignit ce bien véritable; mais il ne put ſe réſoudre à l'acheter par la perte de ſes eſpérances; il paſſa la nuit dans la plus grande agitation; & ſon amour & ſes deſirs cédant enfin à l'ambition, penchant invincible de ſon cœur, il fit cette réponſe à mademoiſelle du Bugei.

MADEMOISELLE,

Rien ne peut me conſoler d'avoir été la cauſe innocente qu'on ait oſé trouver quelque choſe à reprendre dans une perſonne auſſi reſpectable que vous. J'approuverai toujours tout ce que vous ferez, ſans me croire en droit de vous en demander la raiſon. Que je ſerois heureux, mademoiſelle, ſi ma fortune & les arrangements qu'elle me force de prendre, ne m'ôtoient pas la douceur d'eſpérer un honneur dont mon reſpect & mes ſentiments me rendroient peut-être digne, mais que mon état préſent ne me permet pas de rechercher! J'ai l'honneur d'être, &c.

Cette lettre fut remiſe à M. du Bugei, ſuivant l'ordre qu'il en avoit donné. La réponſe du marquis lui fit peu de peine. Comme il avoit d'autres vues pour ſa fille,

que le ſeul deſir de la ſatisfaire eût pu lui faire changer, il regarda l'excuſe de M. de Creſſy comme un moyen heureux de ſuivre ſes premiers deſſeins, ſans contraindre l'inclination d'Adelaïde. Il n'imagina pas que l'amour eût fait dans ſon ame une impreſſion difficile à effacer; il regarda ſon attachement comme un de ces goûts vifs, mais légers, que le temps & la diſſipation détruiſent. L'opinion avantageuſe qu'il avoit du caractere de M. de Creſſy, ne lui permettoit pas de penſer qu'il eût formé le projet odieux de ſéduire Adelaïde. Il crut qu'une fille ſans expérience avoit pu ſe tromper, & prendre pour de l'amour ces attentions polies & ces propos flatteurs que la galanterie a mis en uſage. M. du Bugei avoit de l'honneur & de la droiture; qualités qui portent toujours à bien juger des ſentiments d'autrui.

Il fit appeller ſa fille, & lui remettant la lettre qu'il venoit de recevoir: c'eſt à vous, mademoiſelle, lui dit-il, à décider des torts que M. de Creſſy peut avoir avec vous; s'il vous a dit qu'il vous aimoit, il vous a trompée, & vous en tenez la preuve convaincante. A votre âge on eſt facilement déçue. Que cette mépriſe vous éclaire & vous faſſe éviter ce qui peut vous conduire à de ſemblables erreurs. Je ne veux pas, continua-t-il, aigrir le chagrin où je vous vois, par une remontrance plus ſévere. j'excuſe ce premier mouvement, pourvu qu'il ne dure pas, & que par plus d'exactitude vous vous

rendiez digne de mes bontés. Vous m'êtes chere, Adelaïde, ajouta-t-il, je vous aime, vous le ſavez; mais je ne répondrois pas de vous conſerver ma tendreſſe, ſi vous étiez aſſez foible pour vous livrer encore à un penchant que vous devez rougir d'avoir laiſſé paroître.

Mademoiſelle du Bugei n'étoit point en état de répondre; ſon cœur, preſſé d'une douleur accablante, en étoit entiérement occupé; ſes pleurs couloient ſur ſon viſage, ſur ſon ſein, & baignoient cette lettre fatale qui venoit de détruire tout ſon bonheur, toutes ſes eſpérances. Elle tomba aux pieds de M. de Bugei, & le ſupplia de lui permettre d'aller paſſer quelques jours à Chelles: elle ne deſiroit dans cet inſtant que la liberté de s'affliger ſans contrainte. Il y conſentit d'autant plus volontiers, qu'il eſpéra que le plaiſir de revoir les compagnes de ſon enfance rameneroit la paix dans ſon cœur, & lui feroit oublier le marquis de Creſſy.

La gouvernante fut renvoyée, & remplacée par une femme de chambre; on chaſſa celle qu'elle avoit auparavant, & la nouvelle ſuivit Adelaïde à Chelles. La clef de la porte de communication fut portée dans l'appartement de M. du Bugei. En remerciant madame d'Elmont de ſes avis, il prit ſoin de l'engager au ſecret ſur cette affaire; & comme perſonne n'avoit intérêt à la divulguer, elle fut enſevelie dans le ſilence.

M. de Creſſy apprit la retraite d'Adelaïde

par un homme à lui, qui ſe trouva parent de la femme de chambre qu'on venoit de placer auprès d'elle. Il fut touché de ſon départ. Dans les longs entretiens qu'ils avoient eus enſemble, le marquis avoit trop bien connu la façon de penſer de mademoiſelle du Bugei, pour douter de la peine qu'elle devoit reſſentir dans ces premiers moments. Il ſavoit qu'elle étoit auſſi fiere que ſenſible : en ſe rappellant tout ce qu'il lui avoit dit, & la conduite qu'il avoit tenue après tant d'aſſurances d'une paſſion dont rien n'avoit dû la faire douter ; il penſa qu'elle le mépriſeroit, qu'il ſeroit l'objet de ſon dédain, peut-être de ſa haine, lui qui l'avoit été de ſa plus tendre eſtime, des plus douces affections de ſon cœur. Sans avoir deſſein de réparer ſes torts, il voulut les diminuer aux yeux d'Adelaïde ; il entreprit de juſtifier un procédé ſi dur ; & ſaiſiſſant le moyen que le haſard lui offroit de faire parvenir une lettre dans ſes mains, il ſe détermina à lui écrire : mais comment ? & qu'avoit-il à lui dire, après ce qu'il avoit fait ?

Quelle excuſe pouvoit être reçue par un cœur trompé dans ſes deſirs, par une perſonne vraie, dont l'eſprit juſte & ſolide ne s'éblouiroit point une ſeconde fois ? Il eſt des caracteres dont la noble ſimplicité embarraſſe l'art dans ſes propres détours ; on ne peut leur en impoſer qu'en abuſant de la vérité même pour les ſéduire. M. de Creſſy penſa qu'un aveu ſincere lui rendroit l'eſ-

time d'Adelaïde, peut-être ſa tendreſſe, & ſe détermina à lui écrire ainſi :

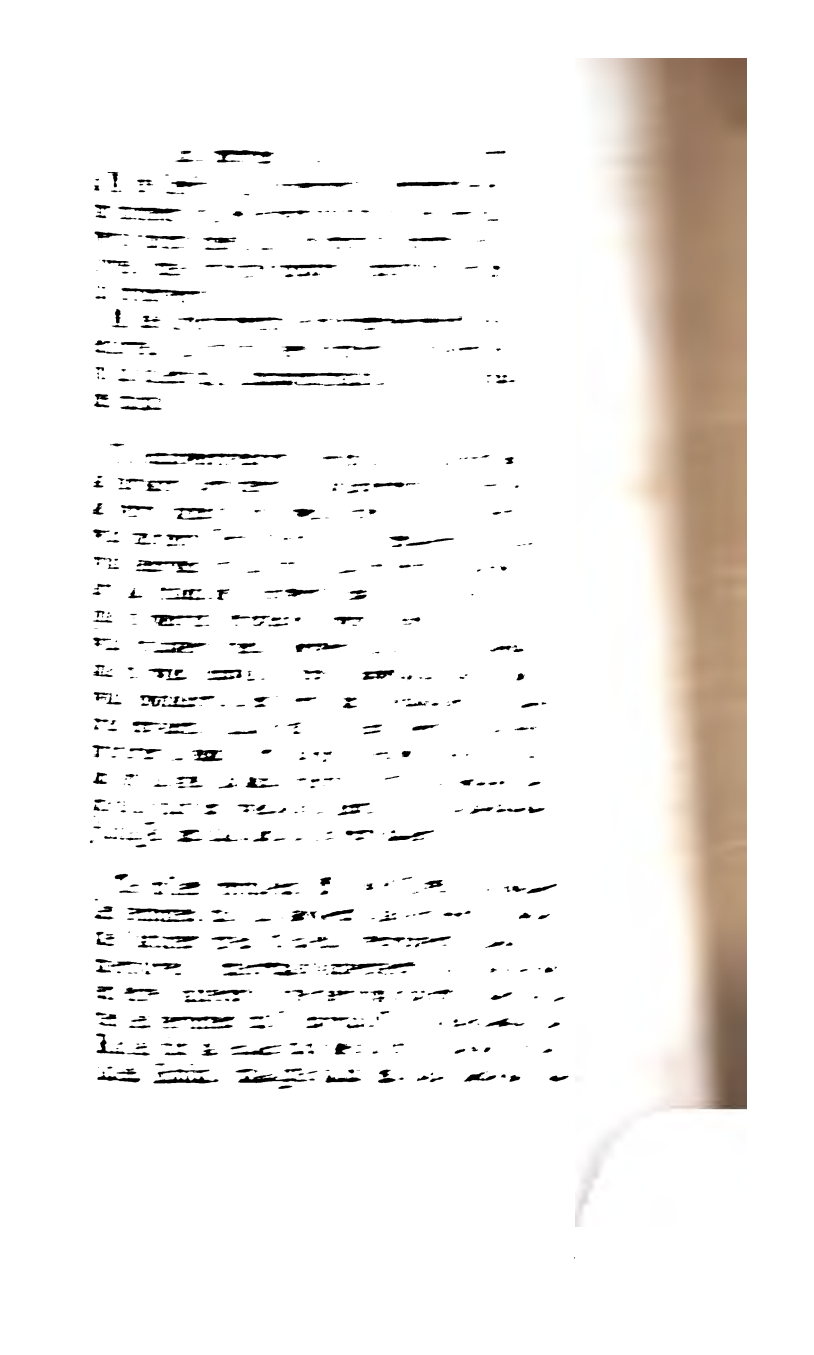
Eſt-il permis à un malheureux qui s'eſt privé lui-même du plus grand bonheur, d'oſer vous demander ſon pardon & votre pitié? Jamais l'amour n'alluma de flamme plus pure, plus ardente, que celle dont mon cœur brûle pour l'aimable Adelaïde : pourquoi n'ai-je pu lui en donner la preuve qu'elle devoit en attendre? Ah! mademoiſelle, comment oſerois-je vous lier au ſort d'un ambitieux, dont peut-être vous ne rempliriez pas tous les vœux, qui en vous poſſédant, maître d'un bien ſi cher, ſi précieux, pourroit en regretter de moins eſtimables ſans doute, mais dont il a toujours nourri le deſir & l'eſpérance? Je vous avoue, je vous confie une foibleſſe honteuſe, qui m'avilit à mes propres yeux, que je voudrois ſurmonter, que perſonne ne ſeroit plus capable de m'aider à vaincre que vous, mais dont je ne puis m'aſſurer de triompher. Plaignez-moi, ne me mépriſez pas, ne m'accablez pas de votre haine. Qu'une généreuſe compaſſion vous intéreſſe encore pour un homme que vous eſtimâtes, qui vous adore, qui vous perd, & qui ſe déteſte lui-même.

Cette lettre fut portée à Chelles, & rendue à mademoiſelle du Bugei par ſa femme de chambre, qui la lui donna ſans dire de quelle part elle venoit, & ſans paroître inſtruite de l'intérêt que ſa maîtreſſe y pouvoit prendre.

Adelaïde avoit lu trop ſouvent la premiere qu'elle avoit reçue de M. de Creſſy, pour ne pas reconnoître ſa main ; elle l'ouvrit avec une émotion violente & ſon trouble étoit ſi grand en la parcourant, qu'elle la recommença pluſieurs fois avant de pouvoir comprendre ce qu'elle liſoit. Des expreſſions ſi tendres, une confidence ſi ſinguliere, toucherent d'abord ſon cœur ; mais en y réfléchiſſant, elle ne ſentit que du mépris pour un homme qui pouvoit préférer à ſes propres deſirs, à l'amour qu'il avouoit, l'attente d'une fortune incertaine. Des larmes de regret & d'indignation s'échapperent de ſes yeux. Eh ! que me veut-il, sécria-t-elle? Que lui importe ma haine ou mon amitié? Que je le plaigne ! Moi ! Ah, dieu ! qui de nous deux a droit d'exciter une juſte compaſſion? Tranquille, heureuſe, avant qu'il me parlât de ſa feinte tendreſſe, je goûtois, en l'aimant, un plaiſir dont le charme flatteur n'avoit aucun mélange d'amertume. Sa vue étoit un bien délicieux pour moi ; elle ſuffiſoit à mes vœux innocents. Mon amour ignoré de lui, inconnu à moi-même, étoit un bonheur ſi doux, ſi ſatisfaiſant ! Ah ! pourquoi m'en a-t-il privée? Pourquoi m'en a-t-il fait connoître un autre, puiſqu'il devoit me l'enlever? Je le vois, continua-t-elle, les hommes ſont cruels ; ils ſe plaiſent à nourrir dans nos cœurs le poiſon qu'ils y verſent eux-mêmes ; & l'amour ne nous cauſe des peines, que parce que l'objet qui nous l'inſpire n'eſt preſque jamais digne des ſentiments qu'il fait naître.

Pendant qu'elle s'affligeoit à Chelles, que le marquis continuoit de lui écrire, qu'elle s'opiniâtroit à ne point lui répondre, & qu'elle se plaignoit des ordres de son père qui la pressoit de retourner chez lui, on préparoit une fête à la cour, qui devoit se terminer par un bal paré. Adelaïde & mademoiselle de Clé, par une distinction particulière, devoient y accompagner la jeune princesse de ***.

Toutes les dames nommées pour y danser, s'occupoient du choix des ornemens qui pouvoient donner de l'éclat à leurs charmes. Madame de Raisé avoit fait monter une parure de diamans qu'elle vouloit porter ce jour-là : elle-même fut chez la marchande qui garnissoit l'habit qu'elle devoit mettre, pour choisir avec elle les pierreries qu'il falloit placer sur la pierre, sur les ailes, & qui devoient former des agraffes pour relever la robe. Pendant qu'elle donnoit ses ordres sur cet arrangement, on rapporta à la marchande une écharpe qu'un mal-entendu lui faisoit renvoyer. On l'avoit demandée en argent ; & dans la quantité qu'elle en avoit à fournir, elle s'étoit trompée, & l'avoit faite en or. Tandis que cette femme se désoloit de sa méprise, madame de Raisé examinoit l'écharpe ; elle la trouva si belle, si riche, & d'un si bon goût, qu'elle ne put résister à l'envie de l'avoir ; & l'ayant destinée d'abord, elle l'acheta. De retour chez elle, après avoir résisté quelque temps à l'idée que cette écharpe lui avoit fait naître, elle céda au plaisir de la suivre : elle écrivit un billet



faire rejeter ce ſoupçon, il s'obſtina à croire que c'étoit une plaiſanterie de la marquiſe d'Elmont. Il ſe détermina à ne point porter l'écharpe, & ne s'en occupa plus.

Le jour du bal étant arrivé, le marquis ſentit un plaiſir extrême, en penſant qu'il alloit revoir Adelaïde, il ne croyoit pas qu'un amour auſſi tendre fût déja éteint; il le croyoit ſeulement un peu refroidi, & ſe flattoit de le ranimer par ſa préſence, d'obtenir ſon pardon s'il pouvoit lui parler. Il ne vouloit lui faire aucun ſacrifice, mais il ne vouloit pas perdre la douceur d'être aimé.

Parmi tant de jeunes ſeigneurs galants, ornés de tout ce que le goût & la magnificence offrent de plus éclatant, le marquis de Creſſy parut ſi bien fait, ſi diſtingué par ſon air & ſa parure, & tellement formé pour effacer tout ce qui l'environnoit, que dès l'inſtant où il ſe montra, il fixa les regards & réunit tous les ſuffrages.

Adelaïde danſoit lorſqu'il entra; un petit murmure qui s'éleva lui fit deviner que c'étoit lui; elle baiſſa les yeux, & n'oſa plus les lever, dans la crainte de rencontrer les ſiens. Elle étoit ſi émue qu'elle avoit peine à continuer; & l'ordre de le prendre, qu'elle reçut en finiſſant, lui cauſa tant d'agitation, qu'elle fut obligée de prier qu'on l'en diſpenſât. Son trouble étoit ſi viſible, qu'on la fit paſſer dans une ſalle voiſine, pour lui donner la liberté de reſpirer & de ſe remettre.

Quand elle rentra, le marquis la fixa avec un air d'intérêt qui fut remarqué de madame d'Elmont, auprès de laquelle il ſe trouvoit aſſis. Elle lui en fit la guerre avec une plaiſanterie mêlée de tant d'aigreur, qu'il ne put ſe défendre d'en mettre un peu dans ſes reparties.

Madame de Raiſel étoit aſſez près d'eux pour les entendre ; elle s'étoit apperçue avec chagrin que le marquis ne portoit point l'écharpe qu'elle lui avoit envoyée. Elle comprit, par quelque choſe qu'il diſoit à madame d'Elmont, que c'étoit cette dame qu'il ſoupçonnoit de lui avoir écrit. Elle ſe leva pour interrompre une converſation qui lui déplaiſoit ; & s'approchant de la marquiſe, elle lui adreſſa la parole, & la força de ceſſer le diſcours qu'elle avoit commencé. Le marquis, que madame d'Elmont fatiguoit, fut ſi charmé du ſervice que madame de Raiſel lui rendoit, que pour la premiere fois il la regarda avec attention.

Elle étoit ſi belle ce ſoir-là, ſon air étoit ſi noble, ſi touchant, qu'il étoit impoſſible de la voir ſans convenir qu'elle étoit faite pour inſpirer de la tendreſſe & du reſpect. Elle railla la marquiſe ſur la mauvaiſe humeur qu'elle montroit, plaiſanta M. de Creſſy, en l'accuſant d'en être la cauſe, mit tant d'eſprit, de grace & de légéreté dans ce badinage, que le marquis s'étonna d'avoir pu la voir ſi long-temps ſans connoître combien elle étoit aimable.

Mais il cherchoit à s'approcher d'Adelaïde ; & malgré tous les ſoins qu'elle prit pour l'éviter, il parvint à ſe placer auprès d'elle. Il lui parla aſſez long-temps, ſans qu'elle daignât lui répondre, ni paroître attentive à ce qu'il lui diſoit. Ce ſilence mépriſant piqua vivement le marquis ; il lui dit qu'elle feignoit dans ce moment, ou qu'elle l'avoit trompé quand elle lui avoit permis de croire que ſes ſentiments la touchoient.

Je n'ai jamais feint, interrompit mademoiſelle du Bugei ; mais le temps & les événements changent les diſpoſitions de nos cœurs ; ſi le mien n'eſt plus le même, vous ne pouvez vous en plaindre avec juſtice. Cependant, comme j'ignore quelle perſonne a pris ſoin d'avertir mon pere d'une conduite que je me reproche, & qu'on peut m'obſerver ici, vous m'obligerez en vous éloignant. L'air de fierté dont elle prononça ce peu de mots, déconcerta M. de Creſſy ; il voulut lui parler encore, mais en vain ; elle ſe leva ſans l'écouter, & fut ſe placer ailleurs. Cette froideur & ce dédain, plus puiſſant ſur le marquis que l'amour ne l'avoit été, porterent au fond de ſon cœur un trait ſi vif, qu'il penſa que, ſans Adelaïde, ſans ſa tendreſſe, il n'étoit plus ni repos ni bonheur pour lui. Il s'abandonna au regret de l'avoir offenſée ; il voulut la ramener à quelque prix que ce pût être ; & quittant le bal dès que la bienſéance le lui permit, il courut chez

lui pour lui écrire, dans le deſſein de lui faire tenir ſa lettre cette nuit même.

Mademoiſelle du Bugei n'avoit pas pu s'empêcher de ſuivre les mouvements du marquis; elle s'étoit apperçue de l'effet qu'avoit produit ſur lui l'indifférence qu'elle lui avoit montrée; mais loin de s'applaudir du chagrin qu'elle lui avoit cauſé, elle en reſſentit un véritable au moment qu'il ſortit. Madame de Raiſel vit ſa triſteſſe, & lui en demanda le ſujet avec tant de marques de l'intérêt qu'elle y prenoit, qu'Adelaïde touchée ne put retenir quelques larmes. La comteſſe qui l'aimoit, lui reprocha doucement que depuis ſix mois elle la négligeoit, & lui fit ſentir, en la preſſant de lui ouvrir ſon cœur, qu'elle ſe doutoit que l'amour cauſoit ſes peines. Ce n'eſt ni le temps ni le lieu de vous confier ce qui m'agite, lui dit mademoiſelle du Bugei; mais à mon retour de Gerſey, où je dois paſſer quelques jours, j'irai vous demander vos conſeils & votre indulgence. Madame de Raiſel lui promit tous les ſecours que l'on pouvoit attendre d'une amie zélée & ſincere. Elles s'entretinrent aſſez long-temps, & ne ſe ſéparerent que lorſque la princeſſe, en ſe retirant, fit avertir Adelaïde, qui ſortit avec plaiſir d'un lieu où elle n'étoit pas libre de réfléchir ſur ce qui l'occupoit uniquement.

En maltraitant M. de Creſſy, elle n'avoit écouté que ſon devoir; mais les démarches que la raiſon nous fait faire, ne ſont pas toujours celles qui donnent le plus de ſatisfaction à notre cœur.

Le même Abailard venoit dans ce moment. Il commençoit à peine à respirer à Ferte. Héloïse, à peine de retour, lui présenta une lettre qu'il venoit de lui donner de la part du Paraclet. Elle l'ouvrit avec empressement. Et y trouva ce qui suit:

Vous ne haïssez rien, mademoiselle, que vous ne haïssez moi. Jusques à quand me voudrez-vous paroître votre ressentiment au lieu d'amour? Mon cœur est plus sincère que le vôtre, et il me paroît assuré d'un mépris que je ne peux surmonter. Vous, cruelle Héloïse, votre malheureux amant ne peut vivre et il vous hait de vous. Ah! rendez-moi vos premières bontés, et mettez un prix à cette faveur précieuse: mais ne serez facile pour l'obtenir. Mais puis-je encore espérer le bien qui m'a tant offert? Me sera-t-il permis de le demander? Pourra-t-on me l'accorder? Oui, si vous le voulez. Commencez à me parler. J'ai besoin d'un entretien avec vous. Il faut que votre bouche prononce mon pardon, qu'elle m'assure que vous ne me haïssez pas, que vous m'aimez encore. Ne refusez pas cette grâce à l'amant le plus soumis, le plus passionné et le plus respectueux qui fut jamais. Daignez régler l'heure, elle est dans vos mains. Et, que m'importera-t-il pas au bonheur de vous convaincre qu'il vous adore!

[illegible]

l'entretien que vous me demandez? Qu'importe que ma bouche prononce ce pardon, ſi mon cœur vous l'accorde, ſi ma main vous donne une preuve que vous l'avez déja obtenu? Adieu. Si vous m'aimez, ſongez qu'il n'eſt qu'une ſeule marque de votre amour, que vous puiſſiez offrir à Adelaïde.

Hélene ſe chargea du ſoin de remettre ce billet à M. de Creſſy; & mademoiſelle du Bugei, après avoir relu mille fois celui de ſon amant, s'endormit enfin dans l'état le plus tranquille où elle ſe fût trouvée depuis long-temps.

Cette fille qui ſervoit Adelaïde, étoit une de ces ames baſſes que l'intérêt conduit, qui ne voient dans les événements où le haſard les fait entrer par le beſoin qu'on a de les employer, que le profit qu'elles en peuvent tirer, ſans s'embarraſſer des ſuites ou des conſéquences qui trop ſouvent réſultent de leur entremiſe. Gagnée par M. de Creſſy, elle le ſervoit avec zele, & ſa libéralité la lui attachoit entiérement.

En lui donnant le billet d'Adelaïde, elle lui fit un récit exact de la joie que le ſien avoit excitée dans ſon cœur. Ce détail enflamma le marquis; il brûloit du deſir de voir mademoiſelle du Bugei, & de lui parler. Il ſe plaignit à Hélene du refus de ſa maîtreſſe; il en parut ſi touché, que cette fille eſpérant qu'il la récompenſeroit généreuſement, ſi elle lui procuroit un plaiſir qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur, lui of-

frit de l'introduire dès le ſoir même par le jardin, & lui fit voir la facilité de ce projet. Elle avoit remarqué l'endroit où M. du Bugei tenoit la clef de la porte de communication; elle pouvoit s'en ſaiſir pendant le jour, ouvrir cette porte, & remettre la clef ſans qu'on s'en apperçût. M. du Bugei ſe retirant de bonne heure, & ſa fille ayant l'habitude de ſe promener fort tard, M. de Creſſy pouvoit paſſer quelque temps avec elle ſans donner aucun ſoupçon.

Il accepta cette offre avec raviſſement; il lui donna une lettre pour ſa maîtreſſe, remplie des plus tendres proteſtations d'un amour éternel, & de l'aſſurance de lui en donner des preuves éclatantes & ſinceres. Hélene, contente de ſa reconnoiſſance, le quitta, après être convenue avec lui de l'heure à laquelle il ſe trouveroit à la porte, & du ſignal qu'elle feroit pour l'avertir de l'inſtant où il pourroit paroître.

M. de Creſſy paſſa tout le jour dans l'impatience de voir arriver cet heureux moment qui devoit le rapprocher d'Adelaïde. Occupé du plaiſir qu'il ſe promettoit à l'entendre lui parler encore avec cette douceur & cette ingénuité qui la rendoient ſi intéreſſante, il ſembloit avoir oublié tout le reſte. Mademoiſelle du Bugei l'emportoit alors dans ſon cœur ſur tout ce qui avoit combattu ſes charmes; le bonheur de l'aimer, de lui plaire, faiſoit ſa ſeule ambition; il ne concevoit pas l'aveuglement qui l'avoit porté à négliger un bien ſi doux; & tout ce qu'il comparoit à elle, à ſes

ſentiments, à la certitude d'être l'objet de ſon amour, de ſes préférences, lui paroiſſoit peu digne de ſes regrets.

Onze heures arriverent enfin ; il ſe rendit au lieu marqué ; il s'approcha doucement de la porte. La voix de deux perſonnes qui ſe parloient en dedans lui cauſa quelque inquiétude ; il prêta l'oreille ; & connoiſſant que c'étoit Adelaïde & Hélene qui s'entretenoient enſemble, il attendit en ſilence que cette derniere fît le ſigne dont ils étoient convenus. Une branche d'arbre, jetée par deſſus le mur, l'avertit qu'il pouvoit entrer. La porte n'étoit que pouſſée ; il la remit dans l'état où il l'avoit trouvée, & s'avança juſqu'au lieu où Adelaïde le ſouhaitoit peut-être, mais où elle ne l'attendoit pas.

La lune éclairoit ſi parfaitement, que mademoiſelle du Bugei connut d'abord le marquis. La ſurpriſe, l'embarras, un trouble mêlé de joie & d'inquiétude, lui ôterent pendant quelque temps la force de parler. Elle vouloit s'éloigner, elle ſe plaignoit d'Hélene, elle n'oſoit écouter ſon amant. Le marquis à ſes genoux ne vouloit point abandonner une de ſes mains, dont il s'étoit ſaiſi, qu'elle n'eût prononcé le pardon qu'il lui demandoit. L'aimable Adelaïde céda à l'attendriſſement de ſon cœur : elle pleura ; & ſes larmes, que l'amour faiſoit couler, furent le ſceau de ce pardon tant deſiré.

Que de ſerments d'aimer toujours ſuivirent cette douce réconciliation ! Qu'Adelaïde goûtoit de plaiſir à les entendre ! Elle les ré-

pétoit tout bas, & juroit en ſecret de remplir tous les engagements que ſon amant prenoit; cependant elle ne vouloit point qu'il reſtât long-temps avec elle, elle le preſſoit de ſe retirer; mais Hélene ſe joignant à lui pour *l'obliger à* lui accorder la liberté d'un plus long entretien, dans la crainte d'être apperçus *des* appartements, ils la déterminerent à paſſer dans le jardin public, qui à cette heure *étoit* fermé, & où l'on étoit ſûr de ne rencontrer perſonne.

Adelaïde trembloit à chaque pas; mais raſſurée enfin, & perdant toute autre idée pour ne s'occuper que de ſon amour, elle marcha aſſez long-temps appuyée ſur M. de Creſſy, qui, charmé de ſe voir auprès d'*elle*, & dans une ſi grande liberté, lui parloit avec une paſſion bien capable de *lui faire* oublier & l'univers & elle-même. Ils s'avancerent à pas lents juſqu'à une piece d'eau qui terminoit un parterre. Adelaïde s'aſſit ſur le gaſon qui la bordoit, le marquis ſe plaça près d'elle, & Hélene qui les avoit ſuivis, ſe promena à quelques pas d'eux.

Leur converſation s'anima. Adelaïde avoit déja oublié qu'elle avoit des reproches à faire; le plaiſir & l'eſpérance lui ôtoient le ſouvenir des fautes de ſon amant, elle n'étoit occupée que du bonheur de le voir & de l'entendre.

Le ſilence profond qui regnoit dans ce lieu, la beauté de la nuit, le parfum qui s'exhaloit des fleurs, l'air enflammé de la

ſaiſon, cette ſolitude où ils ſe trouvoient tous deux, le négligé d'Adelaïde qui n'avoit qu'une robe ſimple & légere que le moindre vent faiſoit voltiger, ſa tête ſans ornements, & ſa gorge demi-nue, éleverent peu à peu dans l'ame du marquis ces deſirs ardents, impétueux, ſi difficiles à réprimer quand l'occaſion de les ſatisfaire augmente encore l'empire que les ſens prennent ſur la raiſon.

La joie qu'il voyoit briller dans les yeux de mademoiſelle du Bugei, l'air paiſible dont elle l'écoutoit, le ſentiment qui ſe peignoit ſur ſon viſage lorſqu'il preſſoit ſa main, ou qu'il oſoit y porter ſa bouche, allumerent une ardeur ſi vive dans ſon ſein, qu'il ne put en contenir les tranſports. Il prit Adelaïde dans ſes bras; & la ſerrant tendrement, il imprima ſur ſes levres un de ces baiſers de feu, dont le murmure aimable éveille l'amour & la volupté. Adelaïde ſurpriſe, céda pour un inſtant à l'attrait d'un plaiſir inconnu; elle ſentit la premiere atteinte de cette ſenſation flatteuſe, qui conduit à ce doux égarement où la nature, par l'oubli de tout ce qui contraint ſes mouvements, ſemble nous ramener à ſon heureuſe ſimplicité.

Il fut court cet oubli. Mademoiſelle du Bugei, confuſe en revenant à elle-même, ſe plaignit de ſon amant; elle voulut fuir, mais il étoit à ſes genoux; il convenoit de ſa faute; il demandoit grace, il l'obtint. Un tendre raccommodement ſuivit cette querelle, & peut-être en renouvella la cauſe.

Combien

Combien ce [illegible]
de passions [illegible]
coûtait rien à [illegible]
percevoit [illegible]
coûter à son cœur [illegible]
on amour [illegible]
de l'un [illegible]
verent pour [illegible]
[illegible]
toire. La [illegible]
me à mesures [illegible]
Roger pour [illegible]
le temps de [illegible]
que les yeux [illegible]
inconnus. [illegible]
Gaut : [illegible]
encore [illegible]
à veille de [illegible]
en entre [illegible]
mes de [illegible]
le trouvent.

Pendant [illegible]
bles effusions. [illegible]
gent de la [illegible]
nant de [illegible]
elle s'étoit [illegible]
l'intéresser : c'étoit [illegible]
rer le plaisir de [illegible]
son amour, peut-être s'en [illegible]
dans son cœur. I. n'avoit pas [illegible]
qu'en croyant que l'écharpe [illegible]
madame d'Elmont, il n'eût pas [illegible]
la porter. Madame de Raitel n'[illegible]
tre ; mais elle disoit que M. de Civry le

devinât. Un mouvement injuſte, quoiqu pourtant naturel, lui faiſoit haïr la marquiſe; il lui ſembloit que cette femme étoit la cauſe du peu d'attention qu'on avoit fait ſa lettre; elle voulut au moins ôter à M de Creſſy toute idée qu'elle fût venue de ce côté, & dans ce deſſein, elle lui écrivit un autre billet conçu en ces termes:

Quand la fortune & l'amour s'uniſſent pour vous préparer un ſort digne de vous, quand on veut diriger vos pas vers un objet qui mérite votre attachement, pouvez-vous vous méprendre d'une façon ſi humiliante pour moi! Celle qui vous a donné mille preuves d'une folle paſſion, ne doit attirer que vos mépris; & c'eſt vous égarer que de chercher en elle un cœur dont on vous aſſure que l'honneur & la modeſtie reglent les mouvements. Levez les yeux plus haut; c'eſt parmi celles qu'on eſtime le plus, que vous trouverez la perſonne qui peut s'attendre aux attentions, aux ſoins, même à la tendreſſe de M. de Creſſy.

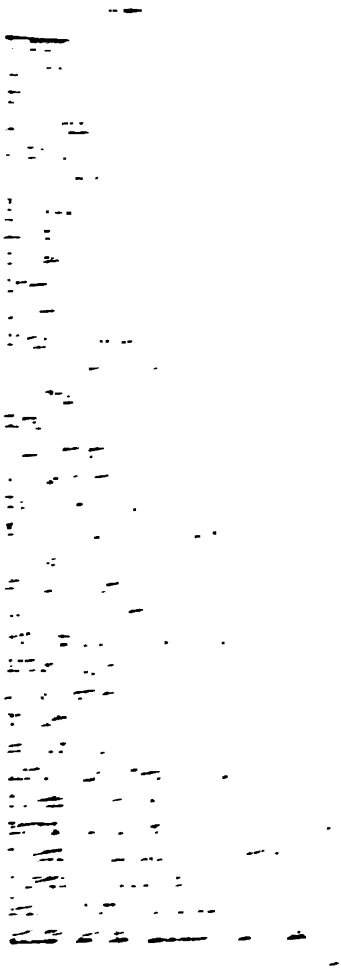
Ce billet, envoyé avec les mêmes précautions que le premier, fut rendu au marquis dans un inſtant où, tout rempli d'Adelaïde, il paroiſſoit peu porté à recevoir d'autres impreſſions. Pourtant ce ſecond aveu d'un amour délicat, le myſtere qui l'accompagnoit, la fortune dont on parloit, & ces mots, *levez les yeux plus haut*, le firent rêver profondément. Il ſe voyoit re-

l'incertitude où l'avoit jeté le billet de madame de Ranfé.

Dans ces dispositions où se trouvoit M. de Creffy, il eût été prudent de ne point voir Adelaïde, de s'excuser près d'elle, & de profiter du temps de son éloignement pour se déterminer; mais les êtres inconséquents qui nous donnent des loix, se sont réservé le droit de ne suivre que celles du caprice.

Pendant que le marquis se livroit à son inquiétude, des mouvements bien différents agitoient mademoiselle du Bugei : contente de son amant, sans crainte, sans défiance, se reposant sur sa foi, sur son amour, le plus heureux avenir s'ouvroit devant elle. Avec quelle complaisance, avec quel plaisir elle songeoit qu'elle alloit porter ce nom chéri, ce nom qu'elle n'entendoit jamais prononcer sans émotion ! Les chagrins que le marquis lui avoit donnés, s'effaçoient de son souvenir; elle n'envisageoit qu'avec ravissement le bonheur qui l'attendoit au retour de cette courte absence dont elle comptoit déja les moments. Son imagination, séduite par ces agréables idées, la faisoit jouir de ses espérances dans l'instant même qui alloit les renverser, & la priver pour jamais d'une erreur qui lui étoit si chere.

Elle revit le marquis avec tous les transports d'une joie naïve & d'une tendresse véritable, dont elle ne cherchoit point à lui cacher la vivacité. Ils parlerent longtemps de leur union prochaine, & des ar-



prieres ſoumiſes, ardentes, cette phraſe ſi ſimple en apparence, ſi ſouvent employée, & toujours trop puiſſante ſur le cœur d'une femme.... *vous ne m'aimez pas.... ſi vous m'aimiez!*.. mille & mille fois répétée par lui, confondoient Adelaïde. Elle aimoit, elle ne pouvoit ſouffrir que ſon amant doutât de ſon amour. De moment en moment il en exigeoit une preuve nouvelle; & plus elle donnoit, moins il paroiſſoit diſpoſé à borner ſes prétentions.

Hélene étoit éloignée, le temps un peu couvert répandoit dans le jardin une obſcurité qui n'étoit que trop favorable aux intentions de M. de Creſſy. La tendre & crédule Adelaïde, conduite par lui ſous un feuillage épais, abandonnée à l'imprudence de ſon âge, à l'ignorance du péril, à la foi de ſon amant, ſembloit s'être oubliée; ſon cœur tout entier à l'amour, n'étoit diſtrait par aucun autre objet; ſans prévoir où la guidoit une queſtion captieuſe, elle y avoit répondu; elle avoit dit qu'elle deſiroit qu'il fût heureux, qu'elle feroit tout pour aſſurer ſon bonheur. Elle le diſoit encore, quand la témérité du marquis, portée à l'extrême, la tirant de cette ivreſſe dangereuſe, lui rendit ſa raiſon, & la force de s'oppoſer à ſes entrepriſes.

Elle s'arracha de ſes bras avec un cri d'horreur; & s'élançant hors du boſquet, elle appella Hélene à haute voix, ſans s'embarraſſer dans ſon effroi ſi d'autres pouvoient l'entendre. Hélene accourut; mademoiſelle

du Bugei, un peu raſſurée à ſa vue, n'aya pas la force de ſe ſoutenir, s'appuya con un arbre; & laiſſant tomber ſa tête ſur ſein de cette fille qu'elle tenoit embraſſ elle ſe mit à pleurer avec toutes les marq d'une douleur exceſſive. Le marquis, ho teux d'une tentative qui lui avoit ſi n réuſſi, proſterné à ſes pieds, s'efforço mais en vain, de l'appaiſer; elle ne l'éco toit pas, & continuoit à s'affliger ſans par tre s'appercevoir ni de ſa préſence ni de ſoumiſſions. Faiſant enfin un effort ſur ell même, elle le repouſſa de la main, fit qu ques pas; & levant au ciel ſes yeux b gnés de larmes : oh, mon pere! s'écri t-elle, vous me l'aviez dit, & il n'eſt c trop vrai, celui qui vous cachoit ſes d ſeins n'en formoit que contre moi! Elle promena quelque temps ſans s'éloigner; rêvant profondément, enſuite s'appuy ſur Hélene, elle reprit le chemin de c elle, ſans répondre une ſeule fois à t ce que le marquis diſoit pour la fléc Elle étoit prête à rentrer, lorſqu'il rêta & la ſupplia de l'écouter.

Je ne veux rien entendre, lui dit- avec beaucoup de fierté; je vous mé & je vous hais. Je conçois à préſent raiſons de la conduite bizarre que vous tenue avec une fille à laquelle vous de du reſpect, & que tout autre que vous n oſé choiſir pour l'objet d'un amuſement la plus vile de ſon ſexe pouvoit vous curer. Je ſuis punie, cruellement pu

ajouta-t-elle, de cette fatale prévention qui m'a fait vous aimer, qui m'a fait croire que vous méritiez tout l'amour que je ſentois pour vous. Avec quel art vous m'avez trompée, & que mon cœur le ſoupçonnoit peu! Mais ce cœur vous échappe; non, il n'eſt plus à vous; il vous déteſte, & regarde comme un bien le trait qui le déchire, mais qui l'éclaire ſur la baſſeſſe du vôtre. Rendez-moi ma lettre, continua-t-elle; rendez-moi ce témoin d'une odieuſe foibleſſe. Puiſſé-je ne me rappeller jamais le malheureux penchant qui m'entraînoit vers vous, que pour me ſouvenir combien vous en fûtes indigne!

Le marquis, conſterné par ces reproches, héſitoit encore; il ne ſavoit ce qu'il devoit faire; il ne vouloit point lui rendre ſa lettre, il la ſupplioit de lui laiſſer le ſeul gage qu'il eût de ſes bontés; il preſſoit, il pleuroit, il lui repréſentoit tout ce qu'il croyoit capable de calmer ſon eſprit & de diſſiper ſa colere; mais rien ne pouvoit effacer l'impreſſion qu'elle venoit de prendre de ſon caractere; il n'étoit plus temps de lui en impoſer: bleſſée juſqu'au fond du cœur, elle ne pouvoit plus pardonner.

Elle réitéra ſa demande avec un ton & des expreſſions qui faiſoient aſſez connoître qu'elle vouloit être obéie; & dès qu'elle eut cette lettre, elle rentra précipitamment, ſans daigner écouter ce que M. de Creſſy vouloit lui faire entendre.

Quelle nuit paſſa la triſte Adelaïde! Il

n'eſt point de peines plus difficiles à ſupporter que celles que l'amour nous cauſe. Quel mal que celui que la réflexion aigrit, & qui mêle la honte à l'oppreſſion de la douleur! Elle frémiſſoit en penſant au danger qu'elle avoit couru; le bonheur de l'avoir évité, étoit une conſolation pour elle; mais à quel prix elle en jouiſſoit! Par la perte de ſes deſirs, de ſon amour, de tous ces projets flatteurs qui l'avoient ſi agréablement occupée. Il falloit renoncer à toutes ſes eſpérances; il falloit mépriſer celui qu'elle adoroit encore.

Ce n'eſt pas toujours ſon amant qu'on regrette le plus, quand on eſt forcée à lui retirer ſon cœur: c'eſt le ſentiment dont on étoit touchée, c'eſt le preſtige aimable qui s'évanouit, c'eſt le plaiſir d'aimer; plaiſir ſi grand pour une ame tendre, qu'elle ne voit rien qui puiſſe remplacer la douce habitude qu'elle avoit priſe de s'y livrer.

Adelaïde voulut relire cette lettre que le marquis lui avoit rendue. Mais quel étonnement pour elle, en voyant, au lieu de ſon écriture, celle de la comteſſe de Raiſel, écriture qui lui étoit parfaitement connue! M. de Creſſy, trompé par la forme égale de ces deux billets, avoit donné à mademoiſelle du Bugei celui qu'il avoit reçu ſans ſavoir de quelle part il venoit.

Confuſe, déſeſpérée à cette lecture, elle ne douta point qu'elle n'eût été ſacrifiée à la vanité du marquis: elle crut ſe reconnoître dans cette perſonnne qu'on accuſoit de lui donner des marques d'une folle paſſion. Un

cœur preſſé par la triſteſſe, adopte aiſément tout ce qui peut l'affliger encore. Elle penſa que la comteſſe étoit inſtruite de tout ce qu'elle avoit fait pour le marquis de Creſſy; elle ſe rappella tout ce que madame de Raiſel lui avoit dit au bal, & le prit pour une cruelle raillerie. Elle ſe vit trahie & ſe crut déshonorée; elle éclata en pleurs, en gémiſſements, en cris douloureux, & paſſa le reſte de la nuit à ſe plaindre avec Hélene du malheur de ſa deſtinée; mais comme elle vouloit abſolument ravoir la lettre qu'elle avoit cru reprendre, elle ſe détermina le matin, à écrire ce billet à M. de Creſſy:

Vous vous êtes trompé, monſieur; je vous renvoie la lettre de madame de Raiſel, & je vous prie inſtamment de me rendre la mienne. Je ne croyois pas qu'il y eût quelqu'un au monde à qui l'on pût reprocher ſes ſentiments pour moi, ni que perſonne oſât jamais me ſoupçonner d'avoir donné des preuves d'une folle paſſion. C'eſt bien aſſez pour me faire rougir, de vous en avoir donné d'une tendreſſe pure & véritable, que vous étiez indigne d'inſpirer. Rendez ma lettre à Hélene, & ſoyez à jamais ſûr du mépris d'Adelaïde.

Elle joignit à ce billet tous ceux qu'elle avoit reçus du marquis, & chargea Hélene de lui rendre ce paquet, avec un ordre poſitif de ne rapporter d'autre réponſe que celle qu'elle demandoit.

Cette fille s'acquitta de ſa commiſſion;

C'eſt un des avantages de la [illegible]
de l'ame d'un homme ſur la nôtre, [illegible]
cette force qui lui fait étouffer avec [illegible]
les remords légers qui s'élevent quelquefois
dans ſon cœur au ſouvenir d'une [illegible]
ſible & malheureuſe, à laquelle [illegible]
ne peut reprocher que de l'avoir [illegible]
d'une eſtime qu'il ne méritoit pas.

De tant de marques de tendreſſe que M. de Creſſy avoit reçues d'Adelaïde, la ſeule dont peut-être il lui ſavoit gré, étoit ce mouvement de dépit qui l'avoit fait écrire & nommer madame de Raiſel. En apprenant quelle étoit la perſonne qui le préféroit & deſiroit de lui plaire, il convint qu'en effet la fortune & l'amour s'étoient unis pour le combler de leurs faveurs.

La comteſſe, parée de tous les dons qui pouvoient attirer ſes vœux, offroit à ſon idée une foule de plaiſirs dont il jouiroit avec elle & par elle. Le faſte, l'éclat, les graces, la beauté, un titre qu'il ambitionnoit & que cette alliance pouvoit lui procurer avec le temps; que de raiſons pour rendre ſes pourſuites ardentes! Mais il falloit cacher cette ambition qui le guidoit vers elle; il falloit prévenir le tort que ſon procédé pour Adelaïde pouvoit lui faire dans l'eſprit de madame de Raiſel, ſi jamais elle en étoit informée. Après l'avoir vue ſi long-temps avec indifférence, il n'oſoit ſe montrer tout-à-coup amant paſſionné, encore moins paroître inſtruit de ſes ſentiments. Il craignoit de bleſſer ſon orgueil ou ſa délicateſſe, en l'arrêtant dans la route qu'elle s'étoit tracée, & que peut-être elle prenoit plaiſir à ſuivre.

Ces conſidérations le porterent à en agir en apparence comme il avoit coutume de faire; il n'alla pas plus ſouvent chez madame de Raiſel, mais il ſe renferma ſans affectation dans le cercle où elle vivoit. Sans

lui parler d'un amour dont il vouloit qu'e
fût perſuadée, il ſe conduiſit d'une façon
faire juger à tout le monde qu'il en reſſe
toit un violent pour elle. Il ne ſembl
jamais ni l'attendre ni la chercher ; mais
rêverie où il paroiſſoit s'abandonner, & d
ſa préſence le retiroit, l'embarras que
moindres plaiſanteries lui cauſoient, un
plication continuelle à étudier ſes goûts,
naturel dont il les adoptoit, toutes ce
tites choſes qui ne prouvent aux perſ
indifférentes que les attentions de l'a
mais qu'un cœur prévenu prend po
ſoins de l'amour ; l'art de développer
lents, de ſe parer des qualités brillante
caractere eſtimable ; tout fut emplo
tout réuſſit au marquis au delà de
pérances : la comteſſe le crut aiſéme
ce qu'il vouloit paroître.

Les hommes s'épargneroient la plus
partie des peines qu'ils ſe donnent po
en impoſer, s'ils pouvoient imagine
bien la nobleſſe de nos idées leur dc
facilité pour nous tromper. Une
croiroit ſe dégrader, en ſuppoſant d
à l'objet qu'elle a choiſi pour celu
affections ; &, dès qu'elle aime, elle
plus de vertus à ſon amant qu'il r
feindre.

Tout le monde aſſuroit madame
fel que le marquis de Creſſy l'aim
toit avec plaiſir qu'elle l'entendoit c
craignoit encore de ſe livrer à une
l'événement pouvoit détruire : ce

elle avoit pour lui les diſtinctions les plu flatteuſes, & n'attendoit que l'aveu de ſe ſentiments pour lui montrer combien les ſien étoient tendres & ſinceres.

Il commençoit à ſe rendre aſſidu chez elle, lorſqu'un jour une légere indiſpoſition lui faiſant garder la chambre, M. de Creſſy fut admis, malgré le deſſein formé qu'elle avoit pris de ne voir perſonne. Elle étoit rêveuſe, même triſte. Le marquis ſe conformant à l'air ſérieux qu'il lui voyoit, lui en demanda la raiſon avec toute l'apparence de la plus tendre inquiétude. La comteſſe lui dit qu'une perſonne qu'elle aimoit avoit été fort mal, & ne jouiſſoit encore que d'une ſanté très-languiſſante; qu'elle venoit de l'apprendre dans le moment. Elle ajouta que c'étoit une perſonne charmante, & tout de ſuite elle nomma mademoiſelle du Bugei.

Le marquis perdit toute contenance à ce diſcours; il changea de couleur, & reſta les yeux baiſſés dans un ſilence qui ſurprit la comteſſe. Je vois, lui dit-elle en l'examinant avec attention, que cette nouvelle vous donne bien de l'émotion; je ſuis fâchée de vous l'avoir annoncée avec ſi peu de ménagement, mais j'ignorois l'effet qu'elle pourroit produire ſur vous. Et voyant qu'il continuoit à ſe taire: je ne ſavois pas, ajouta-t-elle, que vous euſſiez des liaiſons particulieres avec Adelaïde. Je l'aime, ſa perte m'eût infiniment touchée, & je ne ſais pourquoi vous rougiſſez de montrer que vous y ſeriez encore plus ſenſible.

j'ai quelques liaiſons avec mademo
ugei, madame, reprit le marquis,
d'une eſpece à me chagriner le reſt
vie. Je puis rougir & paroître confu
prenant l'état où elle s'eſt trouvée, j
le j'ai tout lieu de m'accuſer d'en êt
alheureuſe cauſe. Vous, s'écria la c
ſſe? Ah! madame, interrompit M. de
, ſuſpendez votre jugement. Je ſuis b
ne, jeune, vain peut-être. Je ne préte
pas que ma conduite ſoit exempte de tou
proche : j'ai des torts, je les ſens, je ne
me les pardonner. Mais ſi vous ſaviez.
ſi mon cœur vous étoit mieux connu, p
être ne me condamneriez-vous pas.

Il eſt difficile de vous comprendre, d
comteſſe un peu troublée : en ſuppoſant
l'intérêt vif que vous prenez à mademoi
du Bugei décele un tendre penchant, p
quoi donc rougiriez-vous en le laiſſant
roître? Par quelle ſingularité votre an
feroit-il un malheur pour elle? Quels
ces torts que vous vous reprochez, que
craignez de ne pouvoir vous pardonner
vous eſt poſſible de me les faire con
ſans que cette confidence offenſe A
ou lui nuiſe, vous m'obligerez pa
confiance.

Si les mouvements de notre cœu
doient de nous, de nos réflexions - r
de Creſſy, Adelaïde ſeroit heureuſe
ſentirois pas le regret affreux d'av
blé ſon repos & détruit, au moins p
que temps, la douceur & l'agrémen

Mais, madame, comment vous avouer une légéreté, une indiſcrétion que rien ne peut excuſer? C'eſt une faute que je n'oublierai point & dont le ſouvenir m'affligera ſans ceſſe.

Madame de Raiſel pénétrée de l'air & du ton dont il s'exprimoit, réitéra la priere qu'elle lui avoit faite, & le preſſa de lui apprendre ce qui cauſoit ſa peine. M. de Creſſy, charmé de trouver cette occaſion de la prévenir ſur la ſeule choſe qui pouvoit lui découvrir ſa façon de penſer, feignant de céder à ſes inſtances : je vais, madame, lui dit-il, m'expoſer à perdre par ma ſincérité une partie de l'eſtime dont vous m'honorez; mais pouvez-vous former un deſir qu'il ſoit en mon pouvoir de ſatisfaire, ſans que mon cœur vole au devant de vos vœux?

Vous n'ignorez pas, madame, avec quelle indifférence j'ai vu toutes les femmes; même celles qui ont paru me diſtinguer. Occupé du ſoin de faire ma cour, de remplir les devoirs que mon état m'impoſe, d'acquérir des amis, j'ai évité de me livrer à des amuſements peu faits pour me ſéduire. Un naturel ſenſible, un caractere vrai, m'ont fait enviſager l'amour comme une paſſion qu'il étoit heureux de ſentir, mais ridicule de feindre. Dans ces diſpoſitions, je vous vis, madame, & mon cœur me dit que vous étiez la ſeule perſonne qui pût m'inſpirer ces ſentiments délicieux qui, nés de l'admiration, accrus par le reſpect, entretenus par l'eſtime, & ſoutenus par l'amitié, rempliſſent tous les vuides de l'ame, &

forment ces chaînes douces & durables que le temps ne peut rompre : mais la différence de nos fortunes, le bruit répandu du peu de goût que vous montriez pour prendre de nouveaux engagements, tant de partis plus avantageux que vous aviez éloignés, aſſez de hauteur peut-être pour craindre d'eſſuyer des refus, mille raiſons me forcerent à cacher l'ardeur que vous m'inſpiriez. Je voulus en triompher; je contraignis mes deſirs qui m'entraînoient ſur vos pas; j'évitai les occaſions de vous voir, je ne parus chez vous que lorſque la bienſéance m'obligea de m'y montrer. C'eſt dans ce temps, madame, qu'Adelaïde me laiſſa voir des diſpoſitions ſi favorables, qu'il me fut impoſſible de conſerver de la froideur auprès d'une fille charmante qui ne me cachoit pas que j'avois ſu lui plaire. Sans eſpérance près de vous, ſans paſſion pour elle, déterminé ou plutôt emporté par cette vanité qui nous rend ſenſibles aux préférences, je me plus à ſuivre tous les mouvements de mademoiſelle du Bugei. Je me livrai au plaiſir de voir naître dans ſon cœur un amour dont je n'enviſageai point les ſuites : j'en admirois les progrès, ils me flattoient, & je m'en applaudiſſois par une étourderie dont je ne puis trop me repentir.

Je voyois ſouvent Adelaïde chez madame de Gerſay; quand elle manquoit à s'y rendre, je la cherchois à la promenade, dans les maiſons où elle alloit, par-tout où je croyois la trouver; elle amuſoit mon inquiétude,

& cet ennui inſéparable d'un homme iſolé qui ne tient fortement à rien, & dont les deſirs n'ont pour objet qu'un bonheur qui le fuit. Mes aſſiduités furent remarquées, M. du Bugei voulut me faire expliquer ſur mes deſſeins. C'eſt alors que, m'avouant que je n'en avois aucun, je reconnus toute l'imprudence de ma conduite. Sûr d'être aimé d'Adelaïde, un ſentiment de reconnoiſſance me portoit à m'unir pour jamais avec elle : mais en y réfléchiſſant plus mûrement, je penſai que ce ſeroit la trahir. Je ne crus pas devoir la lier à un époux dont elle ne fixeroit pas les vœux. J'aimai mieux paſſer pour intéreſſé aux yeux de M. du Bugei, en prenant un prétexte qui pouvoit me dégager; j'aimai mieux paſſer pour ingrat & léger à ceux d'Adelaïde, que deriſquer de la rendre malheureuſe un jour par mon indifférence. Je refuſai donc, & ne rendis plus de ſoins à mademoiſelle du Bugei. Je la revis au bal, où vous étiez toutes deux; ſon air abattu, ſa triſteſſe, quelques mots qu'elle me dit, le reproche ſecret que je me faiſois d'avoir entretenu ſa tendreſſe ſans la partager, l'intérêt qu'on prend toujours aux peines que l'on cauſe, ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſon amour, me firent une impreſſion ſi vive, que j'allois peut-être lui offrir toutes les preuves qu'elle pouvoit exiger de mon repentir, lorſqu'en jetant les yeux ſur vous, je ſentis que tout cédoit dans mon cœur à l'attrait invincible qui m'entraînoit vers madame de Raiſel.

Comment m'ôter pour toujours le foible eſpoir qui me ſéduiſoit quelquefois? Comment m'ôter ma liberté, pendant que vous jouiſſiez de la vôtre? Je n'attendois pas le bien que je deſirois; mais ſi rien ne me le promettoit, au moins un obſtacle inſurmontable ne me privoit pas du plaiſir d'y ſonger, de m'en occuper dans ces moments où des idées vagues flattant l'imagination qui les enfante, ſemblent applanir toutes les difficultés qui s'oppoſent à nos ſouhaits.

J'avois reçu un billet dont j'avois été foiblement affecté, ſur-tout ayant penſé, par je ne ſais quelle fantaiſie, qu'il venoit de madame d'Elmont; j'en reçus un autre qui m'apprit que le premier n'étoit pas d'elle. Vous le dirai-je, madame, ajouta le marquis en s'interrompant, oſerois-je vous dire de quelle main je penſai qu'il venoit?

La comteſſe baiſſa les yeux, rougit; & d'un air d'intérêt, & avec un ton qui marquoit aſſez combien ce diſcours l'attachoit, elle le pria de continuer.

Je le crus de vous, madame; & mon amour ſe réveillant avec force, plus d'Adelaïde, plus d'inquiétude ſur ſes ſentiments. Que m'importoit alors ſon eſtime ou ſa tendreſſe, ſes plaiſirs ou ſa peine? Je ne vis que madame de Raiſel; ſon image adorée remplit tout mon cœur; j'abandonnai mademoiſelle du Bugei; je ne la revis que pour lui prouver que je ne l'aimois point, que je ne ſerois jamais à elle; & par une dureté condamnable, je la réduiſis à faire

des efforts ſur elle-même, à s'éloigner pour oublier un amant qu'elle doit déteſter, & qui ne peut ſe ſouvenir d'elle ſans ſe mépriſer lui-même.

Que je plains Adelaïde, dit alors madame de Raiſel! Qu'il lui ſera difficile de ſe conſoler d'un tel événement! Pourra-t-elle vous oublier? Mais achevez; votre ſincérité me touche, & votre confiance me flatte.

Que vous dirai-je de plus, madame? continua M. de Creſſy, je n'oſai vous laiſſer voir ce que je croyois avoir pénétré; mais je ne pus réſiſter au plaiſir de vous montrer que j'obéiſſois à vos ordres, en levant les yeux vers l'objet le plus digne de mon attachement. Vous ſavez tout, madame; vous venez de lire dans un cœur qui vous eſt ſoumis, qui vous l'a toujours été, dont le ſort dépend de vos bontés. Quel prix m'eſt-il permis d'attendre de mon obéiſſance? Puis-je eſpérer qu'une paſſion que vous ſeule pouviez allumer dans ce cœur, vous touche en effet? Eſt-ce l'aimable comteſſe de Raiſel qui a daigné m'avertir de chercher mon bonheur? Eclairciſſez mes doutes; j'attends à vos pieds l'arrêt que vous allez prononcer. Parlez, madame, parlez, & ſongez que ce moment va décider pour jamais du ſort d'un homme qui vous adore.

Qui n'eût point ajouté foi à ce récit ſi ſimple, ſi naturel? Pourquoi madame de Raiſel en eût-elle ſoupçonné la vérité? Elle

crut le marquis; & lui tendant une main qu'il reçut à genoux, & ſur laquelle il imprima le baiſer le plus ardent : oui, c'eſt moi, lui dit-elle, qui ai deſiré votre amour; vous me voyez pénétrée de l'aveu que vous m'en faites. Qu'il m'eſt cher cet amour! Je le partage, j'oſe le dire, & je ferai vanité de le prouver : oui, je mets tout mon bonheur à penſer que vous m'avez choiſie pour faire le vôtre.

Une déclaration ſi préciſe fut reçue avec tous les tranſports d'une joie véritable. La comteſſe s'efforça de perſuader à M. de Creſſy, que ſi ſa conduite avec Adelaïde n'étoit pas tout-à-fait irréprochable, il devoit cependant ceſſer de s'en affliger; que la maladie qu'elle venoit d'avoir, pouvoit provenir d'une autre cauſe; & qu'à ſon âge le temps & l'abſence effaçoient les plus fortes impreſſions. Ce n'eſt pas que je blâme votre ſenſibilité, ajouta-t-elle; au contraire, elle redouble mon eſtime, & mon cœur ſe plaît à découvrir que le vôtre eſt capable d'une tendre compaſſion.

M. de Creſſy, parvenu à ſe faire un mérite du procédé cruel qu'il avoit eu pour mademoiſelle du Bugei, arrivé au moment de perſuader à madame de Raiſel qu'il l'avoit aimée dans un temps où il n'avoit aucune vue ſur elle, enfin à paroître à ſes yeux le plus ſincere & le plus tendre de tous les hommes, s'applaudiſſoit de la fineſſe avec laquelle il la trompoit. Il attribuoit ſes ſuccès à ſon adreſſe : erreur

groſſiere de tous ceux que la fauſſeté guide. On eſt crédule ſans être foible ni imprudent, & l'extrême confiance naît toujours du peu d'idées qu'on a qu'il y ait des ames aſſez baſſes pour en abuſer.

Peu de temps après cet entretien, madame de Raiſel annonça le jour de ſon mariage & l'époux qu'elle avoit choiſi. Le marquis reçut les félicitations de tous ceux qui connoiſſoient la comteſſe ; ſon bonheur fut envié par une foule de rivaux moins heureux, & peut-être plus dignes de l'être. Ces noces ſe firent avec éclat ; & les fêtes brillantes qui les ſuivirent, marquerent aſſez le contentement des deux époux. Madame de Raiſel avoit donné à M. de Creſſy tout ce qu'il étoit en ſon pouvoir de lui rendre propre. Sa fortune aſſurée, ſon ambition ſatisfaite, l'amour & les charmes de la marquiſe, une maiſon devenue le temple de la gaieté, lui firent goûter tant de plaiſirs dans cette union, qu'il oublia facilement la route qu'il avoit priſe pour acquérir les biens dont il jouiſſoit.

Madame de Creſſy, bien plus heureuſe, puiſqu'elle aimoit & ſe croyoit adorée, ſe diſoit à chaque inſtant qu'elle regnoit ſur un cœur tendre, ſincere, généreux, tout à elle, ſur un cœur dont elle croyoit que rien n'égaloit la nobleſſe & la grandeur : elle voyoit un dieu dans ſon mari, il lui devenoit tous les jours plus cher ; ſans ceſſe occupée à lui procurer de nouveaux amuſements, elle ſembloit ne vivre, ne reſpi-

[illegible]

... fouvenir douloureux, mais cher, mais vif, & fans ceffe préfent à fon ame! Dans cette fituation, fon retour à Paris ou à fa cour

étoit pour elle le comble du malheur, & chaque jour qui rapprochoit celui où elle devoit quitter Gerſay, ajoutoit à ſon ſupplice.

Un ſoir qu'elle étoit dans l'appartement où tout le monde ſe raſſembloit pour jouer, le chevalier de Saint-Hélenes, qu'on attendoit depuis huit jours à Gerſay, arriva, & pour excuſer ſon retard, rendit compte des affaires qui l'avoient obligé de reſter à Paris: c'étoit le mariage de madame de Raiſel & de M. de Creſſy. Madame de Gerſay entra dans des détails, lui fit mille queſtions, & le chevalier s'étendit avec plaiſir ſur un diſcours qui paroiſſoit intéreſſer.

Que devint Adelaïde en l'écoutant! Un froid mortel ſaiſit ſon cœur; pâle, tremblante, ſans force & preſque ſans ſentiments, elle ſe renverſa ſur le ſiege où elle étoit aſſiſe; & fermant les yeux, elle deſira de ne les rouvrir jamais. Par bonheur pour elle, M. du Bugei n'étoit pas préſent; & comme depuis ſa maladie elle étoit très-foible, on ne chercha point d'autre cauſe à ſon évanouiſſement.

Il fut long; & lorſqu'elle reprit la connoiſſance, elle ſe trouva dans ſon lit, environnée de pluſieurs perſonnes qui s'efforcerent de la rappeller à la vie. Elle fit connoître qu'elle deſiroit d'être ſeule; & dès qu'elle ſe vit en liberté : il eſt marié, s'écria-t-elle, en ſe jetant dans les bras d'Hélene! il eſt marié! Hélene, il eſt marié, lui répéta-t-elle mille fois! Je n'ai plus de doute, de crainte, d'eſpérance; il eſt perdu! Rien ne peut

me

me le ramener, rien ne peut me le rendre! Madame de Raiſel eſt heureuſe! Elle triomphe dans ſes bras des pleurs d'une fille infortunée! A-t-elle mérité ce cœur qu'elle m'enleve? L'inhumaine! avec quel air de vérité elle feignoit de s'intéreſſer à mes peines, d'en ignorer le ſujet! Elle m'offroit des ſecours, des conſeils, de l'amitié. Ah, la cruelle! Elle eſt ſa femme, elle regne ſur ſes volontés, elle fait ſes plaiſirs, elle les partage; il lui eſt permis de contenter tous les deſirs de ce qu'elle aime; elle peut, ſans rougir, recevoir ſes careſſes, les lui rendre, mettre ſon bonheur à s'y montrer ſenſible: & moi, je ne dois me rappeller qu'avec honte ces moments.... moments délicieux, & pour toujours gravés dans ma mémoire! Ah, pourſuivit-elle dans l'armertume de ſon cœur, Hélene! imprudente Hélene! pourquoi ta fatale complaiſance m'expoſa-t-elle à le recevoir? Hélas! ſans toi, ſans ta facilité, j'ignorerois une partie de mes pertes.

M. du Bugei interrompit ſes triſtes plaintes; il venoit ſavoir comment elle ſe trouvoit. Hélene l'aſſura qu'elle n'avoit beſoin que de repos; & la malheureuſe Adelaïde paſſa la nuit dans un ſaiſiſſement qui, retenant ſes larmes, faiſoit que le peu qu'elle en verſoit, déchiroit ſon cœur ſans le ſoulager.

Elle fut quelques jours dans cet excès d'accablement; mais en faiſant violence à tous ſes ſentiments, elle parut ſe calmer. Son pere attendoit le retour de ſa ſanté pour la

ramener à Paris; mais elle avoit pris la réſolution de n'y rentrer jamais.

Elle pria M. du Bugei de lui permettre de paſſer un mois à Chelles, où elle lui fit entendre qu'elle eſpéroit ſe rétablir tout-à-fait. Il y conſentit avec peine; & ce fut avec une extrême répugnance qu'il la conduiſit lui-même à cette abbaye. Mademoiſelle du Bugei pleura beaucoup en ſe ſéparant de lui; & le chagrin qu'il ſentit lui-même en la laiſſant à Chelles, fut un préſage de la perte qu'il alloit faire. L'aimable & triſte Adelaïde, peu de jours après ſon arrivée, entra au noviciat, où ſes épreuves abrégées par l'avantage qu'elle avoit d'avoir été élevée dans la maiſon, lui permirent au bout de ſix mois de prendre le voile blanc, malgré les regrets de ſon pere, la douleur du comte de Saint-Agne qui l'aimoit, & les efforts réunis de toute ſa famille.

Madame de Creſſy s'affligea du parti que prenoit Adelaïde; elle craignit que ſes ſentiments pour le marquis ne l'y euſſent déterminée; elle n'oſa s'en expliquer avec lui, dans la crainte de le chagriner, & d'ajouter au reproche ſecret que peut-être il ſe faiſoit à lui-même. Le malheur d'Adelaïde étoit un poids pour la marquiſe; ſon cœur vraiment généreux ſouffroit, en ſongeant qu'elle avoit innocemment cauſé ſa perte. Elle donna des larmes au ſort d'une jeune perſonne qui s'arrachoit au monde dans un âge où, peu capable de juger des effets du temps, & guidée par un mouvement qu'il pouvoit dé-

truire, ſe livroit à l'horreur d'un repentir infructueux & éternel.

Plus d'un an s'étoit paſſé dans le raviſſement d'une paſſion heureuſe, ſatisfaite & toujours vive. Peut-être la marquiſe eût-elle joui long-temps de cet état paiſible, ſans un événement où ſa bonté l'intéreſſa.

Madame de Berneil, ancienne amie de la mere de madame de Creſſy, vivoit retirée au Val-de-Grace, avec une fille, ſeul fruit d'un mariage mal aſſorti, qui avoit renverſé ſa fortune par une ſuite de malheurs dont le détail eſt peu néceſſaire. Une penſion du roi la faiſoit ſubſiſter avec aſſez d'aiſance. Cette penſion s'éteignoit par ſa mort, & ſa fille avoit beſoin d'amis pour en conſerver une moitié que la faveur pouvoit lui accorder, mais qu'on ne lui devoit pas. Madame de Berneil, qui avoit éprouvé plus d'une fois combien madame de Creſſy étoit portée à obliger, ſe ſentant dangereuſement malade & près de ſa fin, eut recours à elle. Elle lui fit écrire ſon état; & la marquiſe s'étant rendue auprès d'elle, trouva cette dame preſqu'expirante, & ſi occupée du ſort de ſa fille, que madame de Creſſy, pénétrée d'une inquiétude ſi naturelle & du ſpectacle qu'offroient à ſes yeux les larmes de ſa fille & la douleur touchante de la mere, promit avec ſerment de ſe charger du ſoin de mademoiſelle de Berneil, de la retirer chez elle, & de ne s'en ſéparer qu'après lui avoir procuré un établiſſement convenable à ſa naiſſance, & qui pût la rendre heureuſe.

Il ſembloit que madame de Berneil n'attendît que cette promeſſe d'une femme dont la nobleſſe des ſentiments lui étoit connue, pour rendre au ciel une ame devenue plus tranquille. Elle mourut le ſoir même; & la marquiſe, qui ne l'avoit pas quittée, embraſſant tendrement mademoiſelle de Berneil, lui renouvella les aſſurances qu'elle avoit données à ſa mere, & la conduiſit chez elle, où elle la recommanda aux ſoins de ſes femmes, pendant qu'elle alloit à Verſailles chercher monſieur de Creſſy qui l'y attendoit.

Elle lui rendit compte des engagements qu'elle avoit pris, & lui montra un peu de crainte qu'ils ne puſſent lui déplaire, s'excuſant ſur le moment qui ne lui avoit pas permis de le conſulter. M. de Creſſy badina de cette eſpece de ſoumiſſion, qu'il traita d'enfance; il l'aſſura qu'il approuveroit toujours ce qu'elle feroit. En effet, il eut pour mademoiſelle de Berneil tous les égards qu'il auroit cru devoir à une ſœur chérie. Elle fut traitée par la marquiſe, non comme une fille dont le ſort dépendoit de ſes bontés, mais comme une amie dont le ſéjour chez elle devoit être ſuivi de tous les agréments qu'on s'efforce de procurer à ceux dont on attend des bienfaits.

Hortenſe de Berneil avoit un peu plus de vingt ans; ſa figure n'avoit rien de remarquable que l'art avec lequel elle en cachoit les défauts; un goût de parure, aſſez rare dans une perſonne élevée loin du monde, donnoit de l'élégance à tout ce qu'elle por-

toit; le deſir de plaire l'avoit toujours occupée, quoique long-temps ſans objet. Elle avoit de l'eſprit, peu de brillant, beaucoup de réflexion. Il étoit difficile de la connoître; un air froid & le ſilence qu'elle gardoit ſur ſes goûts, la faiſoient paroître d'une extrême indifférence. L'ennui d'une retraite forcée avoit mis de la dureté dans ſon caractere. Elle avoit de l'humeur, & ſavoit en cacher l'aigreur ſous l'apparence intéreſſante d'une ſanté délicate, que la moindre émotion altéroit. Capricieuſe, jalouſe, ſuſceptible de paſſion, ſans être capable de tendreſſe ni d'amitié, Hortenſe étoit peu faite pour ſentir la conduite que madame de Creſſy tenoit avec elle.

Il y avoit déja quelque temps que mademoiſelle de Berneil vivoit à l'hôtel de Creſſy, lorſque le marquis s'amuſant un jour à étudier un air qu'on avoit mal noté, Hortenſe, en le reprenant, le fit appercevoir qu'elle avoit la voix belle, & qu'elle chantoit parfaitement bien. Il aimoit la muſique; & ce talent qu'il lui découvrit, redoubla ſes attentions pour elle. Madame de Creſſy voyoit avec plaiſir le goût qu'il prenoit pour mademoiſelle de Berneil; elle cherchoit à la faire valoir auprès de lui, & n'attendoit qu'une occaſion favorable pour la marier & la rendre heureuſe.

M. de Creſſy étant un matin à la toilette de la marquiſe, où il aſſiſtoit ſeul avec Hortenſe, on lui apporta une lettre qu'il ne put lire ſans donner des marques d'une grande

ſenſibilité. Cette lettre étoit de mademoiſelle du Bugei; elle l'avoit écrite la veille, & ce jour même elle prenoit le voile noir, derniere cérémonie de ſa conſécration à la vie religieuſe.

Les yeux de M. de Creſſy ſe remplirent de larmes : la lettre tomba de ſes mains; & tandis qu'il les portoit ſur ſon viſage pour cacher ſon attendriſſement, la marquiſe effrayée de l'effet qu'avoit produit cette lettre, fit ſigne à une de ſes femmes de la ramaſſer, & de la lui apporter. Elle la prit ſans la lire; & courant embraſſer ſon mari, elle lui demanda avec empreſſement quelle nouvelle ſi fâcheuſe pouvoit l'accabler ainſi. Mais le marquis, ſans changer de ſituation, lui dit de lire la lettre. Elle y trouva ce qui ſuit :

C'eſt du fond d'un aſyle où je ne redoute plus la perfidie de votre ſexe, que je vous dis un éternel adieu. Naiſſance, biens, honneurs, dignités, tout s'évanouit à mes regards. Ma jeuneſſe flétrie par mes larmes, le goût des plaiſirs anéanti dans mon cœur, l'amour éteint, le ſouvenir préſent & le regret toujours trop ſenſible m'enſeveliſſent à jamais dans cette retraite. O vous! qui m'avez conduite à me cacher dans cette eſpece de tombeau, ne craignez pas mes reproches; je ne vous écris que pour vous dire que je vous pardonne. J'offre au ciel une victime immolée par vos mains, & je le prie avec ardeur de répandre ſur vous tout le mérite du ſacrifice vo-

lontaire que je lui fais. L'auguſte Epoux qu'Adelaïde choiſit, effacera de ſon cœur des ſentiments qu'elle ne peut conſerver ſans l'offenſer : il y mettra les vertus qu'il chérit, & l'oubli qu'il exige; elle oſe eſpérer qu'il lui pardonnera les motifs qui la déterminent aujourd'hui. Alors, proſternée aux pieds de ſes autels, elle lui demandera pour vous tous les biens dont vous l'avez privée; & ſi elle peut s'intéreſſer encore au monde qu'elle abandonne, ce ſera ſeulement pour s'aſſurer que le marquis de Creſſy eſt heureux.

Dites à madame de Creſſy que je lui pardonne l'opinion qu'elle a eue de mon caractere. Dites-lui que j'ai oublié ſon injuſtice, & que je me ſouviens ſeulement de la tendre amitié que j'eus pour elle.

La marquiſe, en finiſſant cette lettre, ſe jeta dans les bras de ſon mari ; & le ſerrant avec une tendreſſe inexprimable : Pleurez monſieur, pleurez, dit-elle, en le baignant de ſes larmes; ah, vous ne ſauriez montrer trop de ſenſibilité pour un cœur ſi noble, ſi conſtant dans ſon amour! Aimable & chere Adelaïde, s'écria-t-elle, c'en eſt donc fait, & nous vous perdons pour toujours! Ah, pourquoi faut-il que je me reproche de vous avoir privée du ſeul bien qui excitoit vos deſirs! Ne puis-je jouir de ce bien ſi doux, ſans me dire que mon bonheur a détruit le vôtre!

Le marquis, touché de ce ſentiment généreux qui lui faiſoit regretter Adelaïde, la

preſſant avec tranſport, eſſuyoit ſes larmes ; & par les plus tendres careſſes & les expreſſions les plus paſſionnées, la conjuroit de lui pardonner l'imprudence qu'il avoit eue de lui montrer cette lettre.

Mademoiſelle de Berneil, témoin de cette ſcene touchante, conſidéroit la marquiſe avec étonnement. Tout ce qu'elle pouvoit comprendre, c'eſt que madame de Creſſy s'affligeoit de la retraite d'une fille que ſon mari avoit aimée, & que ſes pleurs faiſoient penſer qu'il aimoit encore. Une pareille ſenſibilité étoit au deſſus de l'ame d'Hortenſe ; elle la regarda comme une foibleſſe. Un mauvais cœur prend ſouvent pour un défaut de fermeté la bonté du naturel, dont les mouvements lui ſont étrangers, & ce noble déſintéreſſement qui fait qu'on s'oublie ſoi-même, pour partager la peine d'un autre.

Le marquis penſa triſtement pendant quelques jours à cet adieu d'Adelaïde ; mais les plaiſirs variés auxquels il ſe livroit, diſſiperent bientôt ce léger chagrin. Madame de Creſſy le ſentit plus long-temps. L'image de mademoiſelle du Bugei proſternée aux pieds des autels, priant pour le marquis, attirant ſur lui les bénédictions du ciel par ſes vœux innocents, l'attendriſſoit, & la rendoit toujours préſente à ſon idée. Les dernieres lignes de ſa lettre l'étonnoient ; elle ne pouvoit les entendre. Elle en demanda pluſieurs fois l'explication à M. de Creſſy ; mais l'embarras & l'hu-

meur que lui donnoient ces queſtions, l
déterminerent à n'en plus parler.

Cependant cette marque de réſerve dans
un homme pour lequel elle n'en avoit au-
cune, toucha vivement la marquiſe, lui
donna de l'inquiétude, & lui fit craindre
qu'en lui parlant d'Adelaïde, M. de Creſſy
n'eût pas été auſſi ſincere qu'elle l'avoit
cru. Quelle étoit cette opinion que made-
moiſelle du Bugei l'accuſoit d'avoir eue d
ſon caractere? Qu'avoit-elle à lui pardo
ner? Il paroiſſoit un myſtere dans ces e
preſſions, qu'elle deſiroit ardemment d'
profondir: ſon extrême complaiſance p
M. de Creſſy la força au ſilence, &
pectant le ſecret qu'il vouloit garder,
ne fit point de démarches pour le dé
vrir. Mais cette premiere preuve q
d'avoit pas toute ſa confiance, & qu'il
lui déguiſer la vérité, la chagri
ule idée d'avoir été trompée dans
etite choſe par une perſonne q
ime & qu'on croyoit incapable de
orte un trait vif dans le cœur:
leſſe à tout moment, ouvre l'e
oçon, rend tout incertain,
evoir que le bonheur dont
t n'être qu'une chimere prête
uir.

Mademoiſelle de Berneil, à l
arquiſe ouvroit ſon cœur, étoit
née de comprendre cette délicate
ment qui troubloit la douceur
e badina M. de Creſſy ſur la

que lui avoit cauſé la lettre d'Adelaïde, & donnant un tour plaiſant & malin à ce pouvoir qu'il avoit ſur les ames ſenſibles, elle ſe félicita de n'être pas du nombre de celles qui ne ſavoient pas réſiſter à l'amour, & dit au marquis qu'elle s'étonnoit fort qu'on abandonnât le monde ſeulement pour n'avoir pu lui plaire ou le fixer. Pour moi, continua-t-elle, comme j'en chéris les plaiſirs, quoique je me croie ſûre de mon cœur, je ne veux plus vous regarder, de crainte qu'il ne me prenne envie de retourner au couvent.

Cette raillerie piqua le marquis, dont la vanité étoit extrême : penſez-vous, lui dit-il en riant, qu'il vous fût ſi facile de réſiſter à mes ſoins, ſi je vous en rendois d'aſſidus? En vérité je le penſe, reprit mademoiſelle de Berneil; & quoique vous ſoyez très-aimable, je crois & j'éprouve qu'il eſt poſſible de vous voir & de conſerver beaucoup d'indifférence. Oui, dit le marquis, cela eſt poſſible; mais vous ignorez ce que le deſir de plaire répand d'agrémens dans un homme qui s'en occupe. Il faut avoir été aimé de quelqu'un, pour s'aſſurer qu'on peut lui réſiſter; & ſi je vous aimois, ſi je cherchois à vous le perſuader, peut-être reviendriez-vous de l'opinion que vous avez de la fermeté de votre cœur. Ho! non, non, aſſurément, reprit Hortenſe, & vous êtes préciſément la ſeule perſonne qui ne pourroit jamais réuſſir auprès de moi. Comme vous ne ſauriez me montrer des deſirs

ſans m'offenſer, ni m'aimer ſans manquer à ce que vous devez à la plus aimable des femmes, ſi vous me rendiez des ſoins, je n'aurois que du mépris pour vous. Vous le croyez, dit le marquis; mais ſoyez ſûre que les réflexions que l'on fait de ſang froid, ne ſe préſentent pas à une ame attendrie. Celles qui ſemblent devoir faire mépriſer un homme indifférent, ſe changent en pitié pour un amant aimé, & nous ſavons toujours trouver en nous-mêmes des raiſons pour nous livrer à des ſentiments qui nous flattent. Hortenſe, à ce diſcours, ne fit que redoubler ſes plaiſanteries, & s'obſtina à ſoutenir qu'elle ne redoutoit point ſes attaques, & que, quelque paſſion qu'il lui montrât, elle ne l'aimeroit jamais. Cette converſation fut repriſe pluſieurs fois, & toujours avec la même aſſurance de la part de mademoiſelle de Berneil.

Le marquis, accoutumé à voir prévenir ſes deſirs, ne put ſupporter cette eſpece de mépris d'une fille à laquelle il lui ſembloit que rien ne devoit inſpirer cette fierté. Il s'en offenſa, & voulut l'en punir, en lui inſpirant une paſſion dont elle ſe croyoit ſi peu ſuſceptible. La vanité l'engagea à ſe faire une étude de lui plaire. Elle s'apperçut de ſon deſſein; elle en rit, & ménagea ſi peu ſon amour-propre, que du ſimple projet de la ſoumettre, il forma celui de la toucher. Le peu de progrès qu'il fit au commencement ne ralentit point ſes pourſuites: il devint ardent, em-

preſſé ; & perdant de vue ce premier objet, il oublia ce qui l'avoit porté à parler le langage de l'amour à mademoiſelle de Berneil. Il s'accoutuma à l'entretenir d'un ſentiment qu'il ceſſa de feindre. Ce ſentiment devint bientôt ſa ſeule affaire, & l'unique mouvement qui ſe fît ſentir à ſon cœur.

Madame de Creſſy, loin de ſoupçonner le marquis d'un tel attachement, lui ſavoit gré de tout ce qu'il faiſoit pour Hortenſe, & croyoit lui devoir de la reconnoiſſance des attentions qu'il avoit pour une fille qu'elle chériſſoit, & dont elle ſe croyoit tendrement aimée. Elle parloit de lui ſans ceſſe avec elle, lui vantoit ſon mérite, les agréments de ſa perſonne, ſon eſprit, l'égalité de ſon humeur, la douceur de ſa ſociété, l'élévation de ſes ſentiments ; elle le comparoit à tous ceux qu'elle voyoit, à tous ceux qu'on admiroit, pour le trouver plus parfait encore.

Mademoiſelle de Berneil applaudiſſoit aux louanges que la marquiſe donnoit à M. de Creſſy ; inſenſiblement elles firent impreſſion ſur elle ; l'ardeur avec laquelle il étoit aimé, l'embelliſſoit à ſes yeux. L'amour de madame de Creſſy paſſa dans le cœur de ſa rivale ; & tout ce qui rendoit la marquiſe ſi propre à plaire, à fixer ce mari qu'elle adoroit, formoit une ſorte de triomphe pour Hortenſe qui ſe voyoit maîtreſſe de le lui enlever, excitoit ſa vanité, & lui faiſoit regarder comme un avantage brillant, le pou-

voir de l'emporter ſur une femme à laquelle elle ſe ſentoit ſi inférieure à tous égards.

Ce fut donc à l'orgueil & à la coquetterie, que M. de Creſſy dut les premieres complaiſances de mademoiſelle de Berneil; elle lui laiſſa voir un penchant qu'elle n'oſoit avouer; elle céda peu à peu; elle ne ſe défendit plus que ſur ſes devoirs, ſur l'amitié qu'elle avoit pour la marquiſe, ſur le lien qui l'uniſſoit à elle. Ces obſtacles euſſent été inſurmontables, ſi mademoiſelle de Berneil eût mieux penſé; mais dès qu'on a fait un pas vers l'ingratitude, rien ne retient plus. Le marquis trouva les moyens de lever les foibles ſcrupules d'Hortenſe; elle ſe donna à lui; elle oublia la tendreſſe & les bontés d'une amie, pour jouir du goût paſſager d'un amant. Quelle différence! Quelle perte! Quoiqu'on en puiſſe penſer dans l'égarement de ſon cœur, un amant ne vaut pas un amie.

Mademoiſelle de Berneil, en payant de retour la paſſion du marquis, cédoit peut-être moins à ſon amour, qu'au deſir curieux d'éprouver ſi cette paſſion procuroit tout le bonheur dont on l'avoit aſſurée qu'elle étoit la ſource; elle en cherchoit les plaiſirs, & n'en donnoit pas les douceurs. Plus elle penſoit avoir ſacrifié en comblant les vœux de ſon amant, plus elle exigeoit de ſa reconnoiſſance. L'eſpece de ſentiment qui la conduiſoit, n'étoit pas cet attachement ſincere d'Adelaïde, ni cet amour tendre & délicat de la marquiſe; c'étoit un mouvement vo-

luptueux, ſur-tout le plaiſir de dominer & de ſoumettre un cœur à tous ſes caprices. Elle abuſa du pouvoir que le marquis lui avoit donné ſur lui; elle prit un empire abſolu ſur ſes volontés, le maîtriſa, devint ſon tyran, & l'accabla de ces chaînes qu'on porte avec douleur, dont on ſent tout le poids, qu'on voudroit rompre, & qu'on n'a pas la force de briſer.

Aſſujetti à cette maîtreſſe altiere, le marquis ſe rappelloit ſouvent avec regret l'état heureux où il vivoit avant d'avoir écouté le penchant fatal qui l'entraînoit vers elle; adoré d'une femme qui n'avoit point d'égale, dont les qualités brillantes ſembloient n'être en elle que pour l'avantage de ceux dont elle étoit environnée, qui toujours attentive à lui plaire, n'avoit de plaiſirs que ceux qu'il reſſentoit, de joie que celle qu'elle voyoit éclater dans ſes yeux. Elle n'étoit point changée cette femme charmante qui lui avoit fait paſſer des jours ſi tranquilles, ſi heureux; mais ſa beauté, ſes vertus, ſes ſoins, ſes complaiſances, auparavant la ſource de la félicité de M. de Creſſy, ne ſervoient plus qu'à le confondre, à l'affliger, à répandre l'amertume ſur tous les inſtants de ſa vie.

Souvent maltraité par mademoiſelle de Berneil, fatigué du joug, honteux de le ſubir, il ſe livroit à des retours vifs & preſſants qui le ramenoient dans les bras de la marquiſe. Quelquefois, la ſerrant tendrement dans les ſiens, il retenoit à peine des larmes que le remords arrachoit à ſon cœur. Tant

d'amour qu'il trahiſſoit, tant de confiance dont il abuſoit, la comparaiſon qu'il faiſoit de deux perſonnes ſi différentes, de deux caracteres ſi oppoſés, excitoient en lui des mouvements ſi ſenſibles, qu'il y avoit des moments où il étoit prêt à tomber aux pieds de la marquiſe, à lui avouer ſa foibleſſe, à la prier d'en éloigner l'objet : mais le peu d'habitude d'être ſincere, retenoit ſon cœur prêt à s'ouvrir, à s'épancher dans le ſein d'une amie qui pouvoit encore lui rendre le calme & la paix dont il ne jouiſſoit plus.

Mademoiſelle de Berneil le ſurprit pluſieurs fois dans ces attendriſſements : des railleries piquantes, de longues querelles, une aigreur inſupportable, ſuivoient les moindres ſujets qu'elle croyoit avoir de ſe plaindre. Elle s'appaiſoit difficilement, & mettoit au plus haut prix l'oubli d'une faute; mais parvenue à le ſubjuguer, à ſe rendre ſouveraine d'un cœur qu'elle s'attachoit par tout ce qui auroit dû le lui ôter, elle ne put jamais détruire le remords qu'il ſentoit de tromper la marquiſe, ni l'attachement qu'il conſervoit pour elle. Il lui fut impoſſible d'étouffer dans l'ame du marquis cette voix dont le cri puiſſant s'éleve, ſe fait entendre même dans l'ivreſſe du plaiſir, & nous avertit ſans ceſſe que nous n'avons pas le pouvoir cruel de goûter en paix un bonheur que nous avons oſé fonder ſur l'infortune d'autrui.

Madame de Creſſy ne s'appercevoit que

trop du changement du marquis. Toujours triſte, rêveur, elle voyoit qu'il ſouffroit, qu'une peine ſecrete agitoit ſon ame : elle l'avoit en vain prié de la lui confier, elle n'oſoit plus l'interroger, & lui cachoit la douleur qu'elle ſentoit de ſes chagrins, & du myſtere qu'il lui en faiſoit. Elle ne pouvoit le ſoupçonner d'une intrigue au dehors; ſon aſſiduité chez lui & dans tous les lieux où elle alloit, éloignoit les idées de cette eſpece. Il ne marquoit aucune préférence pour les femmes qu'il voyoit, toutes ſes démarches étoient connues, il le ſembloit au moins: cependant la marquiſe ſe diſoit à tous moments qu'il ne l'aimoit plus. Elle en eut une preuve bien ſenſible dans une occaſion où elle devoit moins l'attendre. Elle tomba malade; & ſa maladie, quoique peu dangereuſe, fut aſſez longue. Mademoiſelle de Berneil ſe contraignit aſſez dans les premiers jours, pour s'aſſujettir près d'elle : mais oubliant bientôt ce qu'elle devoit à ſes bontés, même à la décence qui l'obligeoit à ne pas s'éloigner de l'appartement de la marquiſe, elle n'y parut dans la ſuite que rarement, & dans les moments où elle ne pouvoit ſe diſpenſer de s'y faire voir. Le marquis l'imita; & profitant de la liberté qu'il avoit d'être ſouvent ſeul avec elle, ſous prétexte de répéter des pieces de claveſſin, il paſſoit des heures entieres dans le cabinet d'Hortenſe, & n'étoit chez madame de Creſſy que lorſqu'elle recevoit du monde.

Cette conduite d'un homme qui lui étoit

si cher, rendit sa convales*cence* plus f
que son mal ne l'avoit été ; elle la ser
qu'au fond du cœur, & ne douta plus
n'eût entiérement perdu celui de so
Elle renferma en elle-même cette trist
noissance, ne se permit aucune plai
ne diminua rien de la douceur & de
tion qu'elle lui avoit toujours mont

La négligence de mademoiselle de
lui parut une suite naturelle de la fi
de son caractere ; ainsi elle y fit pe
tention. Elle étoit parfaitement rétab
sortoit depuis quelques jours, lorsq
seule un matin & prête à partir pour
pagne, M. de Cressy qui n'alloit poi
elle, entra dans sa chambre pour lui
une petite boîte d'une forme nouvell
venoit d'acheter. Elle fut touchée
attention, & plus encore de quelq
de flatteur qu'il lui dit en lui préser
bijou. Elle vouloit répondre ; mais e
le marquis, elle lui vit un air si
abattu, qu'elle en fut pénétrée, &
lui marquer sa reconnoissance que
regards expressifs qui sembloient
son secret jusqu'au fond de son cœu
Cressy prit la main de la marqui
baisa plusieurs fois d'un air timid
pectueux. Il étoit devant elle com
auprès de quelqu'un dont on desir
veur, à qui l'on n'ose la deman
qu'on se sent peu digne de l'obten
madame de Cressy ne lui avoit
belle, jamais elle ne lui avoit inspi

tion plus douce; mais l'offenſe qu'il lui avoit faite ſembloit élever une barriere entr'elle & lui. Il oublioit ſes droits, ou n'oſoit les réclamer; il vouloit parler, il craignoit de s'expliquer; il la regardoit, ſoupiroit, & ſe taiſoit, lorſque la marquiſe emportée par ce tendre ſentiment que la froideur de M. de Creſſy n'avoit pu altérer, paſſant ſes bras autour de lui, ſe laiſſa tomber à ſes pieds; & le preſſant avec une action toute paſſionnée: Dites-moi, monſieur, dites-moi, s'écria-t-elle fondant en larmes, ce que j'ai fait pour perdre le bonheur de vous plaire? Pourquoi m'évitez-vous? Suis-je devenue un objet odieux à vos regards? Non je ne puis vivre, & penſer que je ne vous ſuis plus chere. Eh, qu'ai-je fait, qu'ai-je donc fait, pour vous éloigner de moi? Si vous m'ôtez votre amour, ſi vous m'enlevez ce bien précieux, devez-vous me priver de tout? Ah, monſieur! me croyez-vous indigne de votre amitié?

M. de Creſſy eût voulu dans cet inſtant que la terre ſe fût ouverte & l'eût caché dans ſon ſein. Ah, levez-vous, madame, lui dit-il en rougiſſant, levez-vous! Cette ſoumiſſion ne convient qu'à moi: vous, aux pieds d'un cruel qui a pu vous négliger, qui fait couler vos pleurs, qui doit ſeul en verſer? Ah, vous m'êtes chere, vous me le ſerez toujours! Je vous reſpecte, je vous aime, je vous adore: mais ſuis-je encore digne de vous le dire? C'eſt à vos genoux, ajouta-t-il en s'y jetant à ſon tour, que

ſ'implore votre pitié, que je vous demande un généreux pardon; je l'eſpere de vos bontés; je l'attends de la grandeur de votre ame. Apprenez, madame, dans quel égarement... Il alloit pourſuivre, quand mademoiſelle de Berneil qui alloit avec la marquiſe, avertie qu'elle étoit prête, & craignant de la faire attendre, ouvrit bruſquement la porte & le ſurprit à genoux, arroſant de pleurs les mains de ſa femme, qui s'efforçoit de le relever.

M. de Creſſy, conſterné à ſa vue, reſta muet, interdit; la parole expira ſur ſes levres: en vain la marquiſe le preſſoit de s'expliquer, l'aſſuroit qu'elle lui avoit déja pardonné. Glacé par la préſence de mademoiſelle de Berneil, il ne pouvoit ni parler ni lever les yeux. Enfin paroiſſant ſe remettre, il préſenta la main à madame de Creſſy, la conduiſit à ſon carroſſe; & dès qu'elle y fut entrée, il ſe retira, dans la crainte de rencontrer les regards d'Hortenſe, qui, maſtreſſe de ſes mouvements, ſembloit ne prendre aucun intérêt à ce qu'elle avoit vu. Son inquiétude étoit grande cependant, & elle attendoit avec impatience que madame de Creſſy parlât.

Hélas, dit madame de Creſſy, dans quel moment vous êtes venue! J'allois lire dans ſon cœur; il alloit me confier ce ſecret qu'il me cache depuis ſi long-temps. Il m'aime, il le dit, ſon trouble me l'aſſure. Je n'ai point perdu l'eſpérance d'être heureuſe, elle tendreſſe n'eſt point éteinte,

ſuſpendue par ce chagrin que je ne conçois point. Mais ne vous a-t-il jamais rien dit qui ait pu vous le faire deviner? Il paroît avoir de la confiance & de l'amitié pour vous: ne ſauriez-vous m'inſtruire de ce qu'il me cache? Hortenſe l'aſſura qu'elle ignoroit que le marquis eût aucun ſujet de peines. Il en a, mademoiſelle, il en a, reprit la marquiſe. Mais quels ſont ces reproches qu'il ſe fait? Il m'a offenſée, dit-il. Ah! qu'il parle, & tout eſt oublié. Mon dieu! eſt-il poſſible que cet inſtant ait été perdu!

Mademoiſelle de Berneil feignit beaucoup de regret d'avoir interrompu une converſation ſi intéreſſante: elle étoit embarraſſée; mais madame de Creſſy étoit trop occupée de ſes idées, pour s'appercevoir de la contrainte d'Hortenſe. La maiſon où elles alloient paſſer quelques jours étoit tout près de Chelles; & des fenêtres de l'appartement qu'occupoit madame de Creſſy, on voyoit les jardins de l'abbaye. Elle n'avoit point perdu le ſouvenir d'Adelaïde. Cette lettre, dont la fin l'avoit ſi fort étonnée, revint dans ſon eſprit. Elle penſa que mademoiſelle du Bugei pouvoit ſeule lui donner une explication qu'elle n'avoit pu tirer. La proximité réveilla ce deſir & cette curioſité qu'elle avoit eu peine à réprimer: mais craignant que ſon nom ne révoltât Adelaïde, ſi elle alloit à Chelles ſans la prévenir, elle lui écrivit avec beaucoup d'amitié, & la pria inſtamment de lui donner une heure où elle pût la voir & l'entretenir.

Adelaïde reſta ſurpriſe de ce meſſage & de cette priere ; ſon premier mouvement fut de ne point voir la marquiſe. Il lui parut bien dur de l'admettre dans cet aſyle qu'elle avoit cherché contre ſa préſence, de revoir une des deux perſonnes qu'elle avoit fuies, qui l'avoient forcée à s'enſevelir dans cette retraite. Par quelle cruauté la femme de M. de Creſſy vouloit-elle étaler à ſes yeux un bonheur qu'elle ne lui envioit plus, mais dont il étoit inhumain de venir s'applaudir devant elle ?

Elle ſe détermina pourtant à recevoir cette viſite qu'elle eût évitée dans le monde, mais qu'elle crut ne pouvoir refuſer au couvent ; elle la regarda comme une humiliation que les vœux qu'elle avoit faits ne lui permettoient pas de s'épargner ; & banniſſant une fierté qu'elle crut ne plus convenir à la pénitente Adelaïde, elle répondit à la marquiſe, qu'elle la verroit dès qu'elle voudroit bien ſe rendre à l'abbaye.

Madame de Creſſy avoit trop deſiré cette entrevue pour la différer ; elle ſe rendit à Chelles, & fut conduite dans un parloir, où peu de temps après qu'on l'y eut laiſſée, elle vit entrer Adelaïde. Son voile étoit levé ; un peu d'émotion animoit ſon teint : la marquiſe la trouva plus belle ſous cet habit qu'elle ne l'avoit jamais vue ; le ſouvenir de ce qui le lui avoit fait prendre l'attendrit ; elle ne put retenir quelques larmes en la ſaluant. L'aimable religieuſe, avec un

ſouris où ſe peignoient la douceur & la tranquillité, s'efforça de lui prouver que ſon état ne devoit pas lui inſpirer cette triſteſſe.

Le commencement de leur converſation fut aſſez languiſſant : mais madame de Creſſy lui diſant que, malgré les idées qu'elle pouvoit avoir à cet égard, elle avoit ſenti une douleur véritable du parti qu'elle avoit pris.... tout eſt fini, madame, tout eſt paſſé, tout eſt oublié, dit la jeune recluſe; le temps où j'étois dans le monde eſt déja loin de mon ſouvenir. Mais, reprit la marquiſe, comment avez-vous penſé que j'euſſe quelqu'opinion de votre caractere qui pût être fauſſe ou injuſte? Ce reproche m'a été ſenſible. Je vous aimois tendrement, vous le connoiſſiez, & j'oſe vous aſſurer qu'aucun événement n'a pu changer mon cœur. Je le crois, madame, je le crois, interrompit Adelaïde; je ne puis me plaindre; je dois reſpecter les décrets du ciel, & bénir les voies qu'il a priſes pour m'avertir de ne chercher qu'en lui un bonheur que ſans doute il ne m'avoit pas deſtinée à trouver dans le monde.

Hélas, dit madame de Creſſy, que les agrémens que ce monde procure, ſont donnés avec un cruel mélange! Mais, madame, puiſque vous avez prié qu'on m'aſſurât de votre pardon, vous avez cru avoir à vous plaindre de moi. Adelaïde rougit à ces mots, elle baiſſa les yeux, reſta dans un profond ſilence. Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre, continua la marqui-

ſe, quels ſont mes torts avec vous? Quoi, madame, dit enfin Adelaïde, vous avez vu cette lettre que je me reproche? Le motif qui m'engagea à l'écrire eſt encore douteux dans mes idées; & je fis mal ſans doute, puiſque je vois que j'ai pu vous cauſer de l'inquiétude.

Ah, s'écria la marquiſe, que n'ai-je connu votre cœur dans un temps où je pouvois réprimer le penchant du mien! Pourquoi me préférâtes-vous madame de Gerſay? Votre confiance eût arrêté les progrès de mon inclination : vous ſeriez heureuſe, & j'aurois vu votre félicité ſans l'envier. Madame de Gerſay n'a jamais ſu mon ſecret, reprit Adelaïde; je ne connoiſſois point vos ſentiments; & quand le haſard me les découvrit, les miens ne pouvoient plus faire mon bonheur. Mais n'en parlons plus, n'en parlons jamais.

Eh pourquoi, dit madame de Creſſy? Permettez que j'inſiſte, & que je vous demande encore ce qui a pu vous bleſſer dans ma conduite ou dans mes diſcours... Puiſque vous me forcez de parler, reprit Adelaïde, j'ai cru pouvoir me plaindre de madame de Raiſel, lorſque j'ai appris d'elle-même qu'elle m'accuſoit de donner des marques d'une folle paſſion, & qu'elle me trouvoit indigne des vœux d'un homme qu'elle avertiſſoit de chercher ailleurs un objet plus eſtimable! Moi, s'écria la marquiſe, j'ai pu dire!... je ne puis vous comprendre.... A qui l'ai-je dit?.... Qui vous fit cet horrible menſonge?

= Votre lettre s'expliquoit ſans détour. = Quelle lettre ? = Celle que vous écriviez à M. de Creſſy, dans laquelle... Mais, encore une fois, n'en parlons plus, ce temps eſt oublié, il doit l'être au moins; & ſi je me ſuis rappellé avec douleur le mépris que vous avez marqué pour une perſonne qui ne devoit pas s'attendre à vous en inſpirer, croyez, madame, que ce ſouvenir n'a été mêlé d'aucune aigreur contre vous. Que vous m'embarraſſez, dit la marquiſe ! Je me ſouviens d'avoir parlé de madame d'Elmont dans les termes que vous me rappellez : mais je ne conçois ni votre mépriſe, ni comment vous avez pu la faire, puiſque la lettre où je parlois d'elle, n'a pas dû tomber dans vos mains, & que je n'ai ſu votre inclination pour M. de Creſſy, que long-temps après votre départ pour Gerſay. Adelaïde preſſée vivement, ne put refuſer de s'expliquer; elle fit à la marquiſe un détail qui ne fut que trop exact, & finit par lui faire entendre qu'il y avoit apparence que c'étoit elle-même qui avoit appris à M. de Creſſy que madame de Raiſel étoit l'inconnue qui lui avoit écrit.

L'hiſtoire d'Adelaïde, ſi conforme pour les faits, & ſi différente dans ſes circonſtances, de celle que le marquis lui avoit faite, découvrit à madame de Creſſy toute la fauſſeté du caractere de ſon mari, & lui cauſa la douleur la plus ſenſible. Elle ouvrit ſon cœur à Adelaïde, qui mêla ſes larmes à celles qu'elle lui vit répandre. Le ſort de la marquiſe lui parut plus fâcheux que celui

qui

qui l'avoit conduite à s'enfermer dans ce monaſtere. Elles ſe ſéparerent avec tous les ſentiments d'une ſincere amitié, & la charmante recluſe ſe conſola de n'avoir point joui d'un bonheur qu'un inſtant pouvoit changer en amertume ; elle plaignit celle dont elle avoit envié la félicité ; & pour toujours à l'abri des peines cruelles qui déchiroient le cœur de la marquiſe, elle s'applaudit du choix qu'elle avoit fait.

Madame de Creſſy revint à Paris dans une triſteſſe profonde ; toutes ſes réflexions l'augmentoient, & rien ne pouvoit la diſſiper. Elle ſe repentit mille fois d'avoir cherché ce fatal éclairciſſement. Cette paſſion ſi tendre de M. de Creſſy, amour ſecret qui lui avoit fait ſacrifier celui d'Adelaïde à l'eſpoir de poſſéder un jour madame de Raiſel, ce plaiſir qu'elle goûtoit en ſe diſant qu'il avoit été un temps où il l'adoroit ; en ſongeant que ce temps pouvoit renaître, tout s'abymoit dans l'affreuſe certitude d'avoir été trompée. Elle ne voyoit plus dans le marquis qu'un ambitieux que l'intérêt & la vanité avoient conduit, qui n'avoit préféré en elle que l'éclat de ſa fortune. Ces careſſes ſi tendres, ces tranſports flatteurs qu'elle s'étoit applaudie tant de fois d'exciter, tout, juſqu'aux plaiſirs qu'il avoit paru goûter, avoit été feint ; il ne lui reſtoit pas même la douceur d'imaginer qu'elle lui en eût donné de véritables, qu'elle eût été un ſeul inſtant l'arbitre de ſon bonheur.

La négligence qu'il avoit pour elle, lui

parut alors l'état naturel de ſon ame. Elle penſa que, las de ſe contraindre, il s'abandonnoit à ſon indifférence, ſuivoit des goûts plus vifs ou des fantaiſies plus nouvelles. Ce qui avoit fait le charme de ſa vie, ſe peignoit à ſes yeux ſous les traits d'une illuſion fantaſtique, d'un ſonge dont le réveil étoit terrible. Mais pourquoi le marquis avoit-il pleuré à ſes pieds? Etoit-ce le remords qui faiſoit couler ſes larmes? Qu'importe? Ce n'étoit pas l'amour, ce n'étoit pas le retour d'un cœur qui revînt à elle; & ce cœur n'étoit plus celui dont la tendreſſe pouvoit la flatter. M. de Creſſy n'avoit point les vertus qu'elle avoit aimées en lui; l'objet de ſon admiration ne méritoit plus que ſon indifférence ou ſes mépris. L'inſtant où elle fit cette triſte découverte fut le dernier de ſon repos.

Madame de Creſſy n'avoit pu cacher à mademoiſelle de Berneil qu'elle avoit vu Adelaïde; mais en lui confiant que ce qu'elle avoit appris d'elle l'affligeoit ſenſiblement, elle ne lui avoit donné aucune connoiſſance de ce que c'étoit; elle ne vouloit pas avilir le caractere de M. de Creſſy; & loin de découvrir ſes vices à d'autres yeux, elle ſouhaitoit qu'ils ne fuſſent connus que d'elle, & s'étoit déterminée à les enſevelir dans ſon cœur.

Hortenſe ne pouvoit douter qu'elle n'eût été ſur le point d'être ſacrifiée; elle étoit revenue avec un eſprit irrité, que des ſoupçons fondés aigriſſoient encore. Elle ſentoit qu'elle alloit perdre M. de Creſſy, s'il re-

prenoit pour la marquiſe ce goût vif qui, ramenant les graces ſur l'objet qui l'inſpire, ranime les feux de l'amour & leur rend leur premiere ardeur; elle ne pouvoit ſupporter de le voir ſe ſouſtraire à ſon empire, & craignoit d'être la victime d'un tendre raccommodement.

M. de Creſſy n'étoit guere plus tranquille. Rebuté des hauteurs de mademoiſelle de Berneil, dégoûté d'un commerce que l'amour du plaiſir lui avoit fait lier, il s'étoit occupé, pendant l'abſence de madame de Creſſy, des moyens qu'il pouvoit trouver d'éloigner Hortenſe, ſans trahir un ſecret qu'il ne convenoit pas de révéler à la marquiſe. Il avoit ſenti l'imprudence qu'il avoit penſé commettre, & ne vouloit point expoſer mademoiſelle de Berneil à l'indignation d'une femme qui auroit tant de ſujet de la haïr; il ſe préparoit à conduire cette affaire avec tous les ménagements qu'elle exigeoit, lorſque le retour de l'une & de l'autre changea toutes les diſpoſitions de ſon ame.

Hortenſe ſe conduiſit avec toute la fierté d'une fille qui ſe croyoit offenſée. L'air de triſteſſe répandu ſur le viſage de la marquiſe, & la viſite qu'elle avoit faite à Chelles lui firent craindre qu'elle ne fût trop inſtruite pour leur commun bonheur. Cette crainte ferma ſon cœur à ce tendre retour qui le ramenoit vers elle. Il évitoit Hortenſe, redoutoit une explication avec la marquiſe; il ne pouvoit lever les yeux ſur deux femmes dont il étoit aimé, ſans trouver ſur

leur viſage l'apparence du reproche. Il chercha dans le monde des amuſements qui puſſent remplacer ceux qu'il avoit trouvés chez lui. Inſenſiblement il prit du dégoût pour ſa maiſon, & perdit l'habitude de s'y montrer.

Quoique madame de Creſſy ne le vît plus qu'avec une émotion bien différente de celle qu'il lui cauſoit autrefois, elle ne ſe ſentit point capable de ſupporter l'eſpece de douleur que cet éloignement lui donna. Elle ne put s'y accoutumer; & cette maiſon, autrefois ſi aimable pour elle, lui parut la plus triſte des ſolitudes, lorſqu'elle n'y rencontra plus l'objet de toutes les peines de ſon cœur.

Madame d'Elmont, que d'autres fantaiſies avoient occupée, ſembloit avoir oublié le goût qu'elle avoit eu pour M. de Creſſy; mais le voyant reparoître dans le monde avec un air d'ennui & de déſœuvrement, qui paroiſſoit annoncer que cette grande paſſion qu'il avoit fait éclater pour ſa femme, étoit ſur ſon déclin, ou peut-être déja éteinte, elle voulut eſſayer s'il lui réſiſteroit encore. L'eſpece de penchant qu'elle avoit pour lui étoit ſans jalouſie comme ſans délicateſſe, & tous les temps devenoient propres à le ranimer & à le ſatisfaire.

L'intérêt qu'elle commença de reprendre à M. de Creſſy, lui fit chercher à connoître celui de ſa maiſon; & comme avec des ſoins, de l'argent & des valets on découvre aiſément tout ce qu'on veut apprendre, quand on ſe permet de pénétrer, par des moyens ſi bas, dans les ſecrets des autres,

madame d'Elmont ſut bientôt l'intrigue d'Hortenſe avec lui, le lieu de leur rendez-vous, & la froideur qui étoit actuellement entr'eux.

Charmée de ces connoiſſances, elle ſe crut ſûre du marquis; & changeant le plan de ſes attaques, en lui montrant qu'elle étoit inſtruite de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, elle lui marqua ſeulement des égards & de l'amitié. Par cette conduite elle excita ſa curioſité; il ne pouvoit comprendre comment elle avoit découvert un ſecret dont il ſe croyoit maître. Le deſir de ſavoir par quel moyen elle l'avoit pénétré, l'engagea à la voir & l'attacha près d'elle. L'adroite madame d'Elmont lui fit entendre qu'il étoit des perſonnes qu'on ſe ſouvenoit toujours d'avoir connues; que les événements de leur vie n'étoient jamais indifférents; qu'on aimoit à s'en occuper, & à ſuivre les mouvements de leur cœur, ſans même eſpérer le bonheur d'en être un jour l'arbitre.

Les hommes nous accuſent d'une extrême crédulité pour ce qui flatte notre amour-propre : mais quelle vanité peut ſe comparer à la foibleſſe qu'ils ont ſur ce point? M. de Creſſy ne douta point que madame d'Elmont ne l'eût toujours aimé; il prit ſa coquetterie, les démarches hardies qu'elle lui avoit fait faire, pour la violence d'un ſentiment trop fort pour ſe contraindre. Il en admira la conſtance, & crut devoir de la reconnoiſſance à une tendreſſe

que le temps n'avoit pu détruire; & ſoit par choix, par complaiſance, ou pour ſe diſtraire, il ſe livra à ce nouvel amuſement; & bientôt cette intrigue éclata aux yeux du public avec toute l'indécence dont madame d'Elmont ſe plaiſoit à décorer ſes caprices.

Mademoiſelle de Berneil, en apprenant que madame d'Elmont la remplaçoit dans le cœur de M. de Creſſy, ne put retenir les marques du plus violent dépit. Elle chercha à le voir, pour l'accabler de reproches; mais loin de le ramener par ſes emportements, elle acheva de l'éloigner, & s'en vit enfin abandonnée. Celui qui quelques mois auparavant paroiſſoit faire tout ſon bonheur de lui plaire, la livra ſans ſcrupule aux pleurs, aux regrets, à la honte, plus difficile à ſupporter que le malheur.

Mademoiſelle de Berneil avoit manqué à l'amitié, à ſes devoirs, à elle-même: mais M. de Creſſy n'avoit-il aucun tort avec elle? Ne doit-on rien à une femme qu'on a aimée ou feint d'aimer? Avec quelque légéreté qu'une partie des hommes traitent ce ſujet; quelque reçu que ſoit l'uſage mépriſable d'abuſer de la tendreſſe & de la crédulité d'une femme: que l'homme qui aime l'honneur s'interroge lui-même, qu'il conſulte la nature & la vérité, & qu'il ſe diſe s'il eſt un point ſur lequel la trahiſon & la fauſſeté ſoient permiſes; s'il a le droit d'échauffer dans notre cœur le germe du ſentiment, qui peut-être

y reſteroit toujours ſans éclorre, s'il ne l'animoit pas par l'ardeur de ſes empreſſements, pour répandre enſuite l'amertume dans l'ame de celle qui ne partage ſes deſirs que pour le rendre heureux.

De quelque façon que penſât mademoiſelle de Berneil, ſa ſituation chez M. de Creſſy devoit la lui rendre reſpectable. Le beſoin qu'elle avoit d'un aſyle, méritoit les plus grands égards : étoit-ce à lui de ſéduire une fille qui vivoit ſous ſa protection, & devoit-il jamais la traiter avec dureté? O vous! qui payez d'un prix ſi cruel les faveurs que vous recevez, comment oſez-vous vous plaindre quand on vous en refuſe?

Dans la violence de ſes premiers mouvements, Hortenſe fut tentée de s'adreſſer à madame de Creſſy, de l'exciter contre ſa rivale, contre un infidele, dont le choix bizarre devoit la révolter. Mais qu'attendre de cette démarche? La marquiſe n'étoit pas faite pour reſſentir des tranſports furieux, encore moins pour en répandre l'éclat au dehors; elle avoit un de ces cœurs tendres qui tournent tout contre eux-mêmes, & dévorent en ſecret leurs peines.

Elle portoit au fond du ſien une bleſſure que le temps ne pouvoit fermer, & qui devenoit chaque jour plus douloureuſe; mais loin de prendre aux yeux des autres cet air de diſgrace que le chagrin répand ſur le viſage, elle s'efforçoit de paroître la même; & comme elle ne parloit jamais de

M. de Creſſy, perſonne ne s'empreſſoit à lui apprendre le ridicule dont il ſe couvroit.

Un jour qu'elle venoit de dîner à la campagne, en paſſant dans un fauxbourg, ſon poſtillon donna en l'air un coup de fouet au milieu d'une troupe d'enfants qui jouoient & embarraſſoient le paſſage. Dans l'empreſſement de ſe ranger, un de ces enfants tomba ſous les pieds des chevaux. Madame de Creſſy qui le vit, pouſſa un cri perçant. On arrêta à temps, & l'enfant fut retiré ſans avoir aucun mal. La marquiſe, alarmée de cet accident, étoit deſcendue de ſon carroſſe; elle s'étoit fait apporter l'enfant; & careſſant cette innocente petite créature, elle fut ſi touchée, en ſongeant qu'elle avoit penſé cauſer ſa mort, qu'elle parut prête à s'évanouir. La mere de l'enfant, qui venoit de recevoir des marques de ſa libéralité, l'invita à entrer chez elle pour ſe remettre de ſa frayeur, & lui offrit tous les ſecours qui pouvoient ranimer les eſprits. La marquiſe accepta ſes offres. L'appartement que cette femme lui ouvrit, étoit meublé d'un goût ſi noble & ſi recherché, que madame de Creſſy s'étonna qu'une perſonne, dans la condition ſimple où elle lui paroiſſoit, fût logée d'une façon ſi diſtinguée. Cette femme vit ſa ſurpriſe, & lui avoua que la maiſon lui appartenoit; mais qu'un ſeigneur de la cour l'avoit fait orner comme elle la voyoit, & la louoit depuis un an pour y recevoir quelquefois une jeune perſonne qu'il avoit épouſée malgré ſon

peu de fortune, & dont le mariage avec lui étoit fort ſecret. Madame de Creſſy paſſa dans le jardin, qui n'étoit formé que par quatre boſquets & un parterre rempli des plus belles fleurs. En ſe baiſſant pour en prendre une, elle vit briller quelque choſe dans le ſable; elle en avertit cette femme qui la ſuivoit, & lui montra l'endroit où elle l'avoit vu. La maîtreſſe de la maiſon ayant ramaſſé ce que la marquiſe avoit apperçu, fit éclater la plus grande joie, en voyant que c'étoit un cachet. Elle lui dit qu'il étoit à ce ſeigneur dont elle venoit de lui parler; qu'il l'avoit fait chercher avec beaucoup de ſoin, & paroiſſoit très-fâché de n'avoir pu le retrouver. Madame de Creſſy, qui ne penſoit pas qu'une telle perte méritât d'occuper, fut curieuſe de voir ce cachet; elle le prit, & l'eut à peine regardé, qu'elle pâlit. Elle en reconnut la pierre qui étoit très-rare; & ſes armes gravées deſſus, ne lui laiſſerent aucun doute que cette maiſon ne fût à M. de Creſſy. La ſeule idée de ſe voir dans des lieux où il la fuyoit, où il en cherchoit une autre, lui cauſa tant de douleur, qu'en traverſant l'appartement pour regagner ſon carroſſe, elle fut obligée de ſe jeter ſur un ſiege, où, malgré ſes efforts, des larmes ameres s'échapperent de ſes yeux.

Pendant qu'elle s'affligeoit d'une découverte qui la conduiſoit à en faire de plus fâcheuſes encore, madame d'Elmont qui alloit ſouper un peu au delà de ce même faux-

bourg, paſſant devant cette maiſon qu'elle connoiſſoit très-bien, y voyant un carroſſe arrêté & pluſieurs laquais à la livrée de Creſſy, imagina que le marquis, au-lieu d'être à Verſailles où elle le croyoit, s'étoit raccommodé avec mademoiſelle de Berneil, pour qui cette maiſon avoit été louée, & qu'il y étoit avec elle. Remplie de cette idée, & ſans faire attention qu'il n'alloit point dans ce lieu avec cette ſuite ni cet éclat, elle trouva très-plaiſant de les y ſurprendre, & de voir comment Hortenſe ſoutiendroit cette aventure. Elle fit arrêter ſon carroſſe, en deſcendit, & frappa elle-même à la porte avec une vivacité qui ne l'abandonnoit jamais. On lui ouvrit, elle entra; & jamais ſurpriſe ne fut égale à celle de ces deux perſonnes, en ſe voyant dans un lieu où elles s'attendoient ſi peu de ſe rencontrer.

En jetant les yeux ſur madame d'Elmont, la marquiſe ne douta point qu'elle ne vînt dans cette maiſon pour y chercher M. de Creſſy; & la crainte de le voir arriver, la fit lever avec précipitation pour en ſortir: mais la force lui manquant, elle retomba ſur le ſiege où elle étoit; & baiſſant triſtement la tête, elle reſta dans cette ſituation ſans pouvoir prononcer un ſeul mot.

Madame d'Elmont, dont l'imagination vive travailloit pendant ce temps, arrangea tout de ſuite un événement dans ſon idée, & parlant de ce qu'elle croyoit devoir être arrivé: Quoi, madame, dit-elle à la marquiſe, vous avez de ces enfances? vous venez ici

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] Que voulez-vous dire, quand vous me demandez de quelle façon nous nous sommes quittées?

En vérité, reprit madame d'Elmont, vous faites mon admiration; rien n'est plus beau que de ménager avec tant de soin la réputation d'une fille qui paie vos bienfaits de la plus noire ingratitude; qui, après vous avoir enlevé le cœur de votre mari, l'a banni de chez vous par l'aigreur de son caractere. Feindre d'ignorer qu'elle est la maîtresse du marquis, nier que vous l'avez trouvée ici, ou du moins que vous l'y cherchiez, assurément, madame, c'est por-

ter la bonté auſſi loin qu'elle peut aller.

Madame de Creſſy, impatientée du ton & des propos de la marquiſe d'Elmont, traita de calomnie tout ce qu'elle avançoit ſur mademoiſelle de Berneil : mais madame d'Elmont, voulant la convaincre qu'elle n'avoit rien dit qui ne fût vrai, appella la maîtreſſe de la maiſon, qui s'étoit retirée; & lui montrant une boîte qu'elle avoit priſe à M. de Creſſy, elle l'ouvrit, & lui fit voir un portrait qui étoit ſous un ſtore qu'elle leva par le moyen d'un reſſort, & lui ordonna de dire ſi ce n'étoit pas celui de la jeune dame pour laquelle on avoit embelli ce ſéjour. Cette femme interdite ne put réſiſter à l'air d'autorité dont madame d'Elmont lui parloit : elle convint de tout.

Quel moment pour madame de Creſſy ! Trahie par l'objet de ſon amour, par celui de ſa plus tendre amitié, éclairée ſur ſon malheur par une perſonne qui ſembloit en jouir & prendre plaiſir à voir couler ſes larmes, par une femme qu'elle voyoit aſſez qu'un moment jaloux avoit conduite dans ce lieu : étoit-il un état plus triſte que le ſien?

Elle ſe leva pour ſortir, & ſe tournant vers madame d'Elmont; ah, madame! lui dit-elle, comment M. de Creſſy a-t-il pu vous inſtruire d'une intrigue ſi odieuſe, en ſacrifier l'objet, & faire éclater ce que tant de raiſons l'obligeoient à cacher? Eh, pourquoi m'avez-vous découvert cet affreux ſecret? A quel titre en êtes-vous dé-

poſitaire ? Hélas ! ſi l'on m'eût dit, il y a une heure, que j'étois heureuſe, on m'auroit révoltée. Je l'étois pourtant, oui, je l'étois, ſi je compare ce que je ſentois à ce que j'éprouve à préſent. En finiſſant ces mots, elle quitta cette maiſon fatale & madame d'Elmont, ſûre qu'une femme qui connoiſſoit ſi bien le marquis, n'étoit pas une ſimple confidente.

La marquiſe croyoit avoir ſenti toutes les peines qu'un amour ſincere & mal reconnu peut cauſer; elle penſoit que ceſſer d'être aimée, s'aſſurer qu'on avoit toujours été trompée, étoient des maux qui ne pouvoient ſouffrir d'accroiſſement. Elle ne connoiſſoit point l'horrible tourment d'une jalouſie ſans incertitude, de cet état où l'on eſt ſûre de l'abandon d'un ingrat, du bonheur d'une rivale qui jouit de nos pertes, dont on s'exagere les plaiſirs, que l'on ſe peint ſans ceſſe au milieu des douceurs qu'on regrette ſans eſpoir de les goûter jamais. Ah ! quand un infidele reviendroit à nous, quand il nous rendroit ſon cœur, pourroit-il jamais nous rendre ce charme inexprimable attaché à la préférence ? Qu'on a dit qu'on pardonne tant que l'on aime : mais peut-on aimer encore, quand on a beſoin de pardonner ?

Madame de Creſſy rentra chez elle, oppreſſée par un ſaiſiſſement qui lui laiſſoit à peine la force de ſe ſoutenir. Elle demanda ſi mademoiſelle de Berneil y étoit; & ſachant qu'elle étoit ſortie, elle chargea une de ſes

femmes de l'empêcher d'entrer lorſqu'elle reviendroit. La joie que cette femme fit paroître en recevant cet ordre, ſurprit la marquiſe ; elle voulut en ſavoir la raiſon, & comprit par ce qu'elle lui dit, que perſonne dans l'hôtel n'ignoroit ce qu'elle venoit d'apprendre. Hortenſe étoit haïe des gens de madame de Creſſy, qui, attachés à leur maîtreſſe, regardoient mademoiſelle de Berneil comme la cauſe des chagrins dont elle ne retenoit pas toujours les marques lorſqu'elle étoit ſeule. Cette connoiſſance fut ſenſible à la marquiſe. Juſte ciel ! s'écria-t-elle, voilà donc tout le fruit de cette union ſi deſirée, qui ſembloit m'élever au comble de la félicité ! Rejetée d'un ingrat, trahie par celle que j'ai ſi tendrement recueillie, malheureuſe dans ma propre maiſon, j'y ſuis l'objet de la pitié de mes valets ! Elle recommanda le ſilence à cette femme ; & trop ſûre d'avoir été le jouet de deux perfides, elle s'abandonna à toute l'amertume dont cette idée pénétroit ſon cœur. Le lendemain, quoiqu'elle ſe ſentît très-malade, elle partit de grand matin, ſans autre compagnie que deux de ſes femmes, pour une terre qu'elle avoit à dix lieues de Paris. Ce fut là qu'elle conſidéra avec attention ſon état préſent, & celui que l'avenir lui promettoit.

Cette femme ſi aimable, ſi deſirée, dont l'heureux poſſeſſeur excitoit tant d'envie, dont le ſort étoit ſi brillant avant qu'elle connût M. de Creſſy, à préſent accablée de douleur, n'enviſagea plus qu'un malheur

continuel dans le reſte de ſa vie. Le ſentiment qu'elle ne pouvoit éteindre, n'étoit plus qu'un triſte mouvement qui portoit le déſeſpoir dans ſon ame. Elle chercha dans ſes principes, dans la force de la morale, des reſſources contre l'ennui dont elle étoit preſſée : mais que peut la raiſon contre une paſſion qui nous maîtriſe, qui tient à nous, qui eſt en nous, qui fixe & abſorbe toutes nos idées?

Semblable à un jeune enfant qui, entouré de mille jouets, ne s'amuſe que d'un ſeul, qui, ſi on le lui enleve, crie, gémit, jete & briſe tous les autres : notre cœur attaché à l'objet qu'il préfere, qu'il chérit, dédaigne tous les biens qui ſemblent lui reſter. Eh, que ſont-ils ces biens, comparés à l'amour qu'on reſſent, qu'on croyoit inſpirer? Qu'attendre du temps, du retour de ſa raiſon? Une triſte langueur, une inſipide tranquillité, un vuide affreux, plus à craindre mille fois pour une ame ſenſible, que les peines les plus ameres que le ſentiment puiſſe lui faire éprouver.

Quelqu'inconſidérée que fût madame d'Elmont, elle avoit ſenti du regret de ce qui s'étoit paſſé ; elle n'en avoit point parlé à M. de Creſſy. En revenant de Verſailles, il ſut que la marquiſe étoit à la campagne. Comme elle faiſoit bâtir dans ce lieu, elle y alloit aſſez ſouvent. Il fut ſurpris qu'elle n'eût point mené Hortenſe ; mais il ne fit pas grande attention à cette nouveauté. Mademoiſelle de Berneil étoit fort inquie-

te ; mais le marquis ne partageoit plus ſes chagrins.

Madame de Creſſy, après avoir reſté huit jours à réfléchir dans ſa ſolitude, prit le ſeul parti qui lui parut capable de terminer toutes ſes peines. Depuis long-temps elle ne voyoit preſque plus le marquis ; elle ſentoit même qu'elle ne pouvoit plus le voir avec plaiſir. Sa ſanté s'affoibliſſoit tous les jours ; le ſommeil n'étoit plus connu d'elle ; une noire mélancolie lui rendoit tout importun & déſagréable : elle ne voulut pas attendre d'un long dépériſſement la fin d'une vie ſi languiſſante ; elle ſe détermina à en abréger le cours.

Madame de Creſſy revint à Paris ; elle reçut mademoiſelle de Berneil d'un air froid, & lui parla ſans aigreur & ſans aucune marque de dégoût pour elle : elle s'occupa tout le jour à mettre en ordre des papiers qu'elle cacheta avec ſoin ; elle diſtribua des préſents à ſes femmes, & parut s'amuſer à leur faire choiſir ce qu'elles aimoient le mieux dans les choſes qu'elle leur deſtinoit. Elle étoit moins triſte qu'à l'ordinaire ; le parti qu'elle avoit pris calmoit ſon ame, & lui rendoit toute la liberté de ſon eſprit ; elle donna à mademoiſelle de Berneil une très belle boîte : tenez, mademoiſelle, lui dit-elle, en la lui préſentant, gardez ſoigneuſement le préſent que je vous prie d'accepter ; il vous rappellera un événement qui pourra vous faire réfléchir, & réveiller dans votre cœur des ſentiments que je ſouhaite que vous n'ayez

[illegible]
tenſe. La marquiſe de Creſſy pour se rendre à
Mademoiſelle de Bernet, voulut ſortir, mais
elle la retint : reſtez, mademoiſelle, lui dit-
elle, il ne ſe paſſera rien ici qui doive être un
ſecret pour vous ; & s'étant remuë à la place,
elle pria M. de Creſſy d'achever de remplir
la taſſe qui lui reſtoit à prendre, & de la lui
donner. Il le fit ; & la marquiſe la recevant de
ſa main, lui dit avec un regard bien expreſ-
ſif, s'il eût pu l'entendre, qu'elle étoit charmée que ce fût lui-même qui la lui eût préſentée. Comme elle vouloit gagner du temps, elle lui parla de beaucoup de choſes qui avoient rapport à des affaires qui le regardoient. Enſuite faiſant ſonner ſa montre, & jugeant que l'heure étoit aſſez avancée : je vais vous inſtruire, monſieur, lui dit-elle, de ce qui m'a fait ſouhaiter de vous voir ici, de vous parler. Alors elle prit un [illegible]

de la Chine, qui étoit près d'elle, l'ouvrit; & ayant tiré deux paquets cachetés, elle en donna un à mademoiſelle de Berneil : voici, mademoiſelle, lui dit-elle, l'accompliſſement de la promeſſe que je fis à votre mere lorſqu'elle vous remit dans mes bras & confia votre fortune à mes ſoins : je n'ai que depuis peu le brevet de votre penſion, il eſt ſous cette enveloppe; & ce que j'y ai joint peut vous procurer une vie douce & aiſée dans quelque lieu que vous deſiriez de vivre. Je n'ai rien à vous dire de plus; en vous obligeant je me ſuis ôté le pouvoir de me plaindre de vous. Et donnant à M. de Creſſy l'autre paquet : gardez cela, monſieur, continua-t-elle, juſqu'au moment où vous ſentirez la néceſſité de l'ouvrir. J'attends de votre complaiſance que vous voudrez bien vous conformer à mes intentions; je n'en ai jamais eu de contraires à vos intérêts, & le peu dont je diſpoſe ne vous fait aucun tort.

M. de Creſſy, ſurpris de ce langage, interdit, les yeux fixés ſur elle, voyant qu'elle attendoit ſa réponſe, la preſſa de s'expliquer, avec toutes les marques de la plus vive inquiétude ſur ce qu'elle alloit dire.

Vous allez perdre pour jamais, monſieur, reprit la marquiſe, une amie dont vous n'avez pas connu le cœur; j'oſe croire que vous l'auriez traitée moins durement, ſi vous aviez pu juger de l'eſpece de ſentiment qui l'attachoit à vous. Vous l'avez toujours trompée, cette amie; vous l'avez négligée, trahie, abandonnée; vous en avez agi avec

elle comme ſi vous aviez penſé qu'elle étoit ſans intérêt ſur vos démarches. Je ne ſouhaite pas que vous la regrettiez aſſez pour que ſon ſouvenir trouble la tranquillité de votre vie; mais je ne veux pas penſer aſſez mal de vous, pour croire que ſa mort, cauſée par vous-même, vous ſoit tout-à-fait indifférente.

Sa mort! Ah, dieu! qu'avez-vous dit? Quoi? Qui doit mourir, s'écria le marquis tranſporté? Se pourroit-il, madame?.... Détruiſez l'affreux ſoupçon qui s'éleve dans mon cœur. Auriez-vous pu?.....

Modérez ces mouvements, monſieur, reprit froidement madame de Creſſy; ils ne peuvent plus m'en impoſer. J'ai trop connu le fond de votre ame; mais je ne veux point me plaindre, tout eſt fini pour moi. J'ai cru pendant long-temps tenir de votre main tout le bonheur dont je jouiſſois, tous les biens dont j'étois environnée: cette erreur eſt diſſipée, pour jamais diſſipée; mais c'eſt de cette main autrefois ſi chere, que je viens de prendre ce qui va terminer des jours qui me ſont devenus inutiles, même odieux, depuis que j'ai pu me dire, m'aſſurer que je ne vous rendrois point heureux.

M. de Creſſy n'entendit point ces dernieres paroles; il s'étoit levé & avoit envoyé chercher du ſecours. Ses cris, ſes ordres précipités, ſon trouble, ſon effroi, lui laiſſoient à peine l'uſage de la raiſon: il ſe précipita dans les bras de madame de Creſſy, il la ſerroit dans les ſiens, il la conjuroit de recevoir tous les ſecours qu'il pouvoit lui

procurer; elle n'en voulut aucun. Elle s'efforçoit de le calmer: épargnez-vous des ſoins inutiles, lui dit-elle; ne faites point un éclat fâcheux; dans quelques inſtants je ne ſerai plus, rien ne peut me ſauver. Je ſuis ſûre de ce que je vous dis.

Qu'avez-vous fait, cruelle, s'écria M. de Creſſy fondant en larmes? Avez-vous pu me forcer à vous donner moi-même?... Ah! que ne vous vengiez-vous ſur moi? Hélas; ſavez-vous quel ſentiment m'éloignoit de vous? Se peut-il que la crainte de vous avoir trop offenſée, ait pu m'arrêter? Que n'ai-je oſé me confier dans vos bontés?... Et vous qui ſoutenez cet horrible ſpectacle, dit-il à mademoiſelle de Berneil que l'étonnement rendoit immobile, pouvez-vous offrir à ſes yeux votre barbare tranquillité? Sortez, mademoiſelle, ſortez. Que faites-vous ici? Ah, deviez-vous jamais y paroître!

Madame de Creſſy, quoique fort affoiblie, fut touchée de ce que le marquis venoit de dire. Ah! ne mortifiez pas cette fille déja trop malheureuſe, lui dit-elle; n'ajoutez pas aux reproches qu'elle doit ſe faire; vous l'avez aſſez punie. Je vous pardonne à tous deux; pardonnez-moi la douleur que je vous cauſe dans ce moment. Calmez-vous, ne m'ôtez pas la douce conſolation de penſer que je vous laiſſe heureux. Ceux que le marquis avoit envoyé chercher, arriverent alors; la marquiſe céda aux inſtances de M. de Creſſy, elle prit ce qu'il lui préſenta; mais tout fut ſans effet. Il la tenoit

dans ſes bras, il la baignoit de ſes larmes, il ne pouvoit renoncer à l'eſpoir de la retirer de ce funeſte état. Vivez, madame, lui diſoit-il, vivez pour retrouver en moi un ami, un époux, un amant qui vous adore. Ses careſſes, ſes expreſſions paſſionnées ranimerent madame de Creſſy : une couleur vive bannit ſa pâleur ; ſes traits doux & charmants reprirent tout leur éclat ; la joie ſe peignit ſur ſon viſage. Je meurs contente, s'écria-t-elle, puiſque je meurs dans vos bras, honorée de vos regrets, & baignée de vos larmes. Ah ! preſſez-moi, preſſez-moi dans ces bras, autrefois le temple du bonheur pour l'infortunée qui n'a pu vivre & s'en voir rejetée ! Que j'expire ſur ce ſein chéri ! Qu'il s'ouvre, & que mon ame s'y renferme ! Elle perdit la connoiſſance ; & rien ne pouvant la retirer de l'aſſoupiſſement où elle tomba, ſur les quatre heures du matin elle s'endormit du ſommeil de la mort.

Il fallut arracher des bras de M. de Creſſy ce qui reſtoit d'une femme ſi aimable, ſi digne de ſon amour, & dont il ne vouloit plus ſe ſéparer, lorſque les marques de ſa tendreſſe lui étoient inutiles. On l'enleva d'auprès d'elle & de cette chambre funeſte : il fallut veiller ſur lui pour le dérober à ſa propre fureur. Une fievre ardente & des tranſports violents le conduiſirent aux portes du tombeau ; il crioit dans ſon égarement, qu'on éloignât deux furies qui déchiroient le cœur de la marquiſe & le ſien. Revenu à lui-même, ſa ſanté rétablie,

ne revit jamais Hortenſe, ni la marquiſe d'Elmont. L'une l'oublia, l'autre retourna dans ſa retraite pleurer une amie qu'elle regretta toujours, & des fautes qu'elle ne put ſe pardonner.

M. de Creſſy ne put ſe conſoler. Adelaïde ſacrifiée pour lui, madame de Raiſel morte dans ſes bras, formerent un tableau qui, ſans ceſſe préſent à ſon idée, empoiſonna le reſte de ſes jours.

Il fut grand, il fut diſtingué; il obtint tous les titres, tous les honneurs qu'il avoit deſirés; il fut riche, il fut élevé : mais il ne fut point heureux.

SUITE
DE LA
MARIANNE
DE M. DE MARIVEAUX,
PAR MADAME RICCOBONI.

LETTRE

LETTRE

A M. HUMBLOT, LIBRAIRE.

UN Libraire eſt un homme étonnant! De bonne foi, M. Humblot, croyez-vous que je puiſſe écrire préciſément quand il vous plaît d'imprimer? On *vous demande* ſi je travaille, on *vous* tourmente, on *vous* interroge. *C'eſt vous ſeul qui vous tourmentez; cela n'intéreſſe que vous.*

Non, aſſurément, mes lettres ne ſont pas faites, elles ne ſont pas même avancées. Vous me preſſez en vain; je ne veux point fixer un temps: dans la crainte de manquer à ma parole, ou de me gêner beaucoup pour la tenir, mon habitude eſt de ne prendre jamais d'engagement.

La petite hiſtoire d'Herneſtine eſt prête, il eſt vrai; je conſens à vous la donner; mon deſſein étoit de la placer ailleurs, n'importe. Mais l'Abeille, déja inſérée dans un journal; mais Marianne dont la moitié a paru; mais les lettres de Zelmaïde..... que voulez-vous faire de ces morceaux détachés? Si l'on vous demande à propos de quoi je me ſuis aviſée de ſuivre l'hiſtoire de Marianne, que répondrez-vous? Faudra-t-il conter à tout le monde l'eſpece de pari qui me fit imiter le ſtyle de M. de Mariveaux, dans un temps où, n'ayant jamais rien écrit, je n'en avois

pas un à moi? C'eſt une plaiſanterie de ſociété, une folie de ma jeuneſſe. M. de Mariveaux connoiſſoit cette ſuite de mon ouvrage, on en imprima la moitié de ſon conſentement, & l'autre reſta, par l'interruption du journal où elle devoit être inſérée.

Avec un air doux, un naturel honnête, vous êtes raiſonnablement entêté; puiſque vous m'impatientez pour avoir ces miſères-là, je ne prétends pas vous déſobliger. Imprimez donc, M. Humblot, paſſez-en votre fantaiſie; voilà le manuſcrit d'Herneſtine: je le regrette un peu, je ne le deſtinois point à accompagner ces eſpeces de fragments; mais enfin je vous l'abandonne. Je vous ſouhaite le bon jour, & un heureux ſuccès.

MARIANNE.

Vous voilà bien ſurpriſe, bien étonnée, madame : je vois d'ici la mine que vous faites. Je m'y attendois : vous cherchez, vous héſitez ; il me ſemble vous entendre dire, cette écriture eſt bien la ſienne, mais cela ne ſe peut pas, la choſe eſt impoſſible. Pardonnez-moi, madame, c'eſt elle, c'eſt Marianne, oui, Marianne elle-même. Quoi, cette Marianne ſi fameuſe, ſi connue, ſi chérie, ſi déſirée, que tout Paris croit morte & enterrée? Eh, ma chere enfant, d'où ſortez-vous? Vous êtes oubliée, on ne ſonge plus à vous; le public, las d'attendre, vous a miſe au rang des choſes perdues ſans retour.

A tout cela je répondrai que je ne m'en ſoucie guere : j'écris pour vous; je vous ai promis la ſuite de mes aventures, je veux vous tenir parole. Si cela déplaît à quelqu'un, il n'a qu'à me laiſſer là. Au fond, j'écris pour m'amuſer; j'aime à parler, à cauſer, à babiller même : je réfléchis, tantôt bien, tantôt mal; j'ai de l'eſprit, de la fineſſe, une eſpece de naturel, une ſorte de naïf. Il n'eſt peut-être pas du goût de tout le monde, mais je ne l'en eſtime pas moins; il fait le brillant de mon caractere : ainſi, madame, imaginez-vous bien que je ſerai

toujours la même ; que le temps, l'âge ou la raiſon ne m'ont point changée, ne m'ont pas ſeulement fait deſirer de me corriger. A préſent reprenons mon hiſtoire.

Je vous diſois donc que, graces au ciel, la cloche ſonna, & que ma religieuſe me quitta : je dis graces au ciel, car en vérité ſon récit m'avoit paru long ; & la raiſon de cela, c'eſt qu'en m'occupant des chagrins de mon amie, je ne pouvois pas m'occuper des miens. Bien des gens croient qu'il faut être malheureux ſoi-même, pour compatir aux infortunes des autres : il me ſemble à moi que cela n'eſt pas vrai. Dans une ſituation heureuſe on voit avec attendriſſement les perſonnes qui ſont à plaindre, on écoute avec ſenſibilité le récit de leurs peines, on en eſt touché, on les trouve conſidérables, la comparaiſon les groſſit à nos yeux : dans l'état contraire, le cœur, rempli de ſes propres chagrins, s'intéreſſe foiblement à ceux des autres ; ils lui paroiſſent plus faciles à ſupporter que les ſiens, & j'ai ſenti cela, moi qui vous parle.

Quelques revers qu'eût éprouvé cette religieuſe, elle avoit un nom, des parents, des amis, un amant : elle s'en étoit vue aimée dans un temps où elle pouvoit l'obliger ; eh, quel bonheur d'obliger ce qu'on aime ! Cet amant lui devoit la fortune dont il jouiſſoit : étoit-ce là de quoi ſe comparer à Marianne ? à Marianne inconnue, devant tout à la compaſſion, à la charité d'autrui ? à Marianne abandonnée, & peut-être mépri-

ſée de Valville? Etoit-il rien de plus humiliant pour moi que ce détail qu'il avoit fait à ma rivale? Il me ſembloit lui entendre conter mes aventures; j'imaginois le ton dont il diſoit à mademoiſelle Varthon : Oui, je l'avoue, j'ai eu du goût pour Marianne, mais un goût paſſager, un goût qui fait honneur à ma façon de penſer. Mettez-vous à ma place : cette petite fille ſe caſſe le cou à ma porte, puis-je ne pas la ſecourir? Je la vois ajuſtée, les mains nues, ſans valet, ſans ſuivante; je prends cela pour une bonne fortune de rencontre, & la preuve c'eſt que je lui propoſe de dîner chez moi. Comme vous voyez, mon procédé étoit aſſez cavalier : cependant je lui trouve de la fierté, de la hauteur même; elle rougit de dire qu'elle loge chez une lingere : je ne ſais trop pourquoi; car en ſortant de ſon village, madame Dutour ne devoit pas lui paroître ſi peu de choſe. Mon oncle vient : je crois m'appercevoir qu'ils ſe connoiſſent, la curioſité s'en mêle, je veux m'inſtruire, je les ſurprends dans un tête-à-tête; la petite perſonne s'offenſe des idées qui s'élevent dans mon eſprit, à la vue de mon oncle; elle me détrompe, ſa vertu me touche. Inſtruit du malheureux état où elle eſt réduite, l'intérêt que j'y prends me paroît un ſentiment généreux, raiſonnable : je m'y livre; je crois être amoureux, paſſionné même. Je vous vois, mademoiſelle, je ſens que je me trompois, que j'avois de la compaſſion :

voilà tout. A préſent j'ai de la tendreſſe, & j'en ſens bien la différence; je ſuis engagé pourtant, & c'eſt pour moi le comble du malheur.

Et tout ce raiſonnement je croyois l'entendre, vous dis-je, & j'y répondois. Engagé? Vous ne l'êtes point. Non, monſieur, non, vous n'épouſerez point Marianne: elle ne ſera pas un obſtacle à votre ſatisfaction; elle a trop de fierté, de nobleſſe, pour s'appuyer contre vous des bontés de votre mere. Ne craignez point ſes reproches, elle ne vous en fera jamais; vous ne ſerez point importuné de ſes larmes, vous n'entendrez point ſes regrets, elle ſaura étouffer ſes ſoupirs, cacher ſa douleur. Cette *petite fille* vous paroîtra bien grande un jour.

Malgré cette fermeté que je me promettois d'avoir, je ſentois mon cœur ſe révolter à la ſeule idée d'oublier l'infidele: il m'étoit encore bien cher. Je me rappellois ce temps, cet heureux temps, où je l'occupois ſi vivement; je me peignois ſes tranſports, ſon reſpect, ſa tendreſſe, mille petits ſoins que l'on remarque ſi bien, qui ne ſont rien & qui prouvent tant. Je m'affligeois, mes larmes couloient, le dépit cédoit au ſentiment, & Valville me paroiſſoit bien moins coupable que mademoiſelle Varthon, qui me l'enlevoit ſi cruellement.

Au milieu de mon chagrin, je me ſouvins de cet officier, ami de madame d'Orſin, qui s'appelloit le comte de Saint-Agne. Son amour, ſes propoſitions devenoient une reſ-

ſource pour ma vanité ; Valville n'étoit pas le ſeul homme qui pût changer mon ſort : on m'offroit un rang, des richeſſes : je pouvois m'élever ſans lui, devenir ſon égale, & me venger de ſes mépris. Mais cette façon de le punir n'étoit pas de mon goût, ma petite tête méditoit un plus grand deſſein : en épouſer un autre, c'étoit lui laiſſer croire que ſa fortune m'avoit touchée autant que ſon amour ; je voulois qu'il ne pût douter de la généroſité de mon cœur ; il falloit, pour me contenter qu'il dît : *Marianne m'aimoit, elle m'aimoit ſincérement.* Je me flattois que le ſacrifice où je me déterminois, répandroit une amertune éternelle ſur tous les inſtants de la vie d'un ingrat ; qu'il regretteroit ſans ceſſe la tendre, l'infortunée, la courageuſe Marianne.

Oui, Valville, lui diſois-je, comme s'il eût été là, je vais lever tous les obſtacles qui s'oppoſent à vos deſirs ; les chaînes que je vais prendre vont vous donner la liberté d'en former de nouvelles. Ouvrez les yeux, contemplez cette orpheline, autrefois ſi chere à votre cœur : ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes graces, ſon eſprit, ſes ſentiments, rien n'eſt changé. Regardez-la, voyez quelle victime s'immole à votre bonheur ; donnez du moins des larmes à ce qu'elle fait pour vous ; que votre eſtime ſoit le prix, la récompenſe de ſa vertu ; chériſſez-la ; qu'un tendre ſouvenir la rappelle ſans ceſſe à votre mémoire ; qu'un trait ſi grand, ſi digne d'elle, grave ſon idée dans votre cœur. Et

vous, ma mere, mon adorable mere, connoiſſez votre fille en la perdant : applaudiſſez-vous du parti qu'elle prend ; il vous juſtifie aux yeux de ces parents orgueilleux qui rougiſſoient de l'alliance de Marianne ; un Dieu lui permet d'aſpirer au nom de ſon épouſe. C'eſt lui qui me préſerva d'une mort terrible & prématurée ; je n'ai connu de pere que lui ; les hommes ont voulu faire mon bonheur, ils ne l'ont pu ; leurs vains efforts m'avertiſſent de ne le chercher qu'en lui ſeul.

Et vous jugez bien que je pleurois, en m'arrêtant à ce projet ; mais je verſois des larmes de tendreſſe, de ces larmes conſolantes, qui coulent aiſément & ſoulagent un cœur oppreſſé : je jouiſſois déja des louanges qu'on me donneroit, de l'admiration de mes amis, des regrets de Valville, & là deſſus je me couchai & je m'endormis profondément.

Je devois voir madame de Miran le lendemain, comme je vous l'ai dit. Vers les quatre heures on m'avertit qu'elle m'attendoit au parloir. Je m'y rendis. Je fus frappée de l'air triſte & abattu de ma protectrice. Eh, bon dieu ! qu'avez-vous donc, ma mere, lui dis-je ? Valville ne paroît point, il m'évite, répondit-elle ; je ſuis déſolée, ſa conduite me déſeſpere. Eh quoi, ma mere, ma tendre mere, vous vous affligez donc, repris-je, & c'eſt moi qui ſuis la cauſe du trouble & de la douleur où je vous vois ? Ah, Seigneur, eſt-il poſſible que ce ſoit moi qui vous chagrine ! moi qui voudrois, aux

dépens de mes jours. Affreux le bonheur & la tranquillité des vieux. Mais vous avez voulu rendre l'heureuse: moi, en le faisant, en vous prenez soin ensemble.

Tu seras heureuse, mon enfant, répétoit-elle, toi heureuse! Tu sens bien faite pour l'être; & tu ne seras pas aimée. Je ne l'avois jamais vu aussi fin. Pauvre petite, ajoutoit-elle en me regardant avec une tendresse inexprimable, est-il possible qu'elle ait trouvé un infidele! Assurément Valville a perdu l'esprit; cette aventure n'est pas naturelle. Mademoiselle Varthon, quoique jolie, n'approche pas de toi: mais, ma fille, son aveuglement peut cesser, rien n'est désespéré; je ne saurois me persuader que ce soit une chose faite; il reviendra peut-être. Ah! madame, lui dis-je, je n'ai pas la vanité de m'en flatter, je ne m'y attends pas assurément, & quand il reviendroit à moi, pourrois-je oublier qu'il a été capable de m'abandonner? Et dans quel temps encore! Quand une mort prochaine paroissoit devoir nous séparer pour jamais. M. de Valville m'a été bien cher, je l'avoue, & je ne rougis point de cet aveu. La premiere impression qu'il avoit faite sur mon cœur, quoique vive, auroit pu s'effacer; c'étoit un goût que j'aurois combattu, dont je devois triompher: vous m'autorisâtes à m'y livrer, madame, & je suivis sans contrainte un penchant si doux. J'aimai dans M. de Valville un homme aimable, un homme qui daignoit s'abaisser

juſqu'à moi, à qui j'allois tout devoir ; l'eſtime, la reconnoiſſance, l'amour, ſe joignirent enſemble, & devinrent un ſeul ſentiment : je voyois dans M. de Valville un ami, un amant, un époux, un bienfaicteur : ce n'eſt pas tout, j'y voyois le fils de madame de Miran, qualité qui me le rendoit encore plus cher, encore plus reſpectable. Non, madame, non, ſa fortune ne m'a point attirée ; je n'ai point enviſagé le brillant d'un établiſſement, & j'oſe dire que je n'en regrette pas la perte. On m'en offre un, moins avantageux à la vérité, mais pourtant bien au deſſus des eſpérances d'une fille telle que moi : mon deſſein n'eſt pas de l'accepter ; mais avant de le refuſer entiérement, j'ai voulu vous parler, madame ; je vous dois trop pour ne pas mettre mes intérêts entre vos mains : il eſt bien juſte que vous décidiez du ſort d'une fille que vous avez bien voulu regarder comme la vôtre, & qui, par ſa tendreſſe, ſa reconnoiſſance & ſon reſpect, ſeroit peut-être digne de l'être en effet.

Que j'ai bien voulu regarder ! s'écria madame de Miran ; dis donc que je regarde & que je regarderai toujours comme ma fille, & comme une fille qui me devient chaque jour plus chere. Je ſaurai bien te dédommager des extravagances de mon fils. A te dire la vérité, ſi Valville eſt étourdi, éventé, volontaire, c'eſt un peu ma faute ; je veux bien en convenir avec toi, Marianne, j'ai gâté cet enfant-là. Je n'avois

que lui, il étoit joli, je l'aimois, je ſuis bonne, trop bonne même; bien des gens me l'ont dit : mais que veux-tu ? je ſuis née comme cela. On acquiert des façons, l'uſage du monde impoſe une conduite, donne une ſorte d'eſprit, l'expérience apprend quelque choſe; mais avec tout cela on eſt toujours ce qu'on étoit d'abord : on ne ſe fait point un caractere, on l'a comme on l'a, l'éducation ne le change point; c'eſt un tableau qu'on retouche, & dont le fond reſte toujours le même : après tout, ſi c'eſt un défaut d'être trop bon, c'eſt celui qu'il faudroit ſouhaiter à tout le monde. Je te diſois donc que j'aimois mon fils; je l'aime bien encore, quoique je ſois fort en colere, à cauſe de mon amitié pour toi : je lui ai paſſé mille folies, il faudra bien encore lui paſſer celle-ci, quoiqu'elle me tienne plus au cœur que toutes les autres; mais tu n'y perdras rien, je te le promets : eh bien, voyons, qu'eſt-ce que c'eſt que cet établiſſement ?

Je lui contai alors ma converſation avec l'ami de madame d'Orſin. Vraiment, ma fille, dit vivement madame de Miran, le comte de Saint-Agne eſt un très-honnête homme, fort eſtimé, fort aimable, d'un très-bon commerce, d'une ancienne maiſon; il jouit au moins de trente mille livres de rente, dont il peut diſpoſer en faveur de qui il lui plaira. Cela fait un excellent parti : il a cinquante ans, voilà le mal; mais tu es raiſonnable, ſon âge ne lui nuira pas

auprès de toi. Eh bien, tu lui as donc dit que tu m'en parlerois? Oui, madame, lui répondis-je. C'eſt à merveille, tu as bien fait, continua-t-elle; mais que penſes-tu, mon enfant? Je te devine, tu aimes encore mon fils, te voilà bien loin d'en aimer un autre; ſonge que Valville ne mérite guere tes ſentiments: conſulte-toi cependant: n'as-tu aucun eſpoir de le ramener? Te ſens-tu la force de le quitter ſans retour? Peux-tu prendre aſſez ſur toi-même pour le laiſſer là? Ah, madame! lui dis-je, il le faut bien; je ferai cet effort, oui, je le ferai, je ſens que je le dois, & j'y ſuis réſolue: mais en me déterminant à oublier M. de Valville, en me promettant de ne plus chercher à le voir, je ne me ſuis jamais condamnée à ceſſer de voir ſa mere, à me priver pour toujours du plaiſir ſenſible de lui marquer ma reconnoiſſance. Quoi, madame, je vivrois dans le monde, & j'y vivrois ſans vous!

Eh, pourquoi donc ſans moi, interrompit madame de Miran? Qui t'empêchera d'être mon amie? Le comte de Saint-Agne ſait-il tout ce qui s'eſt paſſé? Madame, repris-je, il le ſait: que penſeroit-il de moi, ſi j'allois chez vous, ſi je conſervois des liaiſons qui pourroient lui faire croire que je n'aurois point oublié mes premiers engagements? Il faudroit renoncer à vous, madame, & c'eſt à quoi mon cœur ne conſentira jamais.

Tu ne te déments point, ma chere enfant, s'écria cette tendre mere, mais tu ne dois

pas craindre les reproches de coquetterie. Il connoît ta vertu. Je sens mieux que toi ce qui te fait rejeter les offres de ce galant homme; on a mille sujets de se plaindre d'un amant, on veut le quitter, n'y plus penser; nonobstant cela, on ne l'oublie pas tout d'un coup: il faut du temps. Tu n'as demandé que huit jours; ce n'est pas assez; j'en prendrai davantage; il ne faut pas refuser tout-à-fait: cela deviendra ce que cela pourra; j'en fais mon affaire: une autre me presse, je te quitte, je te reverrai dans peu, nous irons chez madame d'Orsin. Adieu, ma fille, tâche de te dissiper, ne te livre point à tes chagrins, cela ne sert à rien. Adieu donc, ma mere, mon aimable mere: adieu, lui criois-je en pleurant, car ses bontés me pénétroient, & de ce parloir je cours à ma chambre où, loin de lui obéir, je me mets à pleurer plus fort que jamais.

Il me semble vous entendre me dire: Mais je ne vous reconnois plus; qu'est-ce que c'est donc que cette Marianne qui pleure toujours? Vous voilà d'un grave, d'un pathétique! Qu'avez-vous fait de votre coquetterie? Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes jolie, que vous le savez? Je suis épouvantée de votre sérieux, peu s'en faut qu'il ne m'endorme: allons, finissez donc, qu'est-ce que cela signifie?

Patience, madame, ne vous fâchez pas; ma coquetterie n'est pas perdue, elle se retrouvera. Elle a changé d'objet pour un temps; j'ai laissé là mon visage, mes agré-

ments ſont à l'écart, mais je ſais bien où les prendre, je m'en ſervirai quand il le faudra.

Quoique l'amour-propre ſemble quelquefois négliger ſes intérêts, il n'en eſt pas moins ardent à les ſoutenir. Il eſt l'ame de tous nos mouvements, il agit en ſecret; nous ne l'appercevons ſeulement pas, & ſouvent nous lui ſacrifions intérieurement dans l'inſtant même où nous croyons l'immoler ou l'anéantir. Pourſuivons. Je m'écarte de temps en temps; c'eſt une habitude priſe, elle eſt un peu contraire à mon caractere; une pareſſeuſe devroit conter vîte, ſe hâter de finir, afin de ſe rendre à ſon oiſiveté naturelle : mais ma pareſſe n'eſt que pour les faits, les réflexions ne me coûtent rien; tant que je raiſonne, ma plume court, je ne m'apperçois pas que j'écris.

Où en étois-je? Ah! dans ma chambre. Je vous diſois donc que je m'affligeois. Cela ne dura pas, car on vint m'avertir que madame d'Orſin m'attendoit au parloir. Le comte de Saint-Agne y étoit avec elle : je pris un air tranquille pour les ſaluer. Nous arrivons de chez votre mere, mademoiſelle, me dit madame d'Orſin; on nous a envoyés ici, & nous y venons dans le deſſein de partager avec elle le plaiſir de vous voir. Vous ne pouviez m'obliger plus ſenſiblement, madame, lui dis-je. Et moi, mademoiſelle, interrompit le comte, ai-je bien ou mal fait d'accompagner madame? Parlez-moi ſans détour, ma préſence ne vous importune-t-elle point? Non, monſieur, repris-je; au

contraire. Au contraire, dit-il? Prenez-y garde, mademoiſelle; je vais croire que je vous fais plaiſir, & je reſterai, je vous en avertis. Et vous ferez très-bien, ajoutai-je en riant, car il n'y avoit pas moyen d'être ſérieuſe avec cet homme-là. Je ne vous l'ai peint qu'à moitié, vous le connoiſſez à peine: eh bien, vous allez le connoître tout-à-fait.

Imaginez-vous un homme d'une taille un peu au deſſus de la médiocre; la démarche aiſée, l'air noble; la phyſionomie ouverte; les dents belles, le rire ſi gai qu'il excitoit celui des autres: voilà ce que c'étoit que ſa figure. On lui trouvoit de l'eſprit: non pas de cette ſorte d'eſprit que tout le monde veut avoir, & que bien des gens ont ſans en être plus recommandables; eſprit qui s'acquiert aiſément, que beaucoup de hardieſſe & un peu de facilité, ſecondées d'une bonne mémoire, rendent impoſant pour les ſots. Le comte avoit ce qu'on appelle un eſprit naturel, un eſprit à lui. Simple, uni, vrai, il voyoit ce qu'on lui montroit, pas au delà; ſon bon cœur, la ſincérité de ſon caractere, lui faiſoient croire que perſonne n'étoit capable de feindre, d'en impoſer: & ſi le temps ou le haſard le déſabuſoit ſur un ami, il n'en avoit pas plus de défiance à l'égard de ceux qui lui reſtoient.

Il ſembloit un peu bruſque; cependant il étoit doux, généreux, compatiſſant. Il aimoit la vérité, il la diſoit toujours, mais ſans aigreur, d'une façon qui la rendoit aimable; & cette façon n'eſt pas celle de tout le

monde. Il y a des gens vrais qu'on ne peut s'empêcher d'eſtimer, mais qu'il eſt difficile d'aimer, que l'on aime par réflexion, & que cent fois par jour on eſt tout près de haïr. Leur franchiſe eſt mal-adroite; elle vous déſoblige, vous révolte. Ils vous donnent un conſeil, vous ſentez qu'il eſt bon, & pourtant vous avez peine à le ſuivre, à vous y conformer. Pourquoi? C'eſt qu'on vous a parlé durement, c'eſt qu'en vous propoſant un avis, on a paru vous impoſer une loi; c'eſt qu'on n'a pas ménagé votre orgueil, & cet orgueil, madame, veut toujours trouver ſon compte: en amour, en amitié, dans le monde, dans la retraite, il veut regner, il veut être careſſé. Sans le ſavoir, M. de Saint-Agne étoit fait pour flatter celui de tous ſes amis. Vous pouviez lui dire un bien infini de votre cœur, il vous croyoit: loin de conteſter ſur vos bonnes qualités, il étoit auſſi perſuadé de votre mérite que vous-même. Avec ſa naiſſance, ſa fortune & ce caractere, le comte valoit bien mon infidele; il valoit mieux peut-être; mais, comme diſoit madame de Miran, il avoit cinquante ans. Une jeune & jolie femme ne ſent guere le prix d'un mérite ſolide: un homme ſenſé conſole-t-il de la perte d'un étourdi?

J'avois ri, je vous l'ai dit; madame d'Orſin me ſut très-bon gré de ma gaieté apparente. Vous voilà telle que vous devez être, mademoiſelle, me dit-elle. Et telle que je ſouhaitois de la trouver, ajouta le comte. Ce n'eſt point mademoiſelle qui eſt à plaindre,

je le dirai toujours, elle n'eſt point faite pour regretter perſonne, & je déplore l'aveuglement de M. de Valville; c'eſt à lui de pleurer, de gémir; ſa perte eſt immenſe, irréparable : mais il n'eſt pas ſûr qu'il ait pris un ſi mauvais parti, il peut revenir d'un caprice ſi bizarre; qu'en penſez-vous, mademoiſelle?

Ce ſeroit bien tard qu'il voudroit revenir, monſieur, repris-je. Sans être encore détaché, mon cœur eſt bleſſé d'une façon trop vive pour pardonner. Si M. de Valville renonçoit au deſſein de m'épouſer par des raiſons de convenance, je n'aurois point à me plaindre de lui, je me rendrois juſtice, je lui ſacrifierois des eſpérances que je n'ai jamais eu la vanité de croire fondées. Mais il me quitte pour une autre; il manque d'amitié, d'égards.... Ah! monſieur, je me ſouviendrai toujours avec reconnoiſſance de l'honneur qu'il a voulu me faire : mais je n'oublierai point qu'il s'en eſt repenti; encore moins qu'il m'a abandonnée avec dureté.

Quoi? ſi l'amour vous le ramenoit, dit le comte, vous ne ſeriez point flattée de ſon retour! Songez-y, belle Marianne; je ne ſuis pas fort ſavant ſur les effets de cette paſſion, mais j'ai toujours oui dire qu'il étoit bien doux de revoir à ſes pieds un infidele : en reprenant ſes premiers fers, ne vous dit-il pas, *j'ai fait ce que j'ai pu pour être heureux ſans vous; ſi j'avois trouvé mieux, je ne ſerois pas là?* Mettons M. de Valville dans

cette position : seriez-vous inflexible? refuseriez-vous sa main? Oui, monsieur, lui dis-je d'un ton assuré; oui, je la refuserois : les bontés de sa mere, son amour, le mien, tout nous trompoit. Je ne suis pas digne d'une telle alliance, ce dessein n'entre plus dans mes projets, &.... Mais, Mademoiselle, interrompit madame d'Orsin, vous ne songez donc pas que monsieur vous trouve digne de lui, qu'il veut vous épouser, qu'il vaut Valville de toutes les façons, & que.... Monsieur m'honore infiniment, interrompis-je à mon tour; madame de Miran est instruite des offres généreuses qu'il a bien voulu me faire; elle s'est chargée de ma réponse; monsieur voudra bien qu'elle traite pour moi dans cette affaire.

Oui, sans doute, je le voudrai bien, dit le comte d'un air satisfait; j'aime à voir que vous preniez le parti de mépriser un volage; vous en êtes plus aimable à mes yeux. Voilà ce qu'on appelle une conduite sage, décente, modeste, prudente : vous ne dites pas que vous n'aimez plus; mais vous laissez voir un dessein formé de ne plus aimer, de résister à un penchant que vous devez vaincre; rien n'est mieux, rien n'est plus louable; tout augmente mon estime pour vous. Et se tournant vers madame d'Orsin, qu'en dites-vous, madame? n'admirez-vous pas la façon d'agir de mademoiselle?

Assurément, répondit-elle, c'est le parti le plus honnête, & je ne suis pas surprise que notre charmante enfant s'y soit arrêtée.

Après tout, que gagne-t-on en voulant retenir un cœur qui s'échappe? Quel eſt le fruit de ces démarches honteuſes, baſſement haſardées par une femme, pour ramener un amant qui ſe dégage? Il vouloit ſeulement l'éviter, la fuir; elle fait tant qu'il la hait, la déteſte, la mépriſe. Quand à force d'importunités il reviendroit à elle, ſeroit-ce là un triomphe? pourroit-elle en être flattée? Non, ſans doute; & d'ailleurs, un homme qui a pu nous trahir une fois, ne mérite plus notre tendreſſe: il y a de la baſſeſſe à pardonner de certaines offenſes, de la mal-adreſſe à laiſſer voir qu'on peut paſſer ſur toutes les fautes d'un amant. Fi, fi, c'eſt mettre un volage à ſon aiſe; c'eſt lui dire, faites tout ce qu'il vous plaira, ne vous gênez pas; allez, venez, je ſuis là; je vous attends; vous me trouverez toujours. J'applaudis à tous les ſentiments de notre chere Marianne, continua cette dame; & bien loin que la légéreté de Valville tourne contre elle, je ſoutiens, au contraire, qu'elle ſert ſeulement à mettre ſes vertus dans tout leur jour. Elle mérite d'être heureuſe; elle le ſera: mon cœur me le dit. Oui, j'en réponds. Je voudrois bien, s'écria le comte, pouvoir contribuer à l'accompliſſement de cette prédiction; mais vous voulez voir madame de Miran, n'eſt-ce pas, madame? J'ai le même deſir, & mon impatience eſt vive de connoître.... Il s'arrêta. Je vous entends, monſieur, dit madame d'Orſin, votre curioſité eſt bien naturelle & bien pardonnable. Il faut donc la laiſſer

cette aimable enfant? Et tout de ſuite elle ſe leva. Nous allons prendre jour pour vous revoir, mademoiſelle. Et cent careſſes & mille compliments; & les voilà partis.

Dès que je me vis ſeule, je me rappellai les diſcours de madame d'Orſin, ces *démarches honteuſes* qui ne ſervoient à rien, gliſſoient ſur le cœur d'un volage, déshonoroient ſans fruit celle qui oſoit *les haſarder*. Oh, combien je me félicitai alors de mes réſolutions! que je me trouvai heureuſe d'avoir eu aſſez de force ou de vanité, comme vous voudrez, pour m'être déterminée à ne rien tenter, à prendre un parti que ma raiſon avouoit, mais que mon foible cœur démentoit ſouvent en ſecret! Oui, ce cœur ſe révoltoit; au fond, toute cette grandeur d'ame n'étoit guere de ſon goût.

N'en déplaiſe pourtant à madame d'Orſin, il y a plus d'orgueil que de décence, peut-être, à ne faire aucun effort pour rappeller un amant. On le croit perdu; que ſait-on? il n'eſt peut-être qu'égaré. Le moindre ſoin nous le rendroit peut-être: & puis, doit-on rougir de montrer que l'on eſt plus tendre, plus conſtante, plus fidelle à ſes engagements, que celui qui oſe les trahir, ou les rompre? Quand une femme a dit une fois *j'aime*, n'a-t-elle pas tout dit? Fait-elle mal en le répétant, en prouvant par ſa conduite la vérité de ſes ſentiments? Un homme m'aimoit, il ne m'aime plus; il me cherchoit, il m'évite; il me deſiroit, il en deſire une autre; il me fuit, je le laiſſe faire;

je ne m'oppoſe à rien : n'eſt-ce pas dire, je voulois être aimée, mais je n'aimois pas moi-même ; vos ſoins m'amuſoient, vous ceſſez de m'en rendre : eh, bien ! à la bonne heure ; vous voulez vous retirer, bon jour, adieu, partez, tout eſt fini.

A la vérité, cette façon indifférente pique ſouvent & preſque toujours, un amant léger ; il eſt fâché qu'on ne s'efforce pas de l'arrêter ; il trouve mauvais qu'on l'abandonne au caprice de ſon cœur ; ſa vanité en eſt humiliée ; il ne ſauroit ſe perſuader qu'il ne mérite pas des regrets ; il s'attendoit à des reproches, à des cris, à des larmes ; il craignoit d'en être excédé. Cet homme, comptant ſur votre douleur, s'arrange pour ſe mettre à l'abri de vos importunités ; vous le laiſſez là, il n'y comprend rien ; il vous diroit volontiers : mais vous n'y ſongez pas ; qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce repos ſtupide où vous voilà ? Voyez-vous que je vous quitte, que je m'en vais ? le voyez-vous bien ? Sentez donc la perte que vous faites. Point, rien ne remue. Là deſſus il raiſonne ; votre tranquillité l'aſſomme ; elle n'eſt point naturelle ; on vous conſole, ſans doute, en ſecret ; il tremble d'avoir été remplacé avant le temps ; prévenu, trompé lui-même, cela l'agite, l'inquiete, le trouble, & ſouvent le ramene plus amoureux qu'auparavant. Que conclure de tout cela ? Que nous avons plus d'amour-propre que de ſentiment, & que nous agiſſons en conſéquence.

J'étois plus que jamais dans le deſſein de me faire religieuſe : les offres du comte me touchoient, mais je ne voulois point les accepter. Madame de Miran m'écrivit qu'elle viendroit me prendre dans deux jours pour me mener dîner chez une parente de madame d'Orſin, que je ne connoiſſois point ; que le comte ſeroit de la partie ; que ſon fils étoit revenu la veille ; qu'on ne ſavoit ce que c'étoit que ſon humeur. Elle me diſoit en finiſſant, de ne rien négliger dans ma parure le jour qu'elle me viendroit chercher, & de mettre l'habit qu'elle m'envoyoit.

Et cet habit qu'on m'apportoit de ſa part, madame, étoit le plus bel habit du monde. Une étoffe lilas brochée d'argent, un aſſortiment riche & galant ; rien de plus brillant, rien de mieux entendu. Je n'avois encore rien porté de ſi riche. Cet ajuſtement, qui dans un autre temps m'eût fait tant de plaiſir, excita alors un mouvement de triſteſſe au fond de mon cœur. Eh, bon dieu ! ma mere, que faites-vous, diſois-je en conſidérant tout cela ? Pour qui parez-vous Marianne ? Hélas ! ce n'eſt plus pour votre fils. Et ce fils qu'étoit-il devenu depuis ſi longtems ? Il avoit été à la campagne chez un de ſes parents. Il en arriva tout mauſſade, prit le moment où ſa mere étoit en compagnie, pour paroître chez elle ; il s'attendoit à une mine terrible, à des leçons graves. Point du tout, elle le reçut d'un air riant, lui parla comme aux autres : ſans y ſonger, elle entroit dans le plan de conduite que je me pro-

posois de tenir avec lui ; pas u
Marianne ; sur mademoiselle Varth
Ce silence inquiéta Valville : sa m
loit-elle passer sur ses dégoûts, feind
ignorer, & suivre toujours les proje
mencés ? Cette crainte redoubla son
pour ma rivale ; il la vit chez mada
Kilnare ; il lui fit part de ses alarmes ;
consulterent ensemble, ils chercheren
moyens de lever des obstacles qui ét
seulement dans leur imagination. La
mademoiselle Varthon ne me regardoi
comme un empêchement sérieux à son
riage avec Valville ; le retour de sa mer
planiroit toutes difficultés : à l'égard d
dame de Miran, sa tendresse pour m
quiétoit foiblement : on lui laisseroit
berté de me faire du bien : moi, j'étois
bonne enfant ; on pouvoit s'assurer
douceur, de ma retenue : & puis mes
ne signifioient rien.

Mademoiselle Varthon trouva le
expédient du monde. Valville n'av
me confier qu'il ne sentoit plus ri
moi ; ensuite de cet aveu flatteur
d'agir auprès de sa mere, de fa
nouveaux desseins. Elle connoi
cœur, disoit-elle ; il n'étoit pas
de cet effort. Valville en convi
ce conseil. Et voyez, je vous p
me
d

bien faire, je ne ſais à quoi nous ſerviroit la bonté. Les méchants en profitent, ne nous en ſavent point gré, & ſe croient plus redevables à leur adreſſe qu'à notre bon cœur. Etoit-il rien de plus mal-honnête, de plus ridicule, que cette idée de mademoiſelle Varthon? Valville s'y arrêta pourtant, & la quitta, déterminé à venir me faire ce bel aveu; mais je ne lui en donnai ni le temps ni le plaiſir.

Le jour que madame de Miran devoit me venir prendre, je me parai de l'habit qu'elle m'avoit dit de mettre: ma figure étoit brillante ſous cet ajuſtement; un air doux & languiſſant que me donnoit ma triſteſſe, n'ôtoit rien à mes charmes, & valoit bien ma vivacité naturelle; peut-être valoit-il mieux. Si l'éclat éblouit, la langueur touche, pénetre, intéreſſe, attache: elle avertit qu'on a une ame, & une ame capable de s'émouvoir, de s'affecter. C'eſt quelque choſe de montrer une ame; il y a tant de gens qui n'en ont point.

J'achevois de m'habiller, quand on vint me dire: *M. de Valville vous attend au parloir.* Valville! m'écriai-je; & me voilà à la renverſe dans mon fauteuil, ſi ſurpriſe, ſi immobile, que je n'ai pas la force de dire à cette converſe: allez le prier de s'en retourner. Je me leve, je fais deux pas, je tombe ſur un ſiege. Eh, mon dieu! dis-je en joignant les mains, il me demande; il m'attend. Ah, Seigneur! que me veut-il? En quel état me voilà! Mon inquiétude m'arrache

m'arrache de ma place, je vais, je
je ſors de ma chambre, je rentre : en
m'appuie ſur le dos d'un fauteuil,
voilà à pleurer comme une folle.

Le temps paſſe, autre converſe : a
donc, mademoiſelle, depuis une heur
vous attend. Eſt-ce que votre toilette
pas finie? Ah, comme vous voilà be
Mais vous pleurez, je crois? ſainte Vie
à quoi bon s'affliger ainſi? Ma ſœur
chere ſœur, eh! je vous en prie, allez
à cette perſonne qui me demande, qu
ſuis malade. Je ne ſaurois deſcendre,
m'eſt impoſſible.

Dire que vous êtes malade! Mon d
mademoiſelle, je n'en ferai rien; d'où
donc mentir? vous vous portez ſi
C'eſt que je ne veux pas voir M. de
ville, lui dis-je en l'embraſſant; je n
rois le voir, non, en vérité, je ne l
Comment donc faire, reprit la ſœ
verſe? Ah! j'y ſuis; je vais lui d
vous pleurez, que vous êtes de m
humeur, chagrine, bien chagrine
non! m'écriai-je, je ne veux pas
che cela. Dame, dit-elle, accor
vous donc : car pour rien du mo
mentirois.

Tout en diſputant avec cette
jetai les yeux ſur mon miroir,
ſi bien miſe, ſi propre à
re ville, à celui qui avoit pu ſere
de cette petite mine-là, qu
je pris ma réſolution. Je

dre, dis-je à la converſe, je vais me rendre au parloir; allez m'annoncer, je vous ſuis. Elle part : j'eſſuie mes yeux, je tâche d'effacer la trace de mes pleurs, je m'arme de fierté, je me rappelle tout ce qu'a dit madame d'Orſin; je me promets de pratiquer ſes leçons, de paroître dégagée. Le deſſein ſoutenu de me ſacrifier, de montrer à Valville, en prenant le voile, combien je l'aimois, de l'aſſurer, par cette démarche, que ſans lui le monde ne me ſembloit rien, étoit une preuve ſi noble, ſi décidée de ma tendreſſe, que je pouvois bien contraindre mon cœur en attendant l'inſtant de la lui donner, ne fût-ce que pour faire paroître enſuite mes ſentiments avec plus d'éclat.

Me voilà deſcendue enfin. Le cœur me battoit en allant à ce parloir : le feu me montoit au viſage, en ſongeant que mes yeux rencontreroient ceux de Valville. Mais d'où vient que je ſuis timide, honteuſe? me demandois-je; eſt-ce à moi de craindre ſa préſence? Qu'il rougiſſe, lui qui m'a trompée, qui eſt léger, inconſtant, perfide, a un mauvais cœur, manque à ſa parole, à ſes ſerments; & là deſſus je me raſſure, je m'enhardis, & j'entre bruſquement.

L'infidele s'attendoit à me voir pâle, abattue; mon éclat le frappe, l'étonne; j'apperçois ſa ſurpriſe; il fait un mouvement; ce mouvement diſoit : qu'elle eſt belle! Je le remarque, c'eſt comme s'il avoit parlé; car l'amour-propre eſt pénétrant; il voit tout,

même ce qu'on lui cache. Valville me salue; je lui fais la révérence. Il s'assied, me regarde, se tait, & moi pas un mot.

Je commençois à croire, mademoiselle, me dit-il enfin, que vous ne viendriez pas: on attend ici avec assez d'ennui. Et remarquez cela, madame, de l'*ennui!* Autrefois c'étoit de l'impatience qu'il sentoit. Je m'excuse de cet air libre & honnête, qui dit, *je suis polie*, rien de plus. *Mon dieu, que vous êtes parée! Est-ce que vous sortez?* Non, monsieur. Et voilà la conversation tombée.

Il me considéroit attentivement, & sembloit réfléchir avec une sorte d'inquiétude. *Il ne paroît plus que vous ayez été malade; vous êtes à ravir.* Je m'incline. *A quoi songez-vous donc?* Moi? à rien. *A rien! cela est bientôt dit.* Ajoutez que cela est bientôt fait, continuai-je; & voilà le silence qui renaît.

Vous avez vu ma mere, dit-il d'un ton timide, en baissant les yeux? Elle se plaint de moi peut-être, & vous croyez avoir sujet de vous en plaindre aussi? Je ne prétends pas nier mes torts; vous pouvez me reprocher toutes deux... Madame de Miran est bonne, interrompis-je; elle vous aime, monsieur, vous ne devez pas douter de sa complaisance: tout est arrangé; je me fais un plaisir de vous apprendre, si vous l'ignorez, qu'il ne tiendra qu'à vous d'obtenir son consentement pour votre bonheur. Qu'appellez-vous mon bonheur, mademoiselle, s'écria Valville d'un air surpris? Votre mariage avec mademoiselle Varthon, répondis-je

froidement. Quoi ! pouvez-vous vous y méprendre ? Faut-il vous aider à trouver le but où tendent tous vos vœux ? Ordinairement on n'oublie guere ce qu'on deſire. Ces mots prononcés d'un air badin, accompagné d'un petit ſourire, firent un effet ſurprenant ſur l'ingrat. J'avoue que ce ſourire étoit un peu peſte.

Être en face d'un infidele, qui ménage la belle douleur dont il vous croit pénétrée, parler de votre rivale, la nommer comme une autre, ſans trouble, ſans agitation, en ſouriant ; voilà de quoi confondre un perfide, le déſoler : auſſi Valville parut-il hors de lui-même.

Je voudrois, dit-il d'un ton fort piqué, je voudrois vous avoir cette obligation, & je ne doute point que je ne vous l'aie en effet. Oui, c'eſt vous qui avez prié ma mere de m'en laiſſer épouſer une autre ; cela eſt aſſurément très-beau ; je ſuis fort édifié de ce procédé-là. Il vouloit rire, mais ſa gaieté n'étoit qu'une grimace.

Je me ſentois un peu choquée de la façon dont il venoit de s'exprimer ; & reprenant la parole avec la même froideur qu'auparavant : comme je n'ai pas encore perdu tout-à-fait le ſouvenir de l'intention que vous avez eue de faire mon bonheur, monſieur, il eſt tout ſimple que je m'intéreſſe au vôtre, & je dois ſaiſir la ſeule occaſion où je pourrai peut-être..... *Pas perdu tout-à-fait ?* dit-il ; *tout-à-fait* eſt bon, il eſt bien placé là.

C'eſt-à-dire, qu'après ce généreux effort, vous trouvant quitte envers moi, vous vous croirez en droit de m'oublier *tout-à-fait?* n'eſt-ce pas là votre idée, mademoiſelle?

Et voyez, madame, comme le cœur d'un homme eſt bizarre, & ſon eſprit impertinent. Valville étoit venu pour me prier de parler à ſa mere. Sa viſite n'avoit point d'autre motif, je l'ai ſu depuis : il trouve que l'on a prévenu ſes deſirs, que tout eſt rangé, conclu; le voilà fâché. Concevez-vous une eſpece auſſi légere, auſſi inconſéquente? Et cela parle de nous!

C'eſt que monſieur vouloit arracher cet effort à ma tendreſſe, & non pas devoir ſa liberté à mon indifférence : il n'étoit pas content que l'on dît à mademoiſelle Varthon, tenez, le voilà, prenez-le, je n'en veux plus. Non : pour le ſatisfaire, il falloit lui crier en pleurant, c'eſt mon bien le plus cher que je vous donne; rien n'approche de ce que je vous cede, je le regretterai toute ma vie. Voilà ce qu'il vouloit, lui; & ce que je ne voulois pas, moi.

Mais après tout, monſieur, lui dis-je, que vous importe ma façon de penſer là deſſus? Cela vous doit être égal, parfaitement égal. Ah, qu'entends-je, s'écria-t-il en ſe levant bruſquement! Je ne m'attendois pas à ce que je vois; non, aſſurément. Eh, bon dieu! qui l'auroit cru! Et le voilà à ſe promener vîte, vîte, & puis doucement, doucement, répétant, oui, cela eſt unique, inconcevable! Et ſe rejetant ſur ſa chaiſe : Je

vous devrai beaucoup, mademoiſelle, infiniment; vous êtes charmante, adorable; voilà ce qui s'appelle un caractere. J'étois bien imbécille de penſer que j'avois des torts, de me les reprocher, d'être en diſpute avec moi-même, de condamner ma conduite; elle vous arrange, à ce qu'il me paroît? Et là deſſus la promenade recommence.

Je ne vous connoiſſois pas, continua-t-il, j'aurois juré... Mais je me trompois; n'en parlons plus. Et ſe raffeyant encore: il en faut convenir, dit-il, les femmes ont un grand avantage ſur nous; leur cœur eſt comme un pays nouvellement découvert, on y aborde, on n'y pénetre pas. Eh bien, mademoiſelle, qu'avez-vous encore à me dire? Moi, monſieur, repris-je? Rien, en vérité. Vous êtes venu me trouver: c'eſt vous apparemment qui avez à me parler: d'ailleurs, monſieur, le fils de madame de Miran peut tout ſe permettre; je n'ai rien à répondre à ſes diſcours, quelque ſinguliers qu'ils me paroiſſent.

A merveille, s'écria-t-il; on ne peut rien de mieux: continuez, mademoiſelle, continuez. *Des diſcours ſinguliers!.... le fils de madame de Miran!....* Je ne ſuis donc plus que le fils de madame de Miran? Sans cette qualité, qui m'eſt chere à tous égards, je ne ſerois rien auprès de vous? J'imaginois qu'un homme ſi tendrement attaché à vous, pouvoit indépendamment de l'honneur qu'il a d'être *fils de madame de Miran*, s'appuyer auprès de vous d'un titre plus

doux & plus flatteur ; & nos engagements mutuels..... Des engagements, monſieur ! Eh, qui y penſe ? qui en parle ? Il n'en eſt plus queſtion, je vous en aſſure.

Eh ! pourquoi, mademoiſelle, dit-il en baiſſant la voix, & ſoupirant, pourquoi n'en eſt-il plus queſtion ? Que vous ai-je dit ? Que vous ai-je fait ? De quoi vous plaignez-vous, s'il vous plaît ? Me *plaindre*, moi, monſieur, répondis-je ? Eh, mais vous n'y penſez pas ; eſt-ce que je ſonge à me *plaindre ?* Sur quoi me querellez-vous ? Cela eſt ſurprenant : on fait tout pour vous contenter, & rien ne réuſſit : vous êtes difficile, bien difficile même.

En effet, reprit-il, il faut l'être beaucoup, pour ne pas s'accommoder de votre façon d'agir. Elle eſt ſi ſatisfaiſante ! En quoi vous bleſſe-t-elle, demandai-je ? En tout, continua-t-il : vous m'avez trompé : vous ne m'avez jamais aimé, non, jamais. Si votre cœur eût été à moi, il y ſeroit encore ; vous ne me traiteriez pas avec la même froideur, vous n'auriez pas fait une affaire d'une bagatelle ; vous auriez ſenti plus de chagrin de l'égarement que vous me ſuppoſiez ; vous auriez cherché à m'en retirer ; vous trouveriez dans votre cœur des raiſons pour m'excuſer ; il vous diroit que je ſuis pardonnable..... Pardonnable ! m'écriai-je. Eh ! monſieur, que voulez-vous dire ? où vous abaiſſez-vous ? avez-vous beſoin que Marianne vous pardonne ? J'oublierai tout, monſieur, je perdrai le ſouvenir de la tendreſſe dont vous m'avez honorée,

je me rappellerai ſans ceſſe que je n'en étois pas digne, que vous avez cru devoir l'éteindre : cela ſuffit, je penſe, n'eſt-ce pas, monſieur ? Et voilà encore ce malicieux ſourire qui revient, m'embellit, & rend Valville furieux.

Il ſe leve, renverſe ſa chaiſe, marche à grands pas, s'agite, ouvre une fenêtre, la referme, revient, me regarde, retourne, ſe promene, reſpire avec peine, joint ſes mains, les baiſſe, ne ſait ce qu'il fait. Et moi de m'applaudir & de ſourire encore. Cela va bien, penſois-je ; j'étois charmée de ſa colere, j'en jouiſſois ; pas la moindre compaſſion pour ſa vanité ; je n'étois occupée que de la mienne : vous voilà à même, lui diſois je, ſatisfaites vous, prenez-en tant qu'il vous plaira, rien ne vous gêne.

Il faiſoit un temps doux, peſant même, j'avois le cœur ému ; on le croira ſans peine. Je m'éventois de toute ma force, j'ôtai mes gants, mon mantelet. Mademoiſelle Varthon n'offroit pas aux regards une gorge auſſi belle que la rondeur de ſes bras pouvoit le faire eſpérer ; la mienne étoit parfaite, c'eſt peut-être ce qui m'aidoit à trouver le temps ſi chaud : & cette main ſi bien deſſinée, croyez-vous que je l'oubliaſſe ? Mes doigts entrelacés dans les barreaux d'une grille fort noire, alloient, venoient, ſe jouoient, & ne perdoient rien à ce badinage : le bras ſuivoit comme de raiſon : ces charmes relevés par l'air de négligence dont je les étalois, diſoient à Valville : Je ne

vous montre pas mes graces pour vous les faire remarquer, je n'ai garde, je ne penſe à rien, elles ſont là pour tout le monde; mais elles y ſont, profitez-en comme un autre.

Je crois vous deviner, marquiſe. Vous allez me dire : Marianne, entendons-nous, s'il vous plaît; vous m'en impoſez à préſent, ou vous me trompiez autrefois; ce n'eſt pas là le moment d'être coquette : avez-vous aimé Valville, oui ou non? Si vous l'avez aimé, il a raiſon, il eſt impoſſible que vous ne l'aimiez plus; & dans la poſition où vous voilà, il eſt bien queſtion de ſoſiger à des bras, à des mains, d'ôter un mantelet! Le ſentiment doit parler. Valville paroît vouloir revenir; ſi la choſe me regardoit, j'oublierois que je ſuis jolie, voilà la vérité : je me ſouviendrois ſeulement que je ſuis ſenſible, entendez-vous? Voilà le cœur; c'eſt celui de tout le monde. Oui, madame, c'eſt celui de tout le monde, j'en conviens, je vous l'accorde; eh bien, ce n'eſt pas le mien : ſi vous oubliez mon caractere à tout moment, exprès pour me chicaner, tout ſera bientôt fini. Liſez-moi comme j'écris, négligemment, ſans peſer ſur mes phraſes, ni ſur mes ſentiments; ne vous-ai-je pas dit que je ne prétendois pas me corriger? Revenons.

Valville reprit ſa place, me conſidéra long-temps ſans parler; & rompant le ſilence avec un grand ſoupir : ah! Marianne, Marianne, dit-il, vous êtes donc auſſi légere

que les autres? Je ne le croyois pas. Qu'eſt devenu ce temps où mon eſtime, fondée ſur la connoiſſance des qualités de votre ame, me faiſoit imaginer que rien ne pouvoit rompre notre chaîne? Vous ne m'aimez donc plus? Il eſt donc vrai que mon amour m'abuſoit? Quoi! j'aimois donc en vous une femme ordinaire?

Il ne pouvoit commencer ſur un ton plus propre à déconcerter mes meſures. Me rappeller ſa premiere eſtime, c'étoit m'engager à revenir ſur mes pas, à me montrer toute entiere, à lui prouver que je penſois toujours de même; auſſi cet entretien alloit-il me conduire peut-être à perdre de vue tous mes projets, quand madame de Miran entra. Ah! te voilà, Marianne, dit-elle, tu es prête? Allons. Bon jour, Valville. Et moi, de m'écrier: je deſcends, madame, je deſcends; vous n'attendrez point. Une révérence à Valville, & zeſte je m'échappe.

Je ſuis bien-aiſe de te rencontrer, mon fils, dit madame de Miran, pour te faire connoître que je ſuis meilleure que toi: tu me fuis, parce que tu as tort; moi, j'aime à te voir, parce que j'ai raiſon: je ſuis ta mere, j'ai des droits, comme tu ſais, je m'en ſervirois, ſi je voulois; ce ſeroit le mieux peut-être: j'ai des vues, tu as des caprices, je puis exiger que tu te conformes à mes volontés, je conſens à te laiſſer faire les tiennes. Tu voulois Marianne, je te la donnois; tu n'en veux plus, je la garde; tu veux mademoiſelle Varthon, c'eſt une ſotte, une impertinente,

je ne l'aime point; mais qu'eſt-ce que cela fait? tu n'as qu'à la prendre, arrange-toi; mais plus d'humeur, je t'en prie. Adieu, Valville, adieu, mon enfant.

Tout cela ſe diſoit en approchant du carroſſe, & ſi haut que je l'entendois. Valville donnoit la main à ſa mere, & la lui baiſoit à chaque pas: non, madame, non, ma mere, lui diſoit-il, je ne ferai jamais rien qui puiſſe vous déplaire. Oh! que ſi, mon fils, répondoit madame de Miran. Et là deſſus elle arrive: montez, mademoiſelle; adieu, Valville. Lui-même ferme la portiere, il me ſalue, la voiture part, je me fais violence pour ne pas ſuivre des yeux l'ingrat, & me voilà vis-à-vis madame de Miran, toute troublée, toute je ne ſais comment, incertaine ſi j'ai bien ou mal fait, ne pouvant m'aſſurer ſi je ſuis bien-aiſe ou fâchée.

[Cette ſuite n'a jamais paru.]

Eh bien, mon enfant, me dit ma chere protectrice, où en ſommes-nous? Que vouloit Valville? qu'a-t-il dit? ſent-il ſa faute? veut-il la réparer? Conte-moi donc cette viſite où l'on ne comprend rien.

Hélas! madame, je l'ignore, répondis-je. Il m'a fait demander; mon premier mouvement a été de refuſer de deſcendre; mais en y réfléchiſſant, j'ai cru devoir vaincre ma répugnance: me convient-il d'en montrer, quand il s'agit du fils de madame de Miran? En cette qualité M. de Valville aura toujours des droits à mon eſtime, à ma reconnoiſſance, à ma vénération même.

J'admire tes ſentiments, ma fille, reprit ma tendre amie, mais je n'exige point que tu eſtimes tant mon fils; en vérité, il ne mérite pas cela de toi; ſon procédé eſt révoltant, & je te pardonne de le ſentir: mais enfin qu'a-t-il dit? Je lui rendis alors un compte exact de notre entretien, & du chagrin qu'il m'avoit montré de ce que je ne m'oppoſois pas à ſon mariage avec mademoiſelle Varthon.

Quelle tête, que d'enfance, de contrariété, s'écria madame de Miran! Comment faire le bonheur d'un extravagant, incapable de ſe décider lui-même, de connoître ſes propres deſirs? Que la jeuneſſe eſt folle! A tout prendre, tu ſerois plus heureuſe avec le comte. Un eſprit ſolide, un caractere charmant, un mari tout à toi; quel dommage qu'il ait cinquante ans! Mais il les a, me diras tu, & tu aimes mon fils: cela eſt fâcheux, mais cela eſt naturel; à ta place je ſerois comme tu es; la raiſon conſeille d'une façon, le cœur d'une autre: mon fils a l'art de plaire; c'eſt un étourdi, mais un étourdi très-aimable. J'ai ſenti mille fois combien il eſt ſéduiſant; tout-à-l'heure encore ne m'a-t-il pas fait oublier la moitié de ma colere, par ſon ton careſſant? J'ai bien de l'embarras dans l'eſprit, Marianne; tout ceci me chagrine, m'inquiete: voilà ce comte qui te deſire, qui te mérite, qui me tourmente pour t'avoir: d'un autre côté, voilà mon fils qui te vouloit, qui ne te veut plus, & qui peut-être te voudra, ſi je te

promets à un autre ; car cette tête-là varie, on ne ſait ce que c'eſt : enſuite voilà toi, qui ne change point, que j'aime de tout mon cœur, que j'ai réſolu de rendre heureuſe, qui eſt bien digne de l'être ; & puis voilà cette mademoiſelle Varthon.... Ici je l'interrompis pour prendre une de ſes mains, pour la baiſer avec tranſport. Ah, ma mere, ma chere, ma reſpectable mere, ne me nommez point parmi ceux qui vous inquietent ! Ah, dieu ! moi vous troubler !

Tais-toi, reprit madame de Miran, ne m'attendris pas, Marianne, je ſuis deja aſſez triſte : tous mes deſſeins étoient bons, le ciel le ſait ; je deſire le bonheur de tout le monde ; je voulois faire celui des perſonnes que j'aime : il eſt dur de ſe voir traverſer dans un projet ſi louable : ſans l'infidélité de mon fils qui gâte tout, chacun eût été content, & je ſerois tranquille ; à préſent c'eſt à recommencer : mais qu'y faire ? Lorſque les choſes paroiſſent déſeſpérées, que les événements s'enchaînent contre notre attente, contre nos eſpérances, il faut tout remettre entre les mains de la Providence. Ce qui nous paroît un mal, eſt peut-être un bien ; la prudence humaine ſe trompe ſouvent ; on s'afflige, parce que l'on eſt borné dans ſes connoiſſances ; on voit mal, on juge de même : à la vérité on ſouffre, & la douleur eſt réelle ; c'eſt le pis que j'y trouve : ne te chagrine point, mon enfant, abandonne le ſoin de ton ſort à celui qui veille ſur toutes les créatures, il te donnera ce

que tu n'aurois osé te promettre : dans tout ceci, ma fille, il n'y a pas de ta faute, cela est consolant, c'est le principal ; je suis contente de toi ; que les autres s'accommodent, se décident ; quand ils sauront ce qu'ils veulent, on s'arrangera pour le mieux. Tout en causant, nous arrivâmes où nous allions dîner.

Vous ne vous attendez pas, marquise, à la conquête brillante que je vais faire dans cette maison. Depuis que Valville m'a négligée, vous avez peut-être oublié comme lui, que je suis jolie. L'inconstance d'un amant semble flétrir la beauté qu'il dédaigne ; une maîtresse quittée, paroît perdre autant aux yeux des autres, qu'à ceux de l'ingrat qui l'abandonne. Le regret, les chagrins altèrent la douceur de la physionomie la plus ouverte, répandent un air de disgrace sur le visage d'une aimable femme ; le cœur qui lui est échappé, lui rend tous les autres suspects : elle n'a plus cette certitude de plaire, d'où naissent l'enjouement & les graces : mais je ne l'ai pas perdue, cette certitude si nécessaire ; ma langueur est un agrément de plus ; elle convient à ma situation ; on s'attend à me la trouver ; elle peint mon cœur, en relève le prix, fait désirer de le toucher, d'en effacer la tristesse ; elle travaille pour moi, vous dis-je : en me voyant, on s'écrie : elle est quittée, elle ! Ah, ciel ! quel barbare, quel ennemi de lui-même a pu la quitter ?

Vous devez vous souvenir, madame,

que j'allai chez un miniſtre, dans le temps où Valville m'adoroit; qu'en traverſant une piece de l'appartement de ce miniſtre, j'avois entendu dire que j'étois jolie; un jeune homme bien fait le diſoit; malgré mon trouble & mon inquiétude, je le remarquai. Pourquoi? C'eſt que j'ai toujours regardé avec plaiſir ceux qui me diſtinguoient, me trouvoient belle, m'admiroient. Pourtant, que faiſoient-ils, je vous prie? Ils me rendoient juſtice : voilà tout.

En entrant chez madame de Malbi, c'eſt le nom de la parente de madame d'Orſin, la premiere perſonne que j'apperçus, fut mon jeune admirateur. Il fit un mouvement qui ſembloit dire : Vous retrouver, vous revoir, quel bonheur! C'étoit le marquis de Sineri. Il joignoit à la figure la plus noble, un air de candeur qui inſpiroit la confiance; tous ſes traits peignoient un ſentiment; plus de douceur que de vivacité dans ſes regards, & pourtant une phyſionomie fine, qui parloit, qu'on aimoit à entendre, & qui faiſoit penſer qu'il ſeroit naturel & agréable de lui répondre.

Qu'appellez-vous répondre, m'allez-vous dire? Comment, ſeriez-vous infidelle auſſi? Et pourquoi non, madame? Les hommes ont-ils un privilege excluſif pour être faux, légers, inconſtants? Et puis, prenez-vous garde à leurs raiſons, aux excuſes qu'ils nous donnent? Ils ſont foibles, diſent-ils; & nous, s'il vous plaît, eſt-ce que nous ſommes fortes? eſt-ce un ſenti-

ment bien juſte qui nous attache à un ingrat ? C'eſt de l'obſtination, voilà tout. Quand un mouvement de tendreſſe nous affecte, nous avons tous la fantaiſie de vouloir qu'il ſoit éternel ; il nous paroît impoſſible de l'arrêter ou d'en changer l'objet : oublier un perfide, bon dieu ! ce ſeroit un crime. Non, il faut l'aimer toujours, le pleurer ſans ceſſe, paſſer ſa vie à le regretter ; on le veut, on le deſire ; mais par bonheur, c'eſt un projet de l'imagination, le cœur le détruit tout naturellement.

Vous vous attendez au portrait de tous ceux qui étoient chez madame de Malbi : vraiment j'ai bien la liberté d'eſprit néceſſaire pour vous amuſer des différents perſonnages qui ſe trouvoient là ! On s'occupe rarement des autres, quand on a un ſujet de s'occuper de ſoi-même. A préſent je ſuis incapable d'examen, de comparaiſon ; peut-être j'y reviendrai, je reverrai ces gens-là ; vous les connoîtrez : dans ce moment-ci, mes chagrins, mes deſſeins, mon amant, ma rivale, voilà ce qui me touche, ce dont je puis parler, ce que vous devez avoir la complaiſance d'écouter ; s'il vous faut autre choſe, laiſſez-moi là, ne me liſez pas ; je ſuis auſſi volontaire que pareſſeuſe.... J'ai pourtant envie de vous dire en paſſant (& ce ſera autant de fait) un petit mot de cette parente de madame d'Orſin, ſi empreſſée à me voir. Elle eſpéroit que l'on me vantoit trop, croyoit mes portraits flattés, & s'attendoit peu à me trouver ſi jolie. Le mar-

quis de Sineri ne lui plut point du tout, en m'accablant de louanges; je lus cela dans ſes yeux.

Madame de Malbi étoit veuve, fort ſage, aſſez belle, très-riche, & n'avoit pas encore trente ans. Elle paſſoit pour une femme au deſſus des foibleſſes de ſon ſexe; on la croyoit philoſophe: point du tout, c'eſt qu'elle étoit coquette, & coquette de mauvaiſe foi, ce qui eſt condamnable. Elle n'étoit point de celles dont le bon caractere & la franchiſe vous avertiſſent au moins, dont l'étourderie eſt l'excuſe, dont les façons vous diſent, je vous attaque, défendez-vous ſi vous pouvez. Madame de Malbi ne laiſſoit voir aucune prétention, la vanité chez elle étoit cachée ſous le voile de la modeſtie; pas la moindre connoiſſance de ſon mérite, au moins apparente: elle ſe préſentoit avec de la douceur, de l'aménité, éloignée de tout intérêt perſonnel: de la bonté, des vertus ſans oſtentation, du ſavoir ſans orgueil, un attachement inviolable à ſes devoirs, un naturel ſenſible, un cœur capable de tout ſacrifier à l'amitié: voilà ce qu'elle affichoit, rien que cela. De ſa beauté, de ſes graces, de la plus belle taille du monde, de mille talents, de beaucoup d'eſprit, pas un mot; elle ſembloit ignorer l'uſage de tout cela. Et cet air d'indifférence pour ſes charmes, les faiſoit bien mieux ſortir, les mettoit dans le jour le plus favorable, & relevoit tous ſes avantages. Madame de Malbi vous auroit volontiers

dit : voyez ce que je néglige ; ce joli viſage, ces agréments que la nature s'eſt plu à me donner, c'eſt un ſuperflu pour moi ; ils ſeroient le fond d'une autre, n'eſt-ce pas? Eh bien, je n'en ai pas beſoin, je m'en paſſerois aiſément. Imaginez quelle ame, quelle nobleſſe de ſentiment, quel caractere il faut avoir, pour préférer, comme moi, ſon intérieur au reſte. Et ce *reſte*, elle ſavoit très-bien ce qu'il valoit, je vous en réponds. Ce que je vous dis de cette dame, je l'ai appris à la longue : je vous le confie à préſent, je ne ſais pourquoi ; mais cela s'eſt trouvé au bout de ma plume.

Madame d'Orſin & le comte de Saint-Agne étoient chez madame de Malbi avant nous. Le comte s'empreſſoit auprès de moi. Le marquis de Sineri obſervoit ſes mouvements, les miens, & ſes regards ſembloient me demander raiſon de cet air avoué que prenoit M. de Saint-Agne. Rien ne devoit me flatter davantage ; cet honnête homme agiſſoit ouvertement, il annonçoit tout haut ſes deſſeins, il ſe faiſoit honneur de rechercher.... Qui? Marianne, Marianne abandonnée par un autre? Je lui devois de la reconnoiſſance ; mais le cœur ſuit-il les conſeils de la raiſon?

Tant que le comte s'étoit ſeulement montré comme un ami, un tendre ami, fortement épris de mon courage, de mes vertus ; comme un ami touché de mes malheurs, & prêt à les adoucir, ſi je le voulois : il m'avoit paru aimable, ſes bonnes intentions ne me gênoient pas. Lorſqu'il devint paſſionné,

preſſant, je le trouvai fâcheux. En comparant ſes ſoins à ceux de Valville, je vis du ridicule dans les ſiens. Cet homme me ſembloit fait pour être obligeant, & non pas amoureux; ſolide, & jamais tendre. Je voulois bien qu'il eût de la joie de me voir, mais non pas une joie mêlée de tranſports. Quand on a paſſé l'âge de plaire, tout ce que l'amour fait faire, prend un air ridicule; loin de toucher, on révolte. La juſtice que je rendois à M. de Saint-Agne, ne m'empêcha pas de faire ces remarques, & dans la ſuite chacun de ſes ſoupirs l'enlaidiſſoit à mes yeux.

Les hommes penſent qu'une femme s'amuſe toujours avec ſes amants, qu'elle prend plaiſir à les voir extravaguer; ils ne conſerveroient pas cette idée, s'ils ſavoient combien ils ſont ennuyeux. Le deſir qui nous embellit, les rend ſi mauſſades, ſi triſtes.... Mais laiſſons les hommes, le comte de Saint-Agne, madame de Malbi, les autres; je m'ennuie avec toutes ces gens-là. L'amour du jeune marquis flatte en paſſant ma vanité; mais qu'eſt-ce que cela? Les heures me paroiſſent longues; j'attends impatiemment celle qui me rendra la liberté de penſer à ce qui m'intéreſſe; je brûle de retourner à mon couvent. J'y avois laiſſé Valville; étoit-il ſorti auſſi-tôt que moi, ſans voir mademoiſelle Varthon, ou l'avoit-il demandée? Mille idées confuſes m'inquiétoient. Enfin, madame de Miran me remena, en m'aſſurant que ſi Valville lui parloit, je ſerois inſtruite de tout. Je lui

promis de lui faire ſavoir s'il revenoit au couvent; & après bien des tendreſſes de ſa part, & mille remerciements de la mienne, elle me laiſſa.

Me voilà donc ſeule, libre d'examiner mes ſentiments, de rappeller dans ma mémoire ce que j'ai dit à Valville, ce qu'il m'a répondu. Je m'interroge, je me demande ſi je dois être contente de moi, ſi j'ai bien fait en n'écoutant que ma vanité, en négligeant de profiter de l'eſpece de retour d'un ingrat. Je lui ai montré un eſprit dégagé, une ame tranquille, peu de regret de le perdre, un parti pris de l'abandonner à ma rivale. En ſuis-je mieux à préſent? Qu'ai-je gagné à tout cela? En ſuivant cette recherche, ſavez-vous bien ce que je trouvai? C'eſt que j'avois agi contre moi-même, c'eſt qu'en maltraitant l'infidele, je m'étois fait plus de mal qu'à lui.

Il y a bien de la différence entre piquer ſon amant par ſes propos pendant qu'il eſt là; ou quand il eſt parti, ſe rappeller dans le calme de ſes ſens ce qu'on vient de lui dire. Comment penſer ſans douleur qu'on l'a mortifié, peut-être affligé; qu'il croira n'être plus aimé! Eh, quel crime en amour, madame, que de laiſſer penſer un ſeul inſtant que l'on n'aime plus! C'eſt un crime irrémiſſible, le cœur ſe le reproche ſans ceſſe & ne le pardonne jamais. Tant qu'il eſt attaché, ſon deſir le plus vif eſt de prouver combien ſon ardeur eſt véritable, combien elle eſt conſtante. Il renoncera à ſes eſpé-

rances, à ſon bonheur, à tout, ſi vous voulez; mais laiſſez-lui la douceur, la conſolation de montrer qu'il ſe ſacrifie lui-même, qu'il s'immole pour l'objet chéri : accablez-le de douleur, mais n'attaquez jamais la force, la vérité de ſon penchant; voilà ce qu'il veut, ce qu'il faut lui accorder, parce que la nature l'exige, & qu'elle l'emporte chez lui ſur tout le reſte.

En voyant Valville, en lui parlant, le dépit m'avoit ſoutenue, animée; il s'agiſſoit de ne pas me démentir; c'étoit tout pour moi, je le croyois au moins : eh bien, c'eſt que je me trompois : j'avois ſatisfait ma vanité aux dépens de mon cœur; à ſon tour ce cœur ſe révoltoit contre elle, l'anéantiſſoit; & puis d'autres réflexions combattoient ces mouvements de tendreſſe, & puis je ne ſavois à quoi m'arrêter : je revenois à m'applaudir, à me blâmer. Je vous aime toujours, Valville, m'écriai-je en pleurant : & puis je rougiſſois de ma foibleſſe. Savez-vous, madame, d'où naiſſoit la variété de mes idées? C'eſt que j'étois encore plus tendre que vaine, & que dans une ame ſenſible & vraiment touchée, le ſentiment gémit toujours des triomphes de l'amour propre.

Hélas! quel étoit le but du mien? Que ſe propoſoit ma vengeance? D'être regrettée, voilà tout. Ce voile que je me déterminois à prendre, rempliroit-il mon objet? Au fond que me reviendroit-il de l'exécution de ce deſſein? Etoit-il ſûr que Valville con-

ſerveroit un tendre ſouvenir de moi, de mon amour, d'un ſi grand ſacrifice? Les femmes ſe plaiſent à nourrir leur triſteſſe; les hommes cherchent à la diſſiper, & y réuſſiſſent aiſément. En ſuppoſant Valville fort touché de ma perte, combien ſon chagrin dureroit-il? On s'eſt bientôt dit que l'on a tort, cela eſt plutôt fait que de s'empêcher de l'avoir. Quand le mal eſt ſans remede, & que la plus forte partie tombe ſur un autre, on ſe conſole facilement.

J'allois donc m'enſevelir pour jamais, renoncer au monde, pour arracher quelques ſoupirs à un perfide, pour exciter un regret paſſager dans une ame légere. Mademoiſelle Varthon jouiroit des biens que j'abandonnois, je travaillerois pour elle, je la rendrois contente; car les mauvais cœurs jouiſſent de tout, ſans s'embarraſſer d'où cela vient; ma rivale riroit peut-être de ma ſimplicité. Cette idée réveilloit mon dépit : celle du comte de Saint-Agne m'affermiſſoit dans la volonté d'être religieuſe: le tendre intérêt que m'avoit montré le jeune marquis, ſe mêloit aux mouvements qui me faiſoient tourner les yeux vers le monde. Plus je rêvois, plus je penſois, plus mon embarras devenoit cruel; Valville va m'en tirer, le haſard m'a ſervie; il a plus fait pour moi que mes charmes & mon amour.

Vous devez vous ſouvenir, madame, qu'en me voyant très-parée, Valville m'avoit demandé ſi je ſortois. Je lui répondis,

non; je ne ſais pourquoi, ſans deſſein; non ſe préſenta plutôt que oui, voilà toute la fineſſe que j'y entendois. Vous vous ſouvenez que madame de Miran vint me prendre. Par la façon dont je quittai le parloir, je prouvai à Valville que j'attendois ſa mere. Mon air gai, mon ton un peu impertinent, la légéreté de mes propos, & ce *non*, tout cela réuni avoit aſſez de ſingularité. Valville crut voir du myſtere dans la conduite de ſa mere, dans la mienne. Pourquoi donc ſi parée? où allois-je? Madame de Miran avoit dit en parlant de moi, *tu n'en veux plus, je la garde.* Vouloit-elle me marier? y conſentois-je? Il ſavoit les projets du comte, & ne s'en ſoucioit guere un moment auparavant; il y ſonge ſérieuſement, il ſe fâche, il ſe pique. Un autre l'emporteroit ſur lui! Se pourroit-il qu'on l'oubliât! Quoi, Marianne ceſſeroit de l'aimer! La fin de toutes les idées de l'infidele eſt de penſer que je ſuis une ingrate, une perfide. Eh, pourquoi non? Il l'eſt bien lui. Il a changé, je puis changer auſſi. En vérité, marquiſe, nous devons pardonner aux hommes la mauvaiſe opinion qu'ils ont de nous; ils la puiſent dans une exacte connoiſſance d'eux-mêmes, & nous jugent d'après leurs propres cœurs; faut-il s'étonner s'ils nous peignent comme des folles?

Vous croyez peut-être que ces ſoupçons de Valville vont le mettre à ſon aiſe; que, ſûr de ne pas me déſeſpérer, il va ſe livrer

ſans contrainte à ſa nouvelle paſſion? Oh, que non : vous n'y êtes pas, ce ſera tout le contraire.

Valville étoit de ces gens pour qui les obſtacles ont un charme attirant : la contrariété, les difficultés, l'impoſſibilité même, voilà ce qui les flatte : ils ſe plaiſent dans les embarras d'une intrigue compliquée; ils veulent pourſuivre, & ſemblent craindre d'atteindre. Il y a des eſprits qu'il eſt bon de tenir en ſuſpens, des cœurs qu'il faut obſtiner, parce qu'ils goûtent moins dans une paſſion la douceur de ſentir que l'amuſement de projeter, deſirent moins d'être heureux que de s'occuper des moyens de le devenir. Figurez-vous Valville un de ces caracteres-là : j'avois été admirable pour lui; avec moi tout s'oppoſoit à ſes deſirs, cent barrieres s'élevoient entre la petite orpheline & lui; il falloit combattre, ſurmonter mille & mille obſtacles; il voyoit le bonheur en perſpective, cela étoit charmant. La complaiſance de ſa mere gâta tout. On lui dit : tu veux le cœur de Marianne, elle te le donnera; tu veux ſa main, on y conſent, la voilà. Tout fut dit alors, l'amour s'endormit dans le ſein du repos. Mais ſon ſommeil ne ſera pas long, la jalouſie va l'éveiller. Cette petite fille ſi bien acquiſe, que perſonne ne diſpute, va ſe montrer aux yeux de Valville ſous une forme nouvelle. Il ne ſera plus queſtion que de la prendre ou de la laiſſer, à ſon choix; les ſoins du marquis de Sineri vont le déſoler. Vous ne vouliez

plus

plus entendre parler de Valville, madame, vous le haïssiez; vous alliez le plaindre; il va crier, pleurer, gémir à mes pieds, réclamer ses droits, un événement où vous ne vous attendez pas, va m'élever bien haut, je vous en avertis. Valville sera peu de chose auprès de moi; il dépendra de Marianne; elle prononcera sur son sort; il sera soumis cet amant ingrat, il rampera devant l'objet de son dédain.

A tout prendre, marquise, les hommes sont bien ridicules, bien inconséquents, nous ne les aimons que faute de les examiner. Écoutez-les, vous serez étonnée de l'admiration qu'ils ont pour eux-mêmes : savez-vous bien qu'ils se croient fort au dessus de nous? La pauvre espece! s'attribuer la supériorité, eux! Eh, bon dieu! en quoi? De foibles créatures dont la grandeur d'ame & la force prétendue ne résistent jamais au caprice, à la passion, à la plus légere impulsion de leurs sens? Nous, quand nous nous mêlons d'être fortes, c'est en tout, c'est véritablement. Nous immolons nos plus chers desirs à notre gloire. Il ne faut que de la vanité à une femme, pour en faire une héroïne du premier ordre. Vous verrez, vous verrez où me conduira la mienne.

Mais, me direz-vous, finissons donc quelque chose. Pardonnez à Valville : l'emporter sur votre rivale vaut bien le plaisir d'être regrettée, sans compter qu'il y a plus de profit à l'un qu'à l'autre. Allons, prenez un parti. N'aimez-vous pas encore?

Cela est bientôt dit, madame, mais cela n'est pas si aisé à faire. Eh! vraiment oui,

j'aime encore. Mais vous qui parlez, connoiſſez-vous bien l'amour, & toutes les chimeres que ſe forme un cœur ſenſible, délicat ? En ceſſant de me préférer, Valville avoit détruit le charme flatteur qui me faiſoit regarder ſa paſſion comme le plus grand des biens. En revenant à moi me rendoit-il autant que j'avois poſſédé? Qu'eſt-ce que le retour d'un volage? Efface-t-il le ſouvenir de ſon infidélité? On voit renaître ſa tendreſſe, il eſt vrai, c'eſt un plaiſir : je pouvois en jouir aux yeux des autres, à ceux de mademoiſelle Varthon; mais aux miens, madame, jamais, jamais qu'un ſeul inſtant. On n'oublie point l'ingratitude : on la pardonne, oui; mais on n'en perd jamais le ſouvenir. Songez donc que Valville m'avoit paru un ange deſcendu du ciel pour m'y conduire avec lui; & point du tout, c'eſt que le preſtige s'évanouit, c'eſt que cet ange de lumiere n'eſt plus rien, c'eſt un homme ordinaire : il avoit oſé nier ſon amour à ma rivale; je lui inſpirois de la compaſſion, diſoit-il, de la pitié. Il ne vouloit avoir eu que de la pitié! Ah, madame! celle d'un ami conſole, on l'excite ſans en rougir; mais la pitié d'un amant! comment ſoutenir cette idée? Elle vint à propos pour me rendre ma fierté, diſſiper une partie de mon inquiétude & calmer les mouvements trop vifs de mon cœur. Je lui dus un ſommeil long & paiſible, & vous lui devrez la fin de mes réflexions.

Le lendemain à mon réveil, on m'apporta une lettre, dont la réponſe étoit attendue. Je

la pris avec trouble, la croyant de Valville; mais le caractere & les armes me désabuserent. Je l'ouvris. Elle contenoit ce qui suit.

Lettre du marquis de Sineri, à Marianne.

" MADEMOISELLE.

„ Depuis le jour où le hasard vous offrit „ à ma vue, j'ai pris à votre sort l'intérêt le „ plus vif. Vous étiez destinée à M. de „ Valville; & malgré les sentiments que „ vous m'inspiriez, j'ai respecté son bonheur „ tant qu'il a su l'apprécier; je ne me suis permis aucune démarche pour le troubler. Je „ suis, mademoiselle, du petit nombre de „ ceux qui ne se croient point en droit d'établir leur félicité sur le renversement des „ espérances d'un autre. Vous aimiez M. „ de Valville; il vous adoroit, votre union „ paroissoit sûre & prochaine, aurois-je „ voulu tenter de rompre des nœuds si bien „ assortis? Je m'en serois reproché le projet, „ même le desir. Loin de chercher à vous „ revoir, j'ai pris soin d'en éviter l'occasion. „ Je ne vous attendois pas hier chez madame „ de Malbi: quelle joie votre présence a répandue dans mon cœur!... Mais qu'ai-je „ appris? Quoi, tout est changé! Quoi, „ Valville a pu!... Mon premier mouvement a été de vous plaindre, mademoiselle; j'ai senti combien la dureté du procédé de Valville pouvoit pénétrer un cœur „ sensible, reconnoissant, qui s'étoit flatté „ de devoir tout à l'amour, à l'estime, à l'amitié, & ne peut se dissimuler que le caprice seul formoit les liens d'un volage.

„ Par un ſentiment naturel, qui nous ramene toujours vers nous-mêmes, j'ai ſenti auſſi que l'inconſtance de M. de Valville vous rendoit la liberté de faire un nouveau choix : votre cœur & votre main dépendent à préſent de vous, mademoiſelle ; un foible, un timide eſpoir ſe gliſſe dans mon ame. Je connois les prétentions du comte de Saint-Agne ; mais ſa recherche mérite-t-elle de ma part les mêmes égards que j'ai cru devoir à votre premier amant ? Non, ſans doute : je puis entrer en concurrence avec le comte. Plus jeune, plus amoureux, plus riche, auſſi indépendant, rien ne m'engage à lui céder. C'eſt à vous, mademoiſelle, à prononcer entre nous. J'attends votre réponſe, pour inſtruire madame de Miran de mes deſſeins. Honorez-moi d'une ligne de votre main. Dites-moi ſeulement ſi vous me permettez de voir madame de Miran, dans l'intention d'obtenir d'elle la permiſſion de rendre des ſoins à ſa charmante fille. „

Je lus cette lettre avec trouble, avec émotion ; devinez l'effet qu'elle fit ſur mon cœur. *Vous en fûtes flattée*, m'allez-vous dire, vous vous applaudîtes d'une ſi belle conquête. Point du tout, je me mis à pleurer comme une folle, à m'écrier dans l'amertume de ma douleur : ah, Valville ! Valville ! il eſt donc vrai que vous ne m'aimez plus, que vous m'avez abandonnée, rejetée ! On peut donc vous ôter Marianne ſans vous en priver ! Elle ne vous eſt plus chere, elle ne vous devoit qu'à un caprice ! On le ſait, on le dit, on

s'entretient de vos dédains, du mépris que vous avez pour celle dont votre cœur s'eſt montré ſi vivement épris autrefois! Ah, dieu! tout eſpoir eſt donc perdu! Hélas, quand le ciel attendri par mes larmes, envoya à mon ſecours votre généreuſe mere, quand il me mit ſous ſa protection, lorſqu'il nous raſſembla tous deux, quand vous brûliez de vous unir à moi, qui m'eût dit, ah! qui m'eût dit : Marianne, tes malheurs paſſés n'étoient rien en comparaiſon de ceux où tu es expoſée, que tu ne peux éviter! L'incertitude de mon ſort, la crainte de manquer de tout, l'horreur du préſent, l'effroi de l'avenir, être ſans ami, ſans aſyle, ſans eſpérance, toute autre peine, oui toute autre n'approcheroit point de celle qu'un ingrat me fait ſentir! Ah! Valville, rendez-moi ma miſere, mes alarmes, & reprenez vos premiers ſentiments; que je pleure, mais qu'un autre faſſe couler mes larmes, & que la main de Valville daigne les eſſuyer! Que dans mes maux ſon idée aimable & chere ſoit comme autrefois, une douce conſolation pour moi! Je ne veux point de toutes celles qu'on veut me donner : de quoi ſe mêlent ces gens-là? Ils me plaignent, ils m'offrent des biens dont je n'ai que faire. Qu'ils me laiſſent tous; je ne veux rien. Et tout en diſant cela, je me noyois dans mes larmes, & j'oubliois la lettre & la réponſe qu'on attendoit.

Une converſe vient me tourmenter. Allons donc, mademoiſelle, on ſonne à chaque inſtant, ce laquais s'impatiente. J'écris ſans ſavoir ce que je fais. J'enverrai la lettre

à madame de Miran, disois-je; elle y répondra, je dépends d'elle; je ne donne point d'espérance, je ne l'ôte pas non plus, cela va comme cela peut, ma tête n'y est plus, que mes amants s'arrangent: est-ce ma faute s'ils sont amoureux? Quelle persécution est-ce là! on ne me donne pas le temps de m'affliger en paix. Plus ils m'aimeront, plus je les maltraiterai peut-être: pourquoi? C'est qu'en me disant qu'ils m'aiment, ils me confirment que Valville ne m'aime plus, & mon cœur ne veut pas en être sûr; il rejette cette idée-là, il veut douter au moins, & on a la cruauté de le priver de cette foible douceur.

A quatre heures du soir, autre lettre, autre agitation: c'est Valville qui m'écrit; je romps promptement le cachet, le cœur me bat, la main me tremble. Bon dieu! que vais-je apprendre! Je crains de lire, l'inconstant me remercie peut-être de l'avoir cédé à ma rivale: peut-être me charge-t-il du soin de hâter son mariage. Je porte des regards timides sur ces caracteres autrefois si chers, dont la vue me causoit un trouble si délicieux: je lis enfin; le commencement redouble mon inquiétude; mais en avançant dans ma lecture, une douce satisfaction la dissipe entiérement.

Il me demandoit une heure d'entretien le lendemain. Il écrivoit de Versailles, & reviendroit à l'heure que je lui marquerois. Avant de me laisser prendre un parti, il vouloit me communiquer des choses importantes, se justifier de ses torts *apparents;* il *m'adoroit* toujours, il n'avoit jamais cessé de *m'adorer;* il me reprochoit ma froideur, je le punissois trop par ma *cruelle indifférence;*

enſuite c'étoit de la jalouſie, du dépit, de la colere, un déſordre étonnant, pas le ſens commun; on voyoit qu'il s'étoit fâché, appaiſé, emporté, attendri, & que tout en écrivant il penſoit mille choſes qu'il vouloit dire & ne pouvoit exprimer.

Je lus cent fois cette lettre; elle me toucha, elle me fit ſentir que ſi je voyois Valville, tout étoit dit. Quelque grands que ſoient les torts d'un amant aimé, dès qu'on l'écoute il a raiſon. Pardonnerois-je à l'infidele? Eh, que diroient madame d'Orſin & le comte? *La charmante enfant*, ſi *noble*, ſi *fiere*, ſi *courageuſe*, ne ſeroit donc plus qu'une foible petite fille. Je ne pouvois m'élever au deſſus de mademoiſelle Varthon, que par une ſuite de procédés nobles & uniformes: la fortune avoit fait beaucoup pour elle, pour moi rien; mais je tenois de la nature un don précieux, c'étoit l'orgueil, & j'en connoiſſois le prix. Cet orgueil me diſoit tout bas: Marianne, conſervez-moi, ménagez-moi, ne me bleſſez jamais, je vous ſervirai bien; les petites ames m'emploient mal-à-propos, je les rends mépriſables; les grandes ſavent me placer; je les diſtingue, je les guide vers l'honneur.

Je réſolus de ne point voir Valville, & lui écrivis en peu de mots, préciſément pour lui dire que je ne le recevrois qu'en préſence de ſa mere. Mon petit billet cacheté, prêt à lui être porté quand il me demanderoit au parloir, me cauſa un peu de tranquillité, & je paſſai le reſte du jour dans des projets & des réflexions dont pour le coup je vous fais grace.

Le lendemain je me trouvai très-inquiete, mon billet étoit au tour, le moindre bruit m'agitoit. Valville s'en ira-t-il après l'avoir lu, me demandois-je? reſtera-t-il? s'obſtinera-t-il à me parler? S'il inſiſte, comment me conduirai-je? On ne marchoit point dans le corridor ſans me cauſer un battement de cœur violent: enfin quelqu'un vient à grands pas, ouvre bruſquement ma porte, je treſſaille, je leve les yeux, je jette un cri, & ce n'eſt pas ſans raiſon; la perſonne qui entre eſt mademoiſelle Varthon, oui, elle-même en vérité.

Eh, bon dieu, mademoiſelle! qui vous attendoit ici, lui dis je? Me viſiter, vous! Je croyois, j'imaginois, oui .... j'imaginois.... Je ne ſongeois guere à l'honneur que vous me faites. Qui me l'attire? Y a-t-il quelque choſe de nouveau?

Oui, mademoiſelle, de fort nouveau, de fort ſingulier, dit-elle avec aigreur. Je crois en vérité que madame de Miran, ſon fils & vous, avez entrepris de me chagriner, de me rendre le ſujet d'une hiſtoire auſſi plate que fauſſe: rien que cela, mademoiſelle, & je trouve ce procédé-là fort déplacé, très-ridicule; ſuis-je faite pour vous ſervir de jouet? qu'eſt-ce que cela ſignifie? Ayez la bonté de me le dire, expliquez-moi, s'il vous plaît, cet inſolent écrit; & là deſſus elle me préſente un billet de Valville.

Il étoit court, je le lus; la date prouvoit que Valville l'avoit écrit la veille à madame de Kilnare; il lui diſoit ſans détour, que ſa ſoumiſſion aux volontés de ſa mere & ſes

égards pour des engagements formels, le forçoient à renoncer à l'espérance d'être jamais à mademoiselle Varthon. Cela étoit poli, mais dur, c'est-à-dire politif. En finissant de lire, je jetai les yeux sur ma hautaine rivale; elle paroissoit humiliée; peu s'en fallut qu'elle ne me fît pitié: mais l'amour offensé est un tigre, il ne pardonne point, & le meilleur cœur du monde ne sert à rien dans ces occasions.

Eh bien, mademoiselle, lui dis-je froidement, qu'est-ce qui vous fâche contre madame de Miran, ou contre moi? Ni elle, ni celle qu'elle honore de ses bontés, ne peuvent répondre des événements; c'est bien assez, je crois, de ne se mêler de rien: le cœur de M. de Valville va & vient; que voulez-vous qu'on y fasse? ce n'est la faute de personne. Tâchez de le fixer, c'est votre affaire, on ne vous le dispute point, je vous assure. Et ce que je disois là, je le disois d'un ton imposant, d'un petit air de triomphe, qui signifioit: ce cœur me reviendra quand je voudrai; faites vos efforts; moi, sans bouger, je l'emporterai, je sais ce que je dis, je suis sûre de mon fait.

Est-ce que je songe à fixer M. de Valville, reprit-elle avec fierté? Que m'importent ses sentiments? Me suis-je abaissée à desirer de lui en inspirer, à en prendre pour lui? Qu'ai-je à démêler avec cet homme-là? Suis-je faite pour éprouver aussi ses bizarreries?..... Et remarquez cet *aussi*, madame; il étoit fort impertinent, & ne m'échappa point. C'est-à-dire, continua-t-elle, que vos peti-

tes fineſſes l'ont ramené. A la bonne heure, rien ne m'eſt plus égal aſſurément : mais eſt-il beſoin que vous me compromettiez dans vos querelles, ou dans vos raccommodements? Eſt-ce vous qui avez dicté ce billet? M. de Valville ne peut-il épouſer Marianne ſans inſulter une fille de qualité? Il eſt plaiſant, très-plaiſant en vérité, que je ſois dans vos caquets : je penſois..... Et non, mademoiſelle, non, interrompis-je, cela n'eſt pas ſi plaiſant que vous le dites; mais après tout, je n'ai que faire de vos réflexions : eſt-ce moi qui vous inſulte? Cela eſt joli, en vérité. Vous m'enlevez mon amant, je vous le laiſſe, & vous venez encore me quereller! On n'y comprend rien. Il m'a quittée pour vous, vous l'avez trouvé bon, ſon procédé vous a paru excuſable, vous me l'avez dit : je ne vous ai point reproché les *petites fineſſes* que vous avez dû employer avec vous-même, pour vous perſuader que Valville n'étoit point blâmable : ſouvenez-vous de cela, mademoiſelle.

Nous en étions là, quand une converſe vint me dire que le fils de madame de Miran m'attendoit au parloir, & me ſupplioit de deſcendre à l'inſtant : la préſence de ma rivale me donna une force dont je ne me croyois pas capable : ayez la bonté de dire à M. de Valville, m'écriai-je, que je ne puis ni ne veux lui parler; j'ai envoyé ſa lettre à madame de Miran. Ajoutez cela, & faites-lui bien entendre qu'abſolument je ne le verrai point ſans ſa mere; c'eſt un parti pris, décidé; les inſtances ſeroient inutiles. Et

me tournant vers mademoiſelle Varthon : vous le voyez, lui dis je, j'ai renoncé à M. de Valville, je ne cours point après un volage ; au contraire, il revient ; je refuſe de le voir, de l'entendre : j'ai du cœur, des principes, de l'honneur, des ſentiments qui ne varient point. Que me demandez-vous donc ? S'il change une ſeconde fois, s'il vous laiſſe à ſon tour, tant pis pour vous ; ce n'eſt pas à moi que vous devez vous en prendre ; cela ne me regarde pas, & je puis dire comme vous : *je n'ai que faire dans vos caquets.*

Il me laiſſe, lui, s'écria mademoiſelle Varthon ? Quelqu'un me laiſſeroit ? Que veut donc dire cette petite fille ? Pour le coup, je me ſentis révoltée. Le nom de petite fille m'irrita : ſortez, mademoiſelle, au nom de Dieu, ſortez, lui dis-je, cette *petite fille* a plus d'élévation que vous : vous rougirez un jour de l'avoir inſultée ; je ne vous ai point fait de ſcene, moi : vous êtes venue me percer le cœur, me faire inhumainement l'énumération de mes malheurs : je ſuis pauvre, dénuée de tout, je le ſais, je l'avoue : vous, mademoiſelle, vous êtes l'heureuſe fille d'une tendre mere ; vous avez un rang, du bien : je ne ſuis rien, nous en ſommes convenues, cela eſt dit, à quoi bon le répéter ? Mais dans mon triſte ſort j'ai une conſolation ; ni vous ni perſonne ne peut me la ravir ; c'eſt que mes ſentiments me mettront toujours au deſſus de mon état, au deſſus de ceux qui s'enorgueilliſſent de leur fortune, au deſſus de vous, mademoiſelle. Vous m'avez pris le ſeul bien qui m'étoit cher ;

malgré cela, je ne vous ai pas nui ; j'avois pourtant la facilité de le faire. Madame de Miran m'aime, vous le ſavez : eh bien, c'eſt à ma priere qu'elle a conſenti à l'amour de Valville pour vous. On vous ſert, & vous vous plaignez ! Si vous éprouvez à préſent l'inconſtance de Valville, vous deviez vous y attendre. Celui qui change pour nous, nous apprend qu'il peut changer. Voilà ce qu'il falloit penſer, mademoiſelle, au-lieu de chercher des raiſons dans ma miſere, pour excuſer un infidele.

Elle avoit voulu m'interrompre, parler, ſe défendre, m'injurier peut-être ; mais j'étois ſi émue, je m'exprimois avec tant de volubilité, que ſi mes larmes ne s'étoient ouvert un paſſage, je n'aurois pas fini, je crois.

J'éprouve l'inconſtance de Valville, moi ! moi ! répéta-t-elle d'un ton mal aſſuré, qui diſoit tout bas, *je conviens de la juſteſſe de vos accuſations.* Moi ! dit-elle encore, j'ai beſoin que l'on ſollicite une mere de permettre à ſon fils de ſonger à moi ? Il eſt des filles difficiles à marier, on leur fait grace en leur donnant un époux ; il en eſt d'autres qui font grace elles-mêmes en ſe donnant, entendez-vous, Marianne ? Elles ſont faites pour être recherchées, priées ; oui, on prie pour les obtenir.

Oh ! tâchez donc de vous faire prier, mademoiſelle, repris-je ; qui vous en empêche ? Donnez cette leçon à M. de Valville ; par ſon billet à madame de Kilnare, je vois qu'elle lui ſeroit plus utile qu'à moi : il ne paroît pas qu'il ſonge à vous *prier*, & vous

ne ferez point mal de lui apprendre ſon devoir à cet égard.

Aſſurément, s'écria mademoiſelle Varthon, outrée de la remarque, cette petite fille-là eſt folle. Jamais audace n'égala la ſienne. Quel ton, quelle hauteur, quelle fauſſe dignité! Où prend-elle ces airs? C'eſt avec ce petit tour d'eſprit romaneſque & emphatique qu'elle a ſéduit un jeune imbécille, une bonne femme qui n'a pas le ſens commun, qui la regarde comme un prodige.... Finiſſez, mademoiſelle, finiſſez, interrompis-je, prête à ſuffoquer de colere; n'inſultez pas madame de Miran, je ne le ſouffrirai pas; non, pour le monde entier, je ne ſupporterois pas un diſcours offenſant pour elle.

Eh! mais, dit mademoiſelle Varthon d'un ton dédaigneux, je vous approuve; vous lui devez infiniment; ſans ſa foibleſſe pour vous, vous ne tiendriez pas un langage ſi hardi; vous ne manqueriez pas de reſpect à des perſonnes faites pour en inſpirer, même vous n'auriez jamais eu l'honneur d'avoir rien à démêler avec elles.

Peut-être que ſi, mademoiſelle, lui dis-je en pleurant de toute ma force, peut-être que ſi: vous étiez deſtinée à me chagriner, le haſard m'auroit préſentée à votre vue; je ne pouvois éviter le malheur de vous rencontrer, d'eſſuyer votre mauvaiſe humeur, de ſouffrir de vos caprices: votre pitié étoit aſſez choquante, vous prenez la peine d'y ajouter des injures. Mais cela finira-t-il? Avez-vous entrepris de me faire mourir de chagrin? Quand je vous cede tout, faut-il

que vous me tourmentiez encore? Oui, c'eſt aux bontés de madame de Miran que je dois l'honneur d'être vis-à-vis de vous, mademoiſelle, de vous voir, de vous parler. Une autre vous diroit qu'elle s'en ſeroit bien paſſée; moi, je me tais: mais daignez m'apprendre, je vous prie, quel droit vous avez de blâmer ma protectrice? Vous la traitez de *bonne femme!* Deſirez, mademoiſelle, deſirez de ne jamais mériter une autre épithete de ceux qui parleront de vous avec le deſſein d'en dire du mal. Comment vous croyez-vous permis de mortifier une jeune infortunée qui ne vous a jamais offenſée? Cela eſt étrange! Vous troublez tout le monde, & donnez le tort aux autres. Que me demandez vous? De quoi s'agit-il? Où en ſommes-nous?

Mademoiſelle Varthon ne répondit rien; je continuai. Si c'eſt le bien, la naiſſance, l'avantage de ſe connoître qui rendent ſi injuſte, je bénis le ciel de ne rien poſſéder, d'ignorer qui je ſuis, de ne me croire rien; j'aime mieux être une créature iſolée dans le monde, y devant tout à la bonté des autres, que de faire des malheureux, ſeulement parce que je pourrois m'élever impunément contr'eux; l'humanité, la ſenſibilité du cœur, font le partage du pauvre, de l'honnête pauvre; avec cela il exiſte en paix, il ſouffre; mais il éprouve de la conſolation toutes les fois qu'il ſe recueille en lui-même. Je ne vous envie point, mademoiſelle; bien loin de vous envier, je ne voudrois pas de votre fortune avec votre façon de penſer.

Mademoiſelle Varthon s'étoit levée ; ſa réponſe n'eût pas été douce, ma replique encore moins, ſi ma tendre amie, mon aimable religieuſe ne fût entrée. Sa préſence nous rendit muettes toutes deux ; elle nous avoit écoutées, & les regards qu'elle jetoit ſur ma rivale me firent connoître qu'elle déſapprouvoit ſa conduite. Eh ſi, mademoiſelle, lui dit-elle d'un ton poſé, mais ſupérieur ; eh ſi, quels diſcours ! Qu'oſez-vous reprocher à votre compagne ? De quoi venez-vous vous glorifier à ſes yeux ? D'un peu de fortune, de quelques foibles avantages que vous ne vous êtes point procurés à vous-mêmes ? En les priſant trop, vous ſemblez avouer que vous ſeriez moins eſtimable en les perdant ; que vous ne mettriez rien à leur place, ſi le haſard vous en privoit. Apprenez, mademoiſelle, que la hauteur avilit, attire le mépris & éloigne le reſpect ; celui qui prétend à des égards, avertit qu'il en deſire, & n'en mérite pas.

Mademoiſelle Varthon ne parut pas fort ſenſible à cette eſpece de réprimande ; & ſans y répondre, elle ſe tourna vers moi : Marianne, dit-elle, j'étois venue vous dire d'avertir madame de Miran que je me tiens très-offenſée des idées de ſon fils : quand ma mere voudra me marier, elle choiſira pour moi, & je doute fort qu'elle accorde aucune préférence à M. de Valville ; priez ces gens-là de ma part, de m'oublier, de ne pas ſe ſouvenir qu'ils m'ont vue, entendez-vous, Marianne ?

J'entends, mademoiſelle, j'entends, lui

dis-je; mais rien ne m'engage à me charger de vos commiſſions, & vous pouvez les faire vous-même.

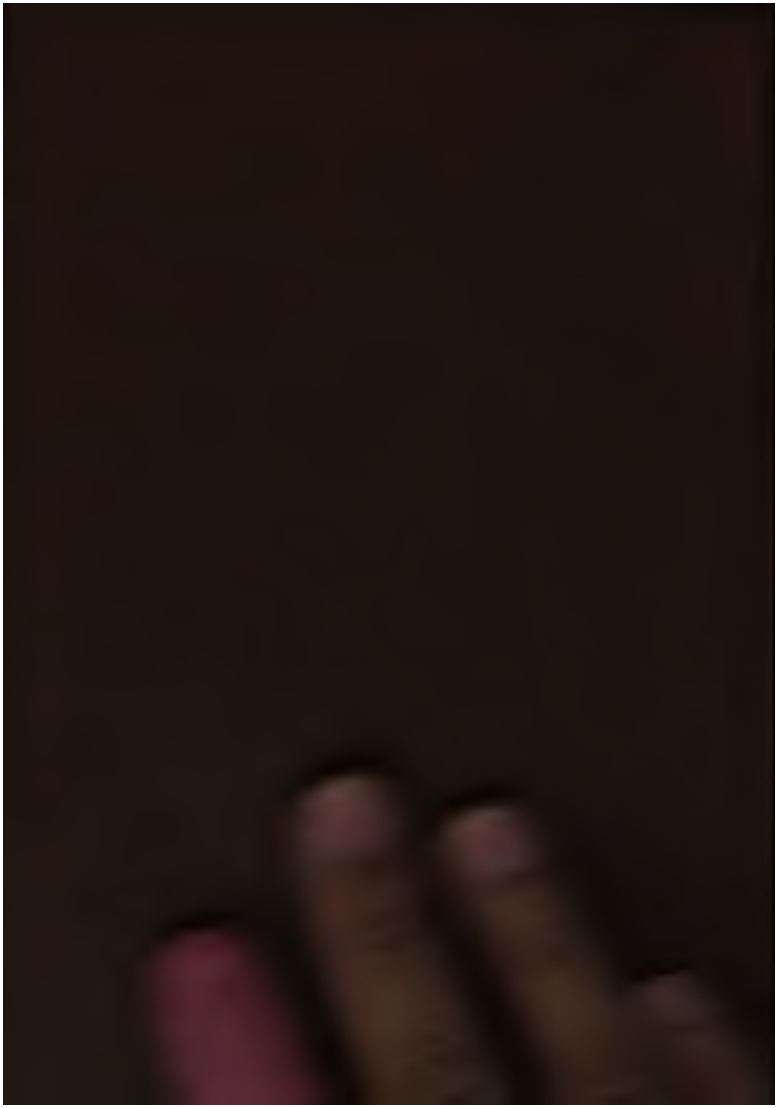
Elle jeta ſur moi un regard où elle ne vouloit mettre que du dédain, mais où le dépit & la fureur éclatoient, malgré ſes efforts, elle fit une révérence à la religieuſe, & ſortit bruſquement, ſans même s'incliner en paſſant devant moi.

Dès qu'elle fut partie, je reſpirai, & me trouvai délivrée d'une peine pour retomber dans une autre. Valville étoit venu, reparti. Où me conduiroit la démarche hardie de le renvoyer? Je demandai conſeil à mon amie, elle m'en donna un bon. Mais avant d'entrer dans la partie le plus intéreſſante de ma vie, permettez-moi de me repoſer un peu. En vérité, marquiſe, la foule d'événements que j'ai à vous préſenter, m'effraie: comment ferai-je pour raconter tout cela? Il faut que j'y rêve. Adieu.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des pieces contenues dans ce volume.

LETTRES de Fanni Butlerd, pag. 1
Hiſtoire du marquis de Creſſy, 137
Suite de la Marianne de M. de Marivaux, 243

JAN 28 1932